R. P. Léon HERMANT
Oblat de Marie-Immaculée

L'Epopée d'un Evêque-Missionnaire

Le Serviteur de Dieu

Vital-Justin Grandin

Oblat de Marie Immaculée



MISSIONNAIRE DES INDIENS

PREMIER ÉVÊQUE DE SAINT-ALBERT, CANADA

1829 - 1902

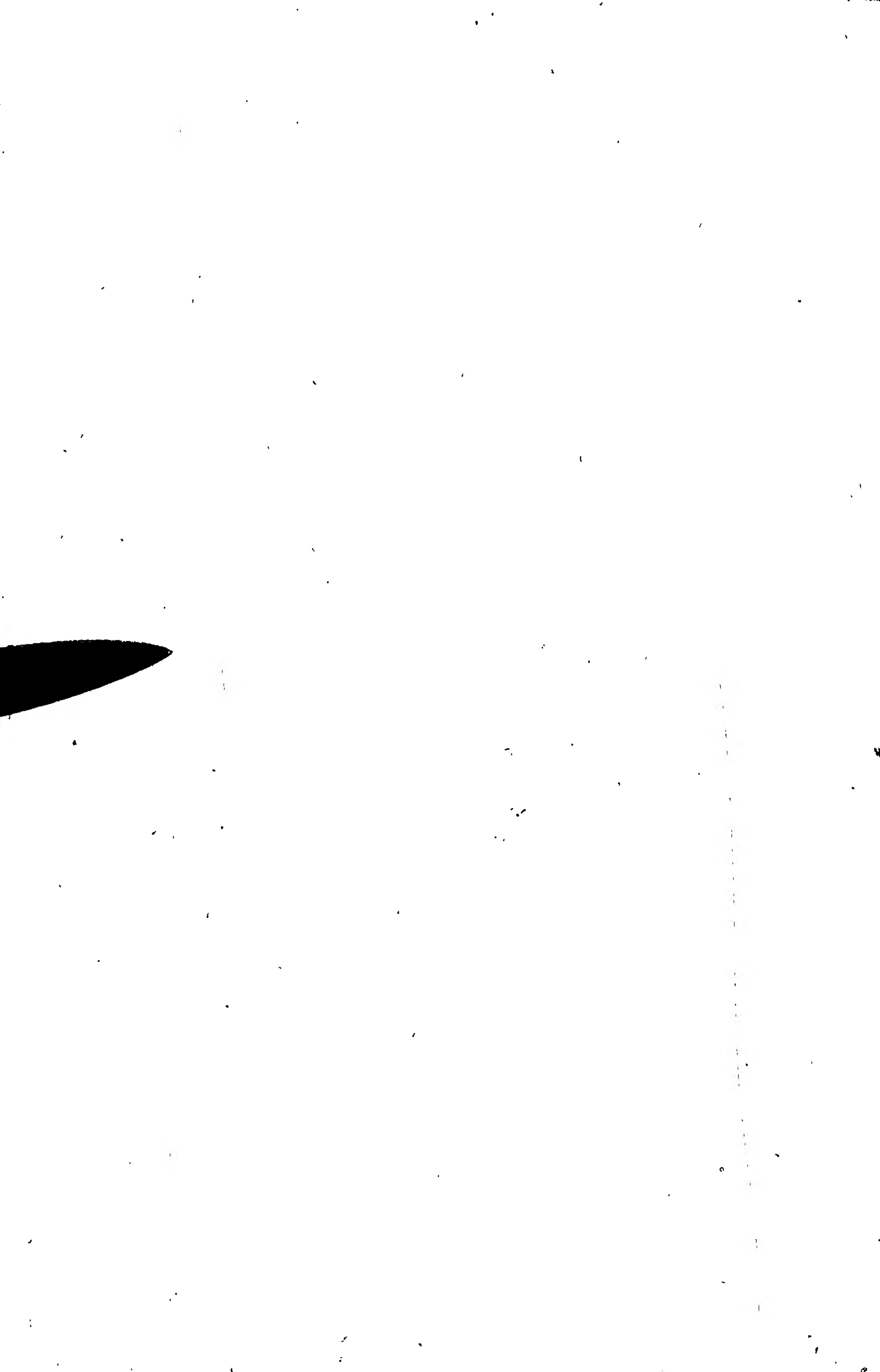


BRUXELLES
Bureau du « Messager de M. I. »
71, Rue Saint-Guidon.

CANADA
Couvent des Oblats de M. I.
Saint-Albert, Alta.

Et dans tous les Couvents des Pères Oblats





MONSEIGNEUR

VITAL-JUSTIN GRANDIN

DÉCLARATION

Fils très soumis de la Sainte Eglise, l'auteur entend se conformer pleinement aux décrets d'Urbain VIII, et déclare que les termes « sainteté », « saint », « miracle », « grâces extraordinaires », qu'on rencontrerait dans ce volume pour rendre hommage à la vertu de personnages non encore canonisés, ne doivent se comprendre que dans le sens restreint d'une appréciation purement humaine.

APPROBATIONS

Nihil obstat :
Mechliniae, die 27 octobris 1937
R. TAVERNIERS, can. libr. cens.

Imprimatur :
Mechliniae, die 27 octobris 1937
† ET. JOS. CARTON DE WIART, Vic. gén.

Romae, die 10 nov. 1937
Nihil obstat
MICHAËLANGELUS TELLINA
S.R.C. Adsessor
S. Fidei Subpromotor Gen.

Bruxellis, die 16 nov. 1937
De Superiorum permissu
EMM. TEUNISSEN
O.M.I.
Prov.

R. P. Léon HERMANT
Oblat de Marie-Immaculée

L'Epopée d'un Evêque-Missionnaire

Le Serviteur de Dieu

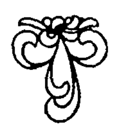
Vital-Justin Grandin

Oblat de Marie Immaculée

Missionnaire des Indiens

Premier Evêque de Saint-Albert, Canada

1829 - 1902



BRUXELLES
Bureau du « Messager de M. I. »
71, Rue Saint-Guidon.

CANADA
Couvent des Oblats de M. I.
Saint-Albert, Alta.

Et dans tous les Couvents des Pères Oblats



A Son Eminence

le Cardinal

J. M. RODRIGUE VILLENEUVE

Oblat de Marie Immaculée

Archevêque de Québec

Primat du Canada

ET

A Son Excellence

Mgr GABRIEL BREYNAT

Oblat de Marie Immaculée

Vicaire Apostolique du Mackenzie

l'un des plus illustres

Continuateurs de Mgr Vital-Justin Grandin

dans l'Évangélisation de l'Extrême-Nord

du Canada

nous dédions humblement

cette Biographie

L. H., o. m. i.

En la Fête de l'Immaculée-Conception,

Bruxelles-Anderlecht, 8 décembre 1937.

8729

Son Eminence le Cardinal Rodrigue VILLENEUVE, o. m. i.

archevêque de Québec, a l'auteur



Archevêché de Québec,
le 12 novembre 1937.

Mon Révérend et cher Père,

Vous continuez la série de vos publications relatives à notre chère Congrégation. Ayant fait le tour de nos champs d'apostolat, c'est maintenant à dessiner la figure de nos Saints que vous employez votre plume. Après le Fondateur, Evêque au coeur brûlant, vous nous présentez l'un de ses plus admirables fils, Monseigneur Grandin, apôtre des pauvres tribus de l'Ouest canadien.

Et vous avez voulu m'offrir cet ouvrage en dédicace. Ma qualité de Cardinal Oblat et d'Archevêque de Québec vous l'aura inspiré. J'y suis grandement sensible, songeant, selon le mot de l'un des nôtres, que je "marche sur terre, empourpré de sang missionnaire, dans mon manteau de Cardinal".

Que l'Immaculée Vierge Marie bénisse vos labeurs.

Tout fraternellement vôtre en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

+ J. M. Rodrigue Card. Villeneuve
Arch. de Québec



PRÉFACE

Monseigneur Grandin !... Sainte figure de douceur et d'humilité.

Deux devises illuminèrent sa laborieuse et féconde existence : celle des Oblats, **Pauperes evangelizantur,** les pauvres sont évangélisés, — celle de son Episcopat, **Infirma mundi elegit Deus,** Dieu a choisi les plus faibles instruments.

Dans cette « Epopée d'un évêque-missionnaire », l'auteur se plait très heureusement à céder souvent la plume à son héros pour lui permettre de nous raconter lui-même maintes anecdotes de sa vie apostolique. Partout éclate la plus grande simplicité de style dans les récits et les descriptions, mais cette simplicité est toujours relevée par une exquise finesse dans le choix des détails. C'est après une expédition de huit mois dans les « Terres d'épouvante » du grand Nord que l'intrépide Prélat écrivait :

« Plusieurs fois, épuisé de fatigue et presque découragé, je me disais à moi-même : **Oh! c'est fini! Je n'en puis plus...** J'ai pu me convaincre qu'on en peut encore beaucoup même lorsque l'on croit que l'on n'en peut plus. »

Dès les premières pages, on se sent empoigné par l'intérêt, qui ira toujours croissant, d'une vie si diversement mouvementée, — à un tel point que le dernier chapitre laissera chez le lecteur un vif désir d'en connaître davantage encore sur les activités de ce « Géant de l'apostolat » que fut Monseigneur Grandin.

C'est dire quel succès attend ce nouveau livre que nous devons à la plume si alerte du R. P. Léon Hermant, o.m.i.

Puissent ces pages pénétrer dans toutes nos familles catholiques, dans nos institutions religieuses, dans nos collèges et dans nos patronages. Partout elles feront un grand bien. **Exempla trahunt :** les exemples entraînent. Elles susciteront des vocations généreuses et de nouveaux dévouements aux missions. Elles inspireront la confiance à solliciter les miracles nécessaires pour hâter la béatification tant désirée du Serviteur de Dieu.

Sans crainte de me tromper, je puis assurer que l'auteur de cette nouvelle Vie de Monseigneur Vital Grandin n'ambitionne pas d'autre récompense ici-bas.

† GABRIEL BREYNAT, o.m.i.
Ev. d'Adramyte, Vic. Ap. du Mackenzie.

I

Enfance et Jeunesse

Vital-Justin Grandin vint au monde le 8 février 1829 et fut baptisé le même jour. Il était le neuvième enfant d'un foyer villageois profondément chrétien, où devaient le suivre encore cinq frères et sœurs.

Saint-Pierre-sur- Orthe, commune de la Mayenne qui le vit naître, s'appelait en ce temps-là Saint-Pierre-la-Cour.

Il n'y vécut d'ailleurs que deux ans... Les temps étaient durs. Déjà, quelques mois avant sa naissance, un violent cyclone avait détruit la ferme paternelle; maintenant, l'hôtellerie installée, à grands frais, par son père, végétait.

Pourtant il fallait vivre!... On décida de quitter le séjour natal pour aller s'établir au village d'Aron, dans une métairie.

*
* *

Doué d'une exquise sensibilité, tendrement affectueux pour tous les siens, Vital grandit dans les sentiments de la plus sincère piété. Toute sa joie était de servir le prêtre à l'autel.

Par un privilège rare à cette époque, il put, avec une ferveur d'ange, s'approcher pour la première fois de la Sainte-Table à l'âge de neuf ans et demi, et c'est de cet événement, dont l'anniversaire fut célébré toute sa vie, que date son désir du sacerdoce.

Mais il n'osa parler... Si maigres étaient les ressources de la famille!... Déjà son frère Jean, plus âgé que lui de 8 ans, étudiait au petit séminaire. Pour subvenir aux besoins de tous, les admirables parents s'écrasaient à la besogne.



A quelle haute école se trouvait, au foyer familial, notre futur Oblat! On a retenu ces paroles de M. Grandin à son fils Jean, quand celui-ci lui révéla ses aspirations à la prêtrise:

— Jean, tu n'es pas assez sage... Un prêtre doit être un saint, renonçant à tout désir d'une vie facile.

— Père, insista l'adolescent quelques jours après, c'est pour la gloire de Dieu et pour me dévouer au bien des âmes que je veux devenir prêtre.

— Eh bien, mon enfant, si tu désires simplement te sacrifier, je n'ai plus rien à dire. Va, nous t'aiderons de notre mieux.

Bientôt, par la bénédiction du Ciel, trois des aînés réussirent à se placer à Paris et envoyèrent quelque argent à la famille.

Vital, lui, un oncle assez fortuné l'accepta pour garder ses moutons. Et la piété du jeune berger put s'épanouir à l'aise dans la récitation du rosaire et la lecture de Vies de Saints.

Il avait environ treize ans quand ses parents le rappelèrent. Jusque-là, ses aspirations au sacerdoce étaient toujours restées secrètes. Il s'en explique ainsi dans ses notes intimes.

« Je n'osais parler de mon désir d'être prêtre: je voyais mes parents trop gênés pour cela. Estimant que les *Frères* étaient un peu le diminutif du prêtre, ma résolution fut bientôt prise.

« Sur ma prière, mon frère Jean me conduisit au Mans, à ce qu'on pourrait appeler le juniorat des Frères de Saint-Joseph, dits « Frères de la Sainte-Croix ». Mais, après deux mois de séjour, ma santé n'étant pas excellente, on me renvoya dans ma famille ».

*
* *

Le généreux enfant dut bien se résigner. De son mieux, il se remit aux travaux de la ferme. Mais, de plus en plus, l'appel de Dieu retentissait dans son âme, y créant une atmosphère de nostalgie. La maman devina sa peine intérieure, l'interrogea, et cette fois enfin Vital ouvrit son cœur. Il raconte lui-même la scène.

« Ma mère me dit: « Que veux-tu faire? ».

— Je voudrais devenir prêtre! Mais je vous vois si gênés que je n'osais le dire.

— Allons, dit ma mère, ne sais-tu pas que le bon Dieu nous aidera ? Quand ton grand frère a commencé, nous ne savions pas si nous pourrions continuer, et voici qu'il achève. Va trouver monsieur l'abbé, et demande-lui de t'enseigner le latin. »

L'abbé Garnier, vicaire, répondit à Vital :

— Viens demain : nous allons essayer.

Malheureusement, quelques semaines plus tard, le vicaire était nommé ailleurs... Nouveau désarroi !

Alors, Jean intervint. Il était au grand séminaire du Mans. Avec l'aide d'une parente, Sœur Anne-Marie, tourière au Carmel, il trouva près du séminaire une dame veuve qui voulut bien prendre Vital en pension, moyennant... 40 francs par an.

Pendant les récréations et au cours des promenades, l'aîné fut le professeur ordinaire de son jeune frère. De son côté, Sœur Anne-Marie s'improvisa professeur de français... et fit de son mieux. Elle parvint, de plus, à intéresser à son pieux cousin une Religieuse de l'Adoration perpétuelle, Sœur Françoise, qui devint comme une providence pour le futur apôtre. Grâce à ces deux saintes filles, l'étudiant fut doté d'un trousseau convenable. Aussi, leur vouait-il une reconnaissance affectueuse.

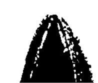
« Tout en appelant la première ma tante, raconte-t-il, j'appelais la seconde ma grand'mère ; et elle remplit bien envers moi l'office d'une bonne-maman. »

***

Or, Sœur Françoise avait ses entrées à l'évêché. Elle ne manqua pas de parler de son protégé à M. l'abbé Sébaux, secrétaire particulier de Mgr Bouvier. L'abbé voulut voir le jeune homme, en fit son servant de messe, et lui fixa quelques heures de classe par semaine. Les progrès de l'élève s'accentuèrent rapidement. Et ce fut, à la vie, à la mort, l'union de deux âmes que l'Esprit-Saint ornerait, un jour, des grâces de l'épiscopat...

Nous reparlerons souvent de cette sainte amitié.

Cependant, Vital Grandin avait un défaut de prononciation — le zézaiement — qui préoccupait M. Sébaux. Voulant avoir, sur ce point, l'appréciation de Monseigneur, il présenta, un jour, son élève au Prélat :



— Aimez-vous bien le bon Dieu, mon enfant? demanda l'Evêque. Pensez-vous quelquefois à Lui?

— Quelquefois je n'y pense pas, répondit Vital, avec une ravissante candeur.

— Voulez-vous devenir prêtre, mon enfant?... un bon prêtre de Jésus-Christ ?

— Monseigneur, c'est tout mon désir.

— Oui, c'est cela, un bon prêtre, et votre défaut de langue ne vous nuira pas.

Réponse toute paternelle, qui réjouit le jeune éliacin comme le plus précieux des encouragements.

*
* *

Hélas! à cette époque, une immense douleur s'abattit sur lui... Le Seigneur lui reprit sa mère bien-aimée... Plus de 40 ans après, il écrivait encore les larmes aux yeux :

« Ma bonne maman était depuis quelque temps atteinte d'hydropisie. J'avais bien entendu dire vaguement que la maladie était mortelle, mais je ne pouvais le croire ; je ne pouvais me figurer que ma pauvre mère dût mourir... Mon frère, l'abbé, recevait plusieurs lettres par semaine et m'en communiquait seulement ce qu'il croyait nécessaire... Le 6 décembre, je frappe à sa porte... Sans se retourner, il me dit : « Je suis très occupé..., j'irai te voir ». Sans doute il pleurait...

« Dans la soirée, la cousine arriva et m'apprit la triste nouvelle. Dieu seul sait ce que je souffris... Mon frère me trouva dans un état pitoyable. »

En rappelant ces lointains souvenirs, le vénérable évêque ajoutait : « Mes études furent incomplètes, mais je crois que sous le rapport des épreuves et du malheur elles n'ont pas été tronquées. »

Presque en même temps que Mme Grandin, mourait la mère de l'abbé Sébaux, et cette coïncidence douloureuse resserra encore l'intimité qui unissait si étroitement le prêtre et son pupille... Ce dernier avait alors seize ans.

*
* *

Mais l'heure était venue de se quitter... L'abbé fit admettre

Vital au petit séminaire de *Précigné*, dans la classe de quatrième, et il se chargea de la pension.Il se réservait d'ailleurs d'aller parfois lui faire visite.

Le Supérieur du séminaire eut tôt fait de discerner les grandes qualités du nouvel élève. Mais il remarqua aussi sa faible complexion, et lui enjoignit paternellement de passer souvent au jardin le temps de ses études.

Auprès de ses condisciples, l'étudiant rencontra la plus entière sympathie. « J'ai trouvé au séminaire, déclarait-il, une vraie famille. »

C'est à cette époque qu'il écrivit cette parole si forte, si surnaturelle, à l'une de ses jeunes sœurs établie au Mans et qui, pour divers motifs, se désolait : « Disons bien du fond du cœur : Mon Dieu, que votre volonté soit faite ; n'ajoutons pas : *la mienne aussi.* » Or, celui qui parlait de la sorte était trop souvent jeté par la maladie sur un lit de souffrance.

Il eut, pendant sa classe de troisième, un grand bonheur : celui de servir la première messe de son frère, l'abbé Jean... Mais sa santé restait précaire. Que de longues stations le retinrent à l'infirmerie ! Il dut même, à diverses reprises, quitter le séminaire.C'est ainsi qu'il passa une bonne partie de sa seconde et presque toute son année de rhétorique au presbytère de Saint-Loup-du-Gast, où l'abbé Grandin, vicaire, redevint son professeur.

Dans le flux et le reflux de ces pénibles alternatives, à 21 ans, se terminèrent ses humanités.

Le lys avait grandi, certes, parmi les épines !

...Alors, avec embarras, Vital, le chétif étudiant, révéla un secret à l'abbé Sébaux : son désir des Missions lointaines.



II

Sous la Bannière de Marie Immaculée

Ses aspirations vers les Missions lointaines, il y avait longtemps qu'elles tourmentaient son âme. Mais, timide, il se taisait, parce qu'il les voyait irréalisables. Irréalisables à cause de sa pauvre santé, de ses études tronquées, de son indignité. « Je croyais, dira-t-il plus tard, que pour une vocation de ce genre il fallait pouvoir opérer des miracles ».

Il s'enhardit enfin... et parla. Son examen d'entrée au grand séminaire du Mans avait réussi. Pourquoi, en vertu de cet examen, ne serait-il pas reçu ailleurs ?

Comme toujours, ce fut l'abbé *Sébaux* qui reçut sa confidence. Le prêtre n'hésita pas, et, s'inspirant d'une parole de Saint Paul, il répondit :

— Oui, mon cher enfant, j'espère que vous serez missionnaire, et qui sait, peut-être religieux-missionnaire... Dieu choisit les plus faibles instruments pour exécuter les plus grandes choses. *Infirma mundi elegit Deus*... Vous pourrez mûrir votre vocation durant votre année de philosophie, au séminaire du Mans. En ce moment, ne vous préoccupez de rien tant que de vous guérir. »

Heureux de cet encouragement, Vital entra donc au grand séminaire au mois d'octobre 1850. Sœur Anne-Marie et Sœur Françoise avaient préparé le trousseau. Détail intéressant : Sœur Françoise avait obtenu de Mgr Bouvier une *soutane violette* plus ou moins usée, qu'elle avait fait teindre.

M. Sébaux se chargea de la pension, et il obtint que son

protégé fût traité comme un convalescent au point de vue de la nourriture, de la chambre et du chauffage.

L'année fut bonne... Le jeune abbé put, progressivement, faire accepter par son père son désir des missions lointaines. Cette parole du séminariste fit surtout impression sur le vieillard :

— Puisque Dieu est partout, ne faut-il pas qu'il soit partout connu et adoré ?...

*
* *

En ce temps-là, l'abbé Grandin ne connaissait nullement les *Oblats de Marie Immaculée.* Il connaissait un peu les Pères Jésuites, mais il redoutait d'y être versé dans l'enseignement. « Je ne croyais guère, écrit-il, pouvoir me réfugier que dans la société des *Missions étrangères,* dont bon nombre de mes compatriotes faisaient partie. »

Il fut reçu au célèbre séminaire de la rue du Bac, à Paris, le 21 septembre 1851. Se séparer de sa famille fut pour lui un redoutable sacrifice. « De toutes mes peines et difficultés, avouait-il plus tard, aucune ne peut être comparée au départ et à la séparation... Vraiment le bon Dieu m'a pris en pitié en m'enlevant ma bonne mère. »

A peine arrivé, il remercie son père d'avoir été si courageux, et il sollicite ses prières pour devenir un saint.

A sa sœur Mélanie il n'avait osé faire ses adieux.... « pour épargner ta sensibilité et la mienne », lui explique-t-il : « notre séparation eût été trop déchirante. »

Celui, peut-être, qui souffrit le plus en cette circonstance, fut l'abbé Jean. Lui aussi, depuis longtemps, désirait les missions étrangères... Ses rêves s'évanouissaient donc, car on ne pouvait partir à deux. Mais, par compensation, il allait devenir bientôt, et de toutes façons, l'infatigable pourvoyeur de son frère missionnaire.

Tout plut à Vital Grandin au séminaire des Missions étrangères... Il y admirait ses aînés, parmi lesquels figuraient les futurs Bienheureux Théophane Vénard et Chapdelaine, à qui il eut la joie de servir plusieurs fois la Sainte Messe. Il affection-



nait la « salle des Martyrs », où sont exposés les souvenirs et instruments de supplice de nombreux missionnaires morts pour la Foi. Il aimait la cérémonie de départ, avec l'émouvant baisement des pieds des « hérauts de la Bonne Nouvelle. »

... Et pourtant, ce n'était pas dans cet Institut que Dieu le voulait: il l'apprit les larmes aux yeux. Deux mois et demi après son entrée, une lettre de l'abbé Sébaux vint le lui dire.

« Messieurs les directeurs seraient très heureux de vous admettre, lui écrivait le digne ecclésiastique, ils vous estiment, mais ils voient dans votre défaut de langue une immense difficulté pour apprendre les langues orientales et une impossibilité pour vous déguiser. Courage, cher ami. Votre place est toujours au séminaire du Mans, à moins que vous ne préfériez frapper à d'autres portes. »

Consterné, le pieux élève alla trouver le Supérieur.

« Il me parut aussi désolé que moi, raconte-t-il, et sa peine ne fit qu'augmenter la mienne. Lui ayant parlé incidemment d'un de mes condisciples qui venait d'entrer chez les Oblats — c'était le Père Fouquet, — il m'engagea à formuler une demande.

— Vous n'êtes pas à la porte, ajouta-t-il; restez ici jusqu'à ce que vous ayez reçu une réponse ou pris une décision. » (1)

Bien résolu à poursuivre la réalisation de son idéal, Vital sollicita sur-le-champ son admission au Noviciat des *Oblats de Marie Immaculée* (2).

Entre-temps, son frère Jean lui écrivait: « C'est moi qui dois me consacrer aux missions étrangères. Reviens, je prendrai ta place. »

Heureusement, la réponse accueillante des Oblats ne se fit

(1) Le Père Fouquet fut quelque temps professeur au Séminaire d'Ajaccio et au Scolasticat de Montolivet : puis, sur sa demande, il partit pour les missions de Colombie britannique, où son souvenir est demeuré légendaire.

(2) La Congrégation des Oblats, fondée à Aix-en-Provence, en 1816, par l'abbé Eugène de Mazenod, plus tard évêque de Marseille, envoya ses premiers missionnaires au Canada en 1841. Les origines et les développements de la Congrégation sont racontés dans la Vie du « Serviteur de Dieu Charles-Joseph-Eugène de Mazenod », dont la deuxième édition vient de sortir de presse (octobre 1937). Voir plus loin : Bibliographie.

pas attendre. L'aspirant-missionnaire la reçut le 15 décembre, et s'empressa de partir. Il vibrait de joie à la pensée de s'enrôler dans l'armée de l'apostolat sous la glorieuse bannière de Marie Immaculée.

*
* *

Après un long et pénible voyage, effectué par tous les moyens de locomotion alors en usage, il arrivait enfin au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, dans le Dauphiné, le 21 décembre 1851. Le Maître des novices qui l'avait admis fut remplacé, après quelques semaines, par un religieux d'origine belge, le R. P. *Florent Vandenberghe,* « dont la rectitude du jugement et la tendresse du cœur étaient rehaussées par une haute vertu. » (1)

Le Frère Grandin prit l'habit le 28 décembre.

Une appréhension instinctive pesa sur les débuts de son noviciat... N'allait-il pas, de nouveau, être congédié?... Mais on n'y songeait guère! Il était d'une angélique piété, d'un rare dévouement, et sa santé s'améliorait de façon appréciable.

Ses lettres à sa famille sont pleines de tendresse. A son père et à ses frères Jean et Frédéric il redit sa reconnaissance; à ses sœurs il prêche la résignation; à ses autres frères il recommande la prière et la fréquentation des sacrements. L'un d'eux, Florent, avait déploré le départ de Vital: mais sa première impression se corrigea peu à peu, et l'un de ses fils deviendra le P. Henri Grandin, l'un des missionnaires les plus méritants de l'Alberta.

La vie et les pratiques du noviciat cadraient parfaitement avec les aspirations du Frère Grandin: prière, méditation, psalmodie, mutuelle édification, travaux manuels, tout le faisait vivre intimement sous le regard de Dieu. Quant aux travaux manuels, n'avait-il pas, dès son enfance, balayé, lavé la vaisselle, bêché, épluché les légumes, etc... Peu après son arrivée, il fut nommé linger.

(1) Le P. Vandenberghe, de Poperinghe, était entré chez les Oblats en 1847. Il devint successivement Assistant général, Visiteur des Missions indiennes, Provincial du Canada, Vicaire des Missions du Texas. Il mourut de la fièvre jaune, au Texas, en 1882.



Son premier sermon au réfectoire eut pour sujet la Propagation de la Foi. Bien entendu, ce fut avec tremblement qu'il le donna. Mais quelle intime satisfaction que de s'entendre dire ensuite par le R. P. Burfin, supérieur :

— Mon cher Frère, ne craignez pas! Votre prononciation ne vous nuira ni en France, ni même au fond de l'Amérique!

***

L'événement marquant de cette année fut la visite au Noviciat de Mgr *Alexandre Taché*, jeune Oblat canadien, sacré évêque à 28 ans par Mgr de Mazenod, Fondateur des Oblats. Le Saint-Siège l'avait choisi pour coadjuteur de Mgr Provencher, évêque de Saint-Boniface... et de tout le Nord-Ouest... et de l'Extrême-Nord du Canada.

Deux Pères Oblats, originaires du diocèse du Mans, les Pères Rémas et Végreville, accompagnaient l'évêque-missionnaire et allaient s'embarquer avec lui.

Apprenant que le Frère Grandin était aussi du diocèse du Mans, Mgr Taché l'invita gracieusement à les rejoindre tous les trois dès qu'il serait prêtre.

On devine la réponse du novice, qui, ravi, écrit à ses parents : « Je vous assure que si j'allais dans cette mission, je ne regretterais ni la Chine, ni le Tonkin. »

Déjà, l'heure de son Oblation approchait. Le 15 décembre, il confie avec allégresse à son frère Jean : « Ce sera, je l'espère, le 1er janvier que j'aurai le bonheur de me consacrer entièrement à Dieu... Tu ne peux te faire une idée de mon bonheur : moi, en quelques jours, être l'Oblat de Marie!... Si je pouvais avoir le bonheur d'être le premier Oblat martyr! »

Il fit, en effet, ses vœux perpétuels le 1er janvier 1853.

Peu de jours après, il partait pour le grand séminaire de Marseille, où, près de Mgr de Mazenod, les jeunes Oblats faisaient alors leurs études supérieures préparatoires au sacerdoce.



III

Sacerdoce... Arrivée au Canada

C'est une étape nouvelle qui commence pour le Frère Grandin. Elle sera courte, et le conduira, prêtre de Jésus-Christ, au terme tant désiré : les missions étrangères.

Initié à la vie religieuse par un saint noviciat, il marqua, au séminaire de Marseille, de nouveaux progrès dans la vertu, en même temps qu'il s'appliquait à l'acquisition de la science théologique. Intelligent et laborieux, doué d'un rare bon-sens, il fit en peu de temps d'excellentes études.

Par dessus tout, il désirait la perfection religieuse, pour lui-même d'abord, pour le bien des âmes ensuite. Et la parole de Saint Paul faisait l'objet de ses fréquentes méditations : «Pour toi, homme de Dieu, recherche la justice, la piété, la foi, la charité, la patience, la douceur... Combats le bon combat de la foi, conquiers la vie éternelle. »

Aussi, était-il universellement aimé et estimé.

***

Mgr Eugène de Mazenod lui conféra successivement, dans l'espace de quatorze mois, la tonsure, les ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat... Vu sa mâturité, sa vertu, son esprit apostolique, on décida de ne pas lui faire attendre plus longtemps l'honneur et les joies du sacerdoce.

On le prévint donc d'avoir à s'y préparer pour le 23 avril 1854, et on l'informait en même temps de son prochain départ pour les missions de l'Amérique du Nord.

Ainsi donc, plus tôt même qu'il n'eût osé l'espérer, son rêve



se réalisait. Tout de suite il écrit à sa famille : « Dans deux jours, chers parents, je vais entrer en retraite, et savez-vous pourquoi ? Pour recevoir, moi, pauvre Vital, les honneurs les plus grands que Dieu puisse faire à l'homme. Je suis tout à la crainte et tout à la joie : à la crainte parce que je me trouve bien misérable ; à la joie parce que Dieu aime surtout les petits et les humbles. »

Ce fut encore Mgr de Mazenod qui lui conféra la prêtrise... Quand il monta au saint autel pour la première fois, le 24 avril, dimanche de la Quasimodo, le P. Grandin était assisté par le R. P. *Fabre*, Supérieur du grand séminaire, et futur Supérieur général des Oblats.

*
* *

Un moment, le nouveau prêtre eut la pensée de partir pour le Canada sans revoir sa famille, tant il appréhendait l'émotion des derniers adieux. Mais les siens ne l'entendirent pas de la sorte, et l'abbé Jean en appela bien vite à Mgr de Mazenod. Le Prélat, croyant que le Père Grandin voulait en agir ainsi par mortification, fit appeler le Modérateur des Oblats et lui dit :

— Je n'aime pas les mortifications qui mortifient les autres. Que ce jeune Père aille voir sa famille.

C'était clair, paternel... et sans réplique.

Le fervent missionnaire fut entouré, chez lui, de tous les témoignages de l'affection la plus démonstrative. Dans une réunion de prêtres, M. Grandin déclara : « J'aime bien mes deux abbés, mais j'aime mieux les voir prêtres et partir pour les missions que de les voir préfets de la Sarthe et de la Mayenne. »

L'abbé Grandin était toujours vicaire à Saint-Loup-du-Gast. Le jeune prêtre y chanta sa première grand'messe, et ce fut une belle fête pour la paroisse, surtout pour son vénéré pasteur, M. Blanchard, qui, malade quelques années auparavant, avait été si bien soigné par Vital. C'est au sortir de cette imposante cérémonie, que M. de Lozé, député de la Mayenne, fit cette réflexion : « Ce jeune prêtre me semble taillé pour devenir quelqu'un. Je ne serais pas étonné si, dans six ou sept ans, nous avions le plaisir de le revoir évêque. »

L'abbé Sébaux, faut-il le dire, était radieux : il avait tant

fait pour donner à l'Eglise un apôtre de plus dans la personne de son cher protégé !

Mais les beaux jours passèrent vite, et bientôt l'appréhension des derniers adieux étreignit les cœurs.

Le partant demanda à son vieux père de le bénir, embrassa chacun des siens, et, accompagné de son frère Jean, s'éloigna vers le Havre.

***

Nous n'essayerons pas de décrire : tout ce qui peut intéresser le lecteur est rappelé par le Père Grandin lui-même, dans sa première lettre à son frère Jean.

« Dans cette dernière séparation, tu t'es surpassé. C'est toi qui as consolé et raisonné la famille. Tu m'encourageais, tu me félicitais, tu me chantais le beau cantique du départ, tu m'accompagnais partout comme un père, tu simulais la gaieté.

» Ensemble, nous nous rendîmes aux pieds de Notre-Dame de la Délivrance pour demander à cette bonne Mère la force et le courage dont nous avions besoin. Après ce pèlerinage, toujours sous ton égide, je fis le premier essai sur mer, en nous rendant au Havre. Puis-je oublier tes préoccupations, tes soins, tes larmes pendant cette petite traversée où le mal de mer me tortura tout le temps ?

» Enfin au Havre, c'est toi qui dois me consoler, m'égayer en visitant le bateau et en m'installant dans ma cabine. Avant le départ, tu as la bonne pensée de m'arracher au tumulte des voyageurs et des matelots, pour me conduire dans une église voisine. Là, dans une petite chapelle de la Sainte Vierge, tu te mets à genoux pour me demander ma bénédiction, tu me bénis à ton tour ; nous nous embrassons.

» La cloche du navire nous appelle en toute hâte. Tu eus de la peine à t'arracher de mes bras quand il te fallut quitter le bord. Sur le pont, je te suivis des yeux sur la jetée, jusqu'en pleine mer... C'est alors que, ne pouvant plus y tenir, j'entrai dans ma cabine pour pleurer et sangloter tout à mon aise.

» ... Puis-je oublier notre bon et cher Frédéric ? Te souviens-tu quand j'allai lui faire mes adieux, en ta compagnie ? Il



semblait croire que, toi aussi, tu devais me suivre aux missions. Il nous dit à tous les deux : « Mes chers amis, puisque le bon Dieu vous appelle, partez, car vous n'êtes pas prêtres pour la famille, mais pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Quant à notre cher père, soyez sans inquiétude, j'en prendrai soin : suivez donc sans crainte la voix du bon Dieu. Je vous demande seulement de prier pour moi et ma petite famille : je ne pense pas assez à Lui, accablé que je suis de préoccupations. »

» Tous ces souvenirs intimes sont pour moi une immense consolation. »

*
* *

Ce fut le 28 juin 1854, dès son arrivée en Amérique, que le jeune missionnaire traça ces lignes où palpite son cœur.

Sur la terre du Canada, ouvrier d'avant-garde, il espérait bien se dépenser et mourir pour l'extension de la Sainte Eglise, comme tous ses confrères, les fils intrépides de Mgr de Mazenod.

Son premier contact avec les Oblats d'outre-océan lui fait rendre hommage à leur charité fraternelle. « J'ai trouvé ici, déclare-t-il, des Pères et des Frères qui m'ont reçu à bras ouverts et qui s'efforcent de cicatriser les plaies de mon pauvre cœur. »

*
* *

En débarquant sur le continent américain, le Père Grandin était loin encore du théâtre d'apostolat qui lui était assigné!... Du Canada civilisé, où travaillaient déjà bon nombre d'Oblats, il devait s'enfoncer vers l'Ouest, vers la mission naissante de *Saint-Boniface*, sur la Rivière Rouge, tributaire du lac Winnipeg. Il fallait, pour y arriver, traverser rivières, lacs, forêts, prairies, marais, avec des moyens de locomotion primitifs, par tous les temps, à la merci d'une foule d'imprévus quant à la nourriture quotidienne, à l'installation du campement du soir, à la fidélité ou à l'expérience des guides, à la docilité des bêtes de somme, à la solidité du matériel. Nous aurons l'occasion de parler abondamment des multiples incidents des voyages nordiques dans les pages qui vont suivre.

Enfin, le missionnaire arrivait à *Saint-Boniface* le 2 novembre 1854. On l'y attendait avec impatience, et Mgr Taché lui fit l'accueil le plus affectueux. Sans doute lui rappela-t-il la parole prononcée deux ans plus tôt :

— Quand vous serez prêtre, vous viendrez nous rejoindre.

*
* *

Bien modeste était alors le village embryonnaire de Saint-Boniface. Outre l'évêché, la cathédrale et le couvent des Sœurs, on n'y voyait qu'un petit nombre d'habitations, s'élevant, très espacées, sur les deux rives de la Rivière Rouge. Deux ou trois maisons, sises sur la rive gauche, vis-à-vis des établissements catholiques, formaient le fort Garry, station de commerce de la Compagnie de la Baie d'Hudon. C'est là que s'étend aujourd'hui la ville de Winnipeg : mais, en ces temps éloignés, on n'y entendait, tous les soirs, que les chants de guerre des Indiens campés aux environs. Les batailles entre Sioux et Sauteux avaient été jadis si fréquentes en ces parages, que le cours d'eau, trop souvent teinté de sang, en garda le nom lugubre de *Rivière Rouge*.

Mais Saint-Boniface n'était encore qu'une prise de contact pour le P. Grandin. Après qu'il eut, pendant six mois, étudié les langues, recueilli les leçons des anciens missionnaires, rendu tous les services que l'on pouvait attendre d'un débutant de sa valeur, Mgr Taché lui demanda, en juin 1855, de se rendre à 2.800 km. de là, à la mission de la Nativité, sur les bords du lac *Athabaska*.

*
* *

L'impulsion initiale est donnée...

Maintenant, humble et simple toujours, s'oubliant lui-même, se faisant tout à tous pour gagner les âmes à Jésus-Christ, le nouveau François-Xavier va commencer sa merveilleuse épopée.

Ses voyages sur terre et sur mer, en canot d'écorce, à la raquette, en traîneau à chiens, en bateau, feront de huit à neuf fois le tour du globe. On avait tremblé pour sa pauvre petite santé lors de sa première traversée...

Et son prodigieux apostolat durera 48 ans.



IV

Parmi les Montagnais du lac Athabaska

Mgr Taché accompagna le Père Grandin jusqu'à la mission de l'Ile à la Crosse, très éloignée déjà vers le Nord-Ouest.

De toute nécessité, le voyage devait se faire par eau, la forêt étant impénétrable, — et l'on fut heureux de profiter des grandes barques de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui allaient voguer dans cette direction, chargées des marchandises les plus diverses.

Quand le vent était favorable, la voile était tendue : sinon, six ou sept hommes, armés de rames, faisaient office de moteur.

On descendit d'abord la Rivière Rouge jusqu'au lac Winnipeg, que l'on traversa, puis l'on profita de nombreuses rivières et petits lacs, pour arriver enfin à l'Ile à la Crosse.

Dès que la navigation était arrêtée, soit par des cascades ou rapides, soit par les limites d'un lac ou d'une rivière, il fallait décharger les barques et transporter jusqu'au lac voisin ou jusqu'à la prochaine rivière tout leur contenu. C'est ce que, à l'heure actuelle, on appelle encore faire un *portage.* Parfois, il fallait transporter la barque elle-même ! On devine combien ces manœuvres rendaient longs et pénibles les voyages.

Or, du lac Winnipeg à l'Ile à la Crosse on comptait *trente-six portages !...* Et par quels sentiers on s'avançait ! Rocailleux ou marécageux, escarpés ou tortueux, inondés par la pluie, couverts de neige, ou baignés de soleil, à quelles épreuves ils soumettaient les courages les plus aguerris !

La nuit suspendait la navigation... On campait à la belle

étoile, un grand feu s'allumait, et l'on prenait ensemble, non sans gaîté, le repas du soir. Puis, sous la présidence de l'évêque ou du missionnaire, les chrétiens récitaient le chapelet.

L'*Ile à la Crosse* doit son nom aux premiers voyageurs qui, sur les bords du lac où elle baigne, rencontrèrent, dit-on, des sauvages jouant à la crosse. Le Père Grandin y revit avec joie le Père Végreville, et quand, à la chapelle, où il avait réuni ses ouailles, celui-ci entonna, en langue sauvage, un cantique que toute l'assistance continua avec entrain, le jeune missionnaire fondit en larmes... Ah! il était bien récompensé de tous ses sacrifices, puisqu'il devenait lui-même, en ces pays perdus, un apôtre des Indiens.

Enfin, après un voyage de deux mois, il arrivait le 6 août, fête de la Transfiguration, à la Mission de la Nativité, au bord du lac Athabaska. (*Voir la carte, page* 41).

*
* *

Cette florissante Mission, installée dans un site pittoresque, avait été fondée en 1848 par le Père *Taché*, qui, y trouvant des âmes bien préparées, instruites par la famille Tourangeau, put baptiser, en trois semaines, 194 infidèles.

A l'arrivée du Père Grandin, en 1855, deux Oblats y étaient de résidence : le P. *Faraud* et le Frère *Alexis*, qui l'accueillirent avec allégresse.

Quelle pauvreté!... La maison n'était qu'une cabane, de 5 mètres de long sur 3 mètres de large, couverte en écorce d'épinette. Elle était faite de troncs de sapins, encochés par les extrémités. Les fenêtres avaient la forme de trapèzes plus ou moins réguliers, où des parchemins, fort peu transparents, faisaient office de vitres. A cet édicule, une chapelle du même style était attenante.

Les sauvages qui fréquentaient la Mission étaient presque tous des Montagnais, dont les diverses tribus aux noms étranges, *Mangeurs-de-Caribou, Plats-côtés-de-chiens, Couteaux-Jaunes, Peaux-de-Lièvres*, etc..., s'étendent dans l'Extrême-Nord jusqu'à la Terre stérile et jusqu'aux bouches du Mackenzie.

Quoique plus doux et plus accessibles que les *Cris* et les



Pieds-Noirs, les Montagnais, avant leur conversion, n'en avaient pas moins des mœurs fort barbares. Quand les vieillards ne pouvaient plus suivre la tribu à la chasse, on les abandonnait, et c'était la mort d'inanition. La femme était l'objet d'un mépris égoïste, qu'elle fût jeune fille, épouse ou mère. On la battait, on la scalpait, on la mutilait. Tous les gros travaux lui étaient laissés. Les Montagnais n'avaient qu'un mot pour dire *ma fille* ou *mon chien*... Que de petites filles on faisait disparaître!... Et ces monstruosités se pratiquaient dans le cadre de la polygamie.

A la première visite d'un missionnaire, les hommes seuls l'entouraient et l'écoutaient. Les femmes ne pouvaient supposer que la bonne parole fût pour elles, et elles se tenaient, timides, effarouchées, à l'écart.

Par ailleurs, les lois de la morale la plus élémentaire semblaient ignorées: c'était, dans les paroles et les actes, l'abjection écœurante, le cynisme éhonté.

Qu'il était donc repoussant (et le portrait n'est qu'ébauché) « l'homme animal » qu'il s'agissait de convertir, c'est-à-dire de rendre fidèle à Dieu et aux hommes, chaste, laborieux et charitable! L'Evangile, on l'avouera, trouvait chez les Peaux-Rouges une humanité bien avilie, que le contact avec certains blancs avait davantage avilie encore.

Mais, à l'époque où nous sommes, grâce aux Oblats, l'œuvre de régénération était commencée chez les Montagnais et produisait déjà les fruits les plus heureux.

*
* *

Le Père Faraud profita de la présence de son confrère pour entreprendre, vers le Nord, une longue expédition apostolique. Le Père Grandin resta donc seul à la Mission avec le Frère Alexis. Déjà, il était de taille à faire le service courant, et il put donner bientôt toute sa mesure. Son cœur possédait tous les trésors de tendresse, de prudence, de douceur et de persévérance qu'il fallait pour affermir et étendre parmi les Montagnais le règne de Jésus-Christ.

Saint Paul, l'apôtre des nations, lui avait donné un sublime mot d'ordre, dont, sa vie durant, il ferait sa règle de conduite:

« Je me suis fait le serviteur de tous afin d'en gagner un plus grand nombre... Je me suis fait faible avec les faibles pour gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous afin de les sauver tous. Je fais tout à cause de l'Evangile. » .

Les Indiens apprirent bien vite à le connaître.

— Il faut que le Dieu que tu prêches soit bon, devait lui dire un jour l'un d'entre eux, puisque tu es si bon!

Après une instruction, un sauvage alla le trouver:

— Père, je comprends maintenant que les femmes ont une âme comme nous. Lorsque tu nous as dit que le Fils de Dieu avait pris une mère parmi les femmes, j'ai bien compris que les femmes ont une âme et un ciel comme les hommes.

ᐃ ᑗ ᓱᐠ ᓂ ᑌ ᑯᕗ ᕐᕒ ᑗ ᑗ ᑫ ᐅ ᔮ
ᐃ ᑗ ᑯ ᔦ ᑫ ᐅ ᐯ ᒍ ᐢ ᐃ ᑕ ᑯ
ᑯ ᓭ ᑕ ᒑ ᑲᑐ ᒑ ᑕ ᒑ ᐁ ᐸ
ᑕ ᔦ ᐃ ᕋ ᑐ ᑌ ᑯ

Quelques lignes en langue montagnaise.

Une autre fois, un Indien, décidé à se faire baptiser, vint le trouver avec ses deux femmes:

— De grâce, dis-moi toi-même celle que je dois garder.

Comme il annonçait à une Montagnaise qu'il l'admettait à faire prochainement sa première communion, la pauvresse, n'en pouvant croire ses oreilles, lui répondit:

— Serait-ce vrai?... Je ne pouvais supposer que la sainte communion fût pour une sauvagesse comme moi.

La tribu montagnaise vivant de chasse et de pêche était essentiellement nomade, comme toutes les tribus indiennes. Cette circonstance forçait parfois le Père Grandin à porter le saint Viatique à de grandes distances, et c'était pour son cœur une joie infinie que de parcourir avec le Rédempteur du monde ces vastes solitudes, où erraient des âmes rachetées par son sang.

L'apostolat de l'ardent missionnaire, grâce au prosélytisme



des nouveaux convertis, portait même au loin son influence sanctifiante. Que de fois le Père vit venir à lui des groupes de quelques sauvages inconnus, qui lui disaient :

— Il fait bien noir dans notre cœur : baptise-nous, donne-nous l'eau qui rendra notre âme blanche.

***

Ainsi s'écoula sa première année de ministère. Au cours de l'hiver (1855-1856), le thermomètre était descendu à 45° centigrades !... Que dire du froid ressenti, même au coin du feu, dans une bicoque faite de troncs d'arbres ! Que dire des dangers courus dans les voyages en traîneau et à la raquette !

Malgré tout, l'Oblat de Marie peut écrire à ses parents :

« Ma santé est égale à ma joie. Sans pain, sans vin, sans cidre, sans café et sans bière, par un froid dont je ne saurais vous donner une idée, en travaillant beaucoup de l'esprit et souvent du corps, je suis beaucoup plus heureux. Priez bien pour mes sauvages, car vous ne leur êtes pas étrangers. Un vieillard me disait dernièrement :

— Oh ! que je voudrais voir ton vieux père !

— Pourquoi voudrais-tu le voir ? lui dis-je.

— Pour lui dire merci, car il ne s'est point opposé à ton départ.

— Tu le verras au ciel.

— C'est vrai, mais je voudrais bien le voir pendant sa vie. Si je le voyais, je lui donnerais mon bonnet.

» Mon cher père, ce sauvage, en vous faisant un pareil cadeau, se croirait très généreux, et il le serait en effet si l'on considère sa pauvreté. Le bonnet en lui-même aurait un certain prix : une dame, en France, en ferait un magnifique manchon...

» J'ai reçu, cet hiver, toutes vos lettres, de deux ans de date : elles étaient vieilles, comme vous le voyez ; mais, pour moi, le temps ne peut en diminuer le prix. »

Ce style nous dit suffisamment l'affection profonde que le missionnaire gardait pour sa famille.

Il vient de faire allusion à sa nourriture. Celle-ci, à tous les repas, consistait habituellement en poisson, frais ou sec,

sans assaisonnement. Frais, il se mangeait soit bouilli, soit rôti.

Une chasse fructueuse permettait parfois de remplacer, plus ou moins longtemps, le poisson par de la viande, viande de caribou (renne), d'orignal (élan), de buffle, d'ours, de castor, de canard sauvage, etc. Les Montagnais se montraient généreux pour leur Père.

Jamais de pain. Comme *conserve* du pays, on avait le *pémikan,* viande de bison séchée au soleil, aplatie au fléau, réduite en poudre, jetée enfin dans de la graisse fondue et enfermée dans des sacs de peau. Pour déguster, l'heure venue, ce pémikan durci, il fallait le tailler à la hache, l'émietter... et le soumettre au travail d'une denture solide. Cela fait, on pouvait s'habituer à le digérer.

La saison peut-être la plus pénible pour le P. Grandin fut le printemps. La neige amollie et la glace entamée par le dégel rendaient impossible tout voyage de quelque importance: il fallait rester au poste, alors que la plupart des Indiens campaient bien loin dans la forêt.

Nous ne décrirons ni la raquette, ni le traîneau à chiens: les gravures que nous en donnons sont assez parlantes.

Les chiens du pays sont d'une résistance extraordinaire. Ils peuvent courir tous les jours pendant douze heures, traînant, à trois ou quatre, attelés à la file, une charge de cent cinquante à deux cents kilogs. A l'étape du soir, un poisson sec ou un peu de pémikan sera leur nourriture, après qu'ils auront couvert des distances de 40 à 50 kilomètres. Nous les verrons plusieurs fois à l'œuvre au cours de nos récits de voyages.

Le campement du soir, au milieu des neiges, nous sera décrit plus loin par Mgr Grandin lui-même.

Sa plus grande expédition au cours de cet hiver l'avait conduit à 192 kilomètres de distance, sur les bords de la rivière au Sel, dans la famille patriarcale du légendaire métis *François Beaulieu.* Le voyage lui avait pris six jours, et il passa deux mois, fructueusement remplis, parmi ces chers chrétiens. Plusieurs fois, nous reverrons le brave *Beaulieu...,* et ce sera toujours avec plaisir.

V

Elu pour l'Episcopat

L'été de 1856 était arrivé... La navigation était rétablie. Le Père Grandin s'adonnait de toute son âme à ses travaux d'apostolat, quand, à l'improviste, il reçut la visite de Mgr *Taché,* venant du Sud, et celle du Père *Grollier,* revenant du Nord (mission du Grand Lac des Esclaves). Pour comble de bonheur, le Père *Faraud* rejoignait bientôt le petit groupe.

Les hommes de Dieu profitèrent de cette heureuse rencontre pour prêcher aux Montagnais une mission qui dura quinze jours et fut suivie avec le plus grand enthousiasme. On la clôtura par une magnifique plantation de croix sur une colline voisine.

En quittant la mission de la Nativité, Monseigneur emmena le Père Grollier pour la mission de l'Ile à la Crosse, et annonça au Père Grandin que lui aussi recevraît bientôt une nouvelle obédience.

Le jeune religieux, dans les jours qui suivirent, se rendit à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, au Fond-du-Lac, poste dépendant de la mission de la Nativité, situé à plus de 300 km., à l'est, mais toujours sur le lac. Il se trouvait là-bas parmi les Mangeurs-de-Caribou, qui le reçurent avec allégresse, et qui avaient grand besoin de son ministère.

Il revint ensuite à la mission principale, auprès du Père Faraud... Mais la lettre promise par Monseigneur était toujours attendue.

Grande fut la déception des deux Pères en constatant que

les barques de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à leur passage, au printemps de 1857, ne leur apportaient encore rien... Le courrier, sans doute, s'était perdu.

Alors, de leur mieux, ils interprétèrent les intentions de leur évêque, et il fut décidé que le Père Grandin s'en irait vers le Nord, au Grand Lac des Esclaves, prendre la place du Père Grollier.

Il partit donc..., en canot.



Missionnaire dans un « portage ». Les rameurs porteront le canot.

Or, après quelques jours, on arrivait à un portage... O surprise !... Suspendues à un arbre, et soigneusement enveloppées dans de l'écorce de bouleau, le Père ne trouve-t-il pas les *lettres de Mgr Taché !...* Quelques mots de M. Anderson, bourgeois de la Compagnie, expliquaient, avec mille excuses, qu'on avait oublié de les remettre à leurs destinataires en passant à la Mission !

Le missionnaire, comme bien on pense, se hâta d'y chercher les ordres de Monseigneur... Nouvelle surprise !... Ils étaient tout juste l'inverse de ce que l'on avait supposé. Le Père Grandin devait retourner à l'Ile à la Crosse, et le Père Grollier allait revenir au Grand Lac des Esclaves.



Vivement le voyageur rebroussa chemin, et ce fut une belle stupéfaction pour le Père Faraud que de le revoir si vite..., porteur des lettres attendues.

Parvenir à l'Ile à la Crosse par ses propres moyens ne lui fut pas chose facile!... Harcelé de contre-temps, le voyage dura vingt-deux jours! Le Père Grandin n'avait pu se procurer qu'un vieux canot d'écorce; de ses deux compagnons, l'un était presque aveugle, et l'autre n'était encore qu'un enfant de quinze ans; enfin, pour toute provision, il emportait quelques patates, et un peu de poisson pilé dont le Frère Alexis lui avait fait une sorte de *pémikan*... Quel équipage!

Les fissures du vieux canot laissèrent bien vite filtrer l'eau, et les jambes du missionnaire, engourdies par ce bain forcé, en furent comme paralysées. Souvent, les rochers entamèrent l'esquif..., et il fallait le réparer. Par surcroît, la pluie tomba presque sans discontinuer, et le campement de la nuit devait se faire sur l'herbe trempée. Ajoutez à cela, la fatigue des portages.

Bref, le pauvre Père était tremblant de fièvre, exténué, à demi-perclus, quand enfin il atteignit l'Ile à la Crosse.

*
* *

Il y passa l'hiver 1857-1858. Sa santé, grâce à Dieu, s'était remise assez vite, et il n'avait pas tardé à reprendre ses travaux apostoliques. Environ un millier de chrétiens, pleins de ferveur, résidaient habituellement à la Mission: mais, à certaines époques, d'autres Indiens arrivaient nombreux, de toutes les directions, pour le trafic des fourrures avec les traiteurs; et le missionnaire vivait alors ses jours les plus chargés de travail comme aussi les plus remplis de consolation.

Ah! prêcher aux sauvages l'amour de Dieu; pour eux, fût-ce au prix de longs voyages, se fatiguer et souffrir; avec eux, paternellement s'attrister ou se réjouir: c'était bien la chère réalisation de son rêve d'autrefois. Il en jouissait, il en bénissait le Ciel, il n'avait plus rien à désirer.

Et comment donc aurait-il pu soupçonner que le but de Monseigneur en l'appelant à l'Ile à la Crosse était de le rapprocher de Saint-Boniface en vue d'un grand événement?...

* * *

O voies mystérieuses de la Providence!... Tandis qu'au lac Athabaska, puis à l'Ile à la Crosse, le Père Grandin enseignait les Indiens, bûchait du bois, chassait, arpentait les glaces, risquait sa vie sur les lacs, les rivières et dans les portages, un projet d'importance, le concernant, se mettait doucement au point.

Vers la fin de 1856, dans une réunion des Evêques canadiens tenue à Québec, Mgr Taché faisait approuver son intention d'avoir un coadjuteur. La supplique signée de tous et adressée au Souverain-Pontife, demandait que Mgr de Mazenod, évêque de Marseille et Supérieur général des Oblats, pût choisir lui-même et proposer au Saint-Siège celui qu'il croirait le plus digne de cet honneur.

Or, le choix de Mgr de Mazenod concorda pleinement avec le désir intime de Mgr Taché, et le Père *Grandin* fut désigné comme *dignissimus inter dignos*.

Ce fut le 11 décembre 1857 que Pie IX signa les bulles érigeant la coadjutorerie de Saint-Boniface, et préconisant le Père *Vital Grandin* comme coadjuteur, avec le titre d'*évêque de Satala*. Le nouveau Prélat n'avait que 28 ans et 10 mois.

Quel coup de foudre pour lui quand, parmi ses enfants des bois, il apprit sa nomination, en juillet 1858!... La lettre de Mgr de Mazenod était datée du 8 janvier. La voici, affectueusement paternelle.

Une toute petite lettre à notre bien cher Père Grandin, devenu, par la volonté de Dieu et celle de son représentant sur la terre, évêque de **Satala in partibus infidelium.**

Infidèles pour infidèles, le pape vous dispense de vous occuper de ceux qui habitent la partie de l'Asie où se trouve votre diocèse, pour vous consacrer entièrement, plus tard à la sanctification, et tout d'abord à la conversion de ceux que vous avez été chercher dans les glaces de l'Amérique du Nord.

Je vous vois d'ici vous prosterner la face contre terre, verser des larmes, repousser, dans l'expression de votre humilité, la couronne pontificale qui va être posée sur votre tête. Rassurez-vous : elle vous est imposée par l'obéissance, et d'ailleurs elle ressemblera pour vous, au milieu des pénibles labeurs de votre ministère, plutôt à la couronne d'épines de Notre-Seigneur, qu'au diadème des empereurs de ce monde. Vous êtes



évêque par la volonté du chef de l'Eglise et la mienne, votre supérieur général; la grâce et l'assistance de Dieu vous sont assurées.

L'épiscopat est devenu, pour vous, la voie du salut; c'est par lui que vous vous sanctifierez et sanctifierez davantage; les fruits de votre ministère seront de plus en plus abondants. Relevez-vous de votre abattement et réjouissez-vous dans le Seigneur, car l'épiscopat, arrivant à vous de la sorte, est pour vous véritablement le **bonum opus** dont parle l'Apôtre dans ses admirables épîtres.

Voilà pour ce qui vous concerne. Maintenant je viens à moi.

Vous savez que c'est un privilège de ma paternité d'imposer les mains à tous ceux de mes enfants choisis par le Seigneur dans notre chère famille. J'ai écrit en conséquence à notre cher et bien-aimé évêque de Saint-Boniface que je revendiquais ce privilège, en le priant de vouloir bien faire à ma vieillesse patriarcale le sacrifice de la joie qu'il aurait sans doute éprouvée lui-même en vous communiquant le Saint-Esprit qu'il a reçu de moi en son temps.

Je compte donc sur cette consolation avec d'autant plus de raison que j'ai toujours entendu dire qu'il était aussi facile de vous rendre en France, de vos contrées, qu'en Canada. Nous aurons d'ailleurs à vous faire ici votre trousseau épiscopal, et à vous montrer à tous ceux qui hésitent encore pour embrasser le service si pénible des missions de la Rivière Rouge. Votre passage vaudra peut-être un bon coup de filet. Ne reculez donc, pour vous rendre à mes vœux, que devant une impossibilité absolue que je ne dois ni prévoir, ni craindre.

Adieu, mon cher évêque de Satala, mais toujours mon bien-aimé fils, sur les prières duquel je compte avec assurance, et pour lequel je prie plus spécialement encore depuis que Rome m'a fait savoir qu'il était associé à notre collège apostolique par le choix approbatif du Saint-Père.

Dans l'attente du beau jour où il me sera donné de lui imposer les mains et de le consacrer dans l'ordre des pontifes, je l'embrasse de tout cœur.

Effrayé, Mgr Grandin s'empressa de s'excuser, attirant l'attention sur sa jeunesse, son ignorance, ses inaptitudes, la faiblesse de sa constitution.

« Monseigneur, terminait-il, vous ne me connaissez pas. Dans ces conditions, quand vous paraîtrez au jugement de Dieu, vous pourrez regretter d'avoir voulu mon élection. »

Plus tard, il se plaisait à dire : « Des qualités du missionnaire, je n'avais que la bonne volonté de servir et de faire aimer le bon Dieu — ce qui m'était commun avec mes frères —, et en plus de *longues jambes* qui me permettaient de marcher à la raquette. »

En attendant la réponse de Mgr de Mazenod, qui, pensait-il,





Mgr Eugène DE MAZENOD.

Deux photos de Mgr GRANDIN jeune Evêque. — Ci-dessous Mgr Alex. TACHÉ.









Mission de la Nativité. A gauche, le couvent-pensionnat des Sœurs.



Sur la tombe du Père Gollier à Good-Hope. (Voir page 50).



On décharge du foin à la Mission de la Providence.

se rendrait à ses raisons, le missionnaire eut à s'occuper, en toute hâte, d'un événement peu banal, qui pouvait entraîner la ruine de sa chère Mission de l'Ile à la Crosse.

***

Les Montagnais, et en général tous les Peaux-Rouges, sont fort crédules ; ils se laissent impressionner par les songes, et deviennent, par le fait même, une proie facile pour un halluciné quelconque se déclarant chargé d'une mission spéciale.

Or, un jour, non loin de l'Ile à la Crosse, un jeune homme, fils de *Sas-Khè* (Pieds d'Ours), se déclara purement et simplement... le *Fils de Dieu.* « Je suis venu une première fois sur la terre, déclarait-il, et les Blancs m'ont fait mourir. Je viens cette fois pour adopter les Montagnais et rejeter les Blancs. Suivez-moi ! Renoncez aux biens de la terre, brûlez tout votre avoir, tuez vos chiens !... »

Cet homme était un fou..., mais il eut du succès. Une foule de partisans se rassemblèrent auprès de lui, et un grand vide se fit à la Mission.

Mgr Grandin, stupéfait, comprit qu'il fallait agir rapidement et frapper un grand coup.

— Ne partez pas, lui disait le Père Végreville, n'exposez pas votre vie : vous êtes évêque-nommé.

A quoi Mgr Grandin répondit gaiement :

— Les évêques sont moins importants que le Fils de Dieu !

Et il partit en canot avec quelques jeunes Montagnais. Après deux ou trois jours, il aperçut un côteau où la fumée signalait le campement du nouveau dieu.

— Viens, mon fils, lui cria le fils de «Pieds d'Ours», viens : tu verras les tables de Moïse. *Théos! Théos!*

Mais quand le missionnaire fut à portée de recevoir des coups, il se mit à le frapper avec le rouleau magique d'écorce de bouleau qu'il tenait à la main, comme un sceptre royal. Le prêtre recula jusqu'à une certaine distance, puis, revint à la charge pour confondre l'exalté. Celui-ci s'étant vanté de connaître toutes les langues, il l'interrogea en français et en latin : pas de réponse... Alors, il clama aux pauvres égarés :

— Ce prétendu Fils de Dieu n'est qu'un fou, et s'il est possédé d'un esprit quelconque, c'est du mauvais esprit. Il prétend parler toutes les langues : or, il n'a pu me répondre ni en français ni en latin. Malheureux que vous êtes ! Vous avez sottement, sur ses conseils, brûlé ce que vous possédiez : demandez-lui seulement de vous rendre un mouchoir. Et qu'il fasse, après cela, pousser à volonté le gazon et les feuilles !

Le coup fut décisif.. « L'épidémie psychologique diminua graduellement »..., et le jour vint où, non seulement les parents du pauvre visionnaire, mais celui-ci lui-même, firent amende honorable et reprirent leur place parmi les chrétiens.

***

Le plaidoyer de l'évêque de Satala n'avait pas eu, à Marseille, un égal succès... Mgr de Mazenod lui répondit : « Je n'approuve pas vos observations et je vous interdis d'en faire de nouvelles. Venez de suite, et n'attendez pas que je sois mort pour obéir à mes ordres. »

De son côté, Mgr Taché lui écrivait : « Hâtez-vous ! Votre préconisation datera bientôt de deux ans. Le Pape vous regarde déjà comme un vieil évêque, et, s'il vous écrivait, il vous donnerait le titre de *vénérable frère*. »

L'évêque élu n'avait donc qu'à s'incliner, et il partit vers la fin du mois d'août 1859... Le voyage était long : il n'arriva à Marseille que le 3 novembre.

— Tu seras évêque, je le veux, lui réitéra Mgr de Mazenod : mais tu n'en seras que plus Oblat, et la Congrégation te considérera toujours comme tel.

Plusieurs lettres, surtout celle de l'abbé Sébaux, apportèrent à l'évêque de Satala réconfort et confiance.



VI

Le Sacre... Retour au Canada

C'est à l'Evêché, auprès de Mgr de Mazenod, puis à *Montolivet* (Marseille), dans la communauté du Scolasticat, que Mgr Grandin passa les derniers jours qui le séparaient du sacre épiscopal.

Qu'ils furent heureux ceux de nos prédécesseurs qui eurent le privilège de voir et d'approcher ces deux grands *Serviteurs de Dieu:* Mgr Eugène de Mazenod, dans toute la majesté de sa sainte vieillesse, débordante de bonté, et Mgr Vital Grandin, tout jeune, venant recevoir de son Père en Jésus-Christ la plénitude du Sacerdoce!... Inoubliable vision, qui dut stimuler intensément dans tous les cœurs l'amour de Dieu et le zèle des âmes.

A la louange de l'Evêque de Satala, notre vénéré Fondateur écrit avec admiration: « J'ai eu l'occasion d'apprécier davantage encore cet excellent Prélat dans les jours qu'il a passés avec moi depuis son arrivée à Marseille... Le souvenir de son passage dans nos diverses communautés ne s'effacera pas. Il a constamment donné l'exemple de la régularité la plus parfaite: la veille de son sacre, il voulait baiser les pieds à toute la communauté de Montolivet, ce que, à mon grand regret, le Supérieur local ne voulut pas permettre... »

*
* *

Nous sommes à l'aube du 30 novembre 1859. En l'église Saint-Martin, provisoirement cathédrale de Marseille, le jeune Prélat courbe le front devant son consécrateur, Mgr Eugène de

Mazenod, qu'assistent Mgr Jeancard, auxiliaire de Marseille, et Mgr Jordany, évêque de Fréjus.

A l'imposante cérémonie, sa famille est représentée par l'abbé Grandin (son frère Jean) et la plus jeune de ses sœurs. Au premier rang des amis se trouvent l'abbé *Sébaux* et quelques prêtres des diocèses du Mans et de Laval : à l'élu ils ont offert une crosse et une partie du trousseau épiscopal.

Le lendemain matin, Mgr Grandin célébrait sa première messe d'évêque à Notre-Dame de la Garde, assisté de l'abbé Sébaux et de l'abbé Grandin.

Les armes qu'il avait choisies le dépeignent tout entier : un roseau penché, symbole de la faiblesse, mais ce roseau s'incline vers la croix. La devise est la parole de Saint Paul que, jadis, l'abbé Sébaux lui avait lue et commentée :

Infirma mundi elegit Deus.

Le soir du sacre, Mgr de Mazenod confiait à son journal :

Voici encore un des beaux jours de ma vie. Je viens de consacrer evêque notre bon, notre vertueux, notre excellent Père Grandin. Il avait été faire son noviciat pour l'épiscopat dans l'horriblement pénible mission des immenses régions glaciales..., et cela pendant cinq ans de travail surhumain.

Combien je me félicite que nous ayons fait ce choix, l'évêque de Saint-Boniface et moi! Quelle simplicité! Quel attachement à la Congrégation, sa mère! Quel sacrifice des affections les plus chères et pourtant bien senties! Quel bon cœur! Quel dévouement, en un mot, et dans toute la force du terme! Aussi est-il impossible de ne pas aimer un tel homme, et je vois avec bonheur qu'il s'est attiré l'estime et l'affection de tous ceux qui l'ont approché. Je renonce, pour mon compte, à exprimer ce que j'ai éprouvé de bonheur en sacrant un tel évêque. »

Le futur cardinal-archevêque de Paris, Mgr Guibert, o.m.i., alors archevêque de Tours, n'avait pu, à son grand regret, assister à la fête : mais il écrivit ses toutes fraternelles félicitations au cher élu.

Après quelques jours passés à Marseille, où Mgr de Mazenod ne pouvait « se rassasier de son fils », le coadjuteur de Saint-Boniface partait pour sa terre natale. Combien son élévation le confondait !

« J'étais tellement abattu de la dignité que j'avais reçue

malgré mon âge et mon indignité, que j'avais une certaine honte de paraître chez moi en évêque. J'avais décidé de ne pas emporter ma mitre... »

Mais Mgr de Mazenod intervint, et il se résigna.

*
* *

Comment décrire le bonheur de son vieux père, qui ne pouvait que regarder son fils et pleurer ? Que dire de la joie de ses frères et sœurs... et des humbles religieuses qui l'avaient aidé jadis, sœur Anne-Marie et sœur Françoise !

Au petit séminaire de Précigné, en souvenir de son ancienne charge de réglementaire, M. le Supérieur lui remit la cloche que le jeune Vital avait sonnée tant de fois. « Il fut convenu que l'évêque de Satala, après avoir prévenu du jour quelques mois à l'avance, la sonnerait encore une fois par an... pour un congé extraordinaire. »

Dans les paroisses dirigées par l'abbé Sébaux, l'abbé Jean Grandin, et le vénérable M. Blanchard (curé de Saint-Loup-du-Gast), Mgr Grandin dut pontifier et prêcher. Son éloquence, prenante et toute simple, allait jusqu'au sublime et remuait profondément les cœurs.

Au petit séminaire de Mayenne, le Supérieur lui présenta les élèves de philosophie dans la cour de récréation.

— Monseigneur, choisissez qui vous voudrez !

Alors, l'évêque, étendant les mains de chaque côté :

— Je prends ces deux-là, répondit-il, en attirant deux élèves.

Quelques années plus tard, en effet, chez les Peaux-Rouges, tous deux missionnaires, ils se dévouèrent sous la houlette de Mgr Grandin : nous avons nommé les Pères Leduc et Légeard.

« Infirma mundi elegit Deus » : Dieu a choisi les faibles... L'épreuve attendait encore Mgr Grandin au pays natal. Terrassé par la maladie, au Mans, il se vit condamné à l'inaction pendant quarante jours... Le roseau fragile s'inclinait vers la croix.

La crise passée à grand'peine, l'heure sonnait déjà de renouveler les adieux et de repasser l'Atlantique... Plusieurs recrues l'accompagnèrent, parmi lesquelles son cousin, l'abbé Grouard, et le Père Séguin.



Au Canada, il put obtenir cinq Sœurs de la Charité, dites *Sœurs Grises* de Montréal, pour l'hospice qu'il voulait fonder à la mission de l'Ile à la Crosse, laquelle devenait sa résidence... *nominale*. On avait ajouté à son titre de coadjuteur de Saint-Boniface celui de pro-vicaire de la Congrégation des Oblats.

*
* *

Quand il approcha de la Rivière-Rouge, Mgr Taché se porta au-devant de lui, et toute la population de Saint-Boniface lui fit un accueil enthousiaste. « Les deux seigneurs, écrit le P. Lestanc, se sont donnés une accolade comme on ne s'en donne pas deux fois dans la vie..., un peu comme celle que l'on reçoit de notre bon Père qui est à Marseille, le jour du départ. »

L'évêque de Satala ne s'attarda que vingt jours à la résidence épiscopale. Encore, il fut malade les dix derniers jours. En vain Mgr Taché lui proposa-t-il de le remplacer à l'Ile à la Crosse : le jeune évêque insista pour partir malgré tout, affirmant que c'était le tuer que de le retenir.

Le 30 juillet 1860, héroïque, il se fit donc porter de son lit à la voiture qui, en deux ou trois jours, le conduirait à la barque à huit rameurs de la Compagnie de commerce. En voiture, il eut encore des vomissements, et Mgr Taché, qui l'accompagnait, fit de nouvelles instances pour partir à sa place : mais l'admirable coadjuteur se défendit avec un tel accent qu'il gagna la partie.

Il emmenait avec lui le Père Séguin et le Frère Boisramé, envoyés comme compagnons au P. Grollier (Good-Hope), — et aussi les Sœurs Grises qui allaient se dévouer à toutes les œuvres de charité de l'Ile à la Crosse.

Le 3 août, arrêté par l'ouragan sur les bords du lac Winnipeg, l'évêque-missionnaire écrit notamment à Mgr de Mazenod. « Je ne sais si mon entretien ne se ressentira pas un peu de ma position : elle est, je vous assure, fort peu épiscopale. Je suis campé sur un banc de sable que les vents battent de tous côtés. C'est là que, hier soir, nous avons pu élever notre petite tente ; c'est là que nous avons dormi sous la pluie et la tempête ; c'est là que ce matin, profitant du repos auquel nous condamne un gros vent contraire, le P. Séguin et moi avons offert le Saint-Sacrifice.

bonheur que nous n'avions pas eu depuis lundi dernier, jour de notre départ de Saint-Boniface...

« Le mal a disparu, l'appétit et les forces reviennent chaque jour, et cela si rapidement que j'en suis étonné moi-même. »

Le voyage se poursuivit dans les conditions les plus dures : 36 portages, pluies continuelles, tempêtes, contre-temps de toutes sortes. Bref, on ne put arriver à destination que le 4 octobre. On trouvait à la Mission les Pères *Moulin* et *Végreville*.

*
* *

Un abondant travail attendait Monseigneur.

A son ministère pastoral s'ajouta le labeur du maçon, et, de concert avec le P. Moulin, il acheva la résidence des Sœurs et agrandit d'un réfectoire celle des Pères. La menuiserie était laissée au Frère et aux deux autres Pères. De plus, pour nourrir la colonie, l'évêque se fit pêcheur à son tour..., et il s'agissait de pêcher sous la glace.

« Il y avait de 28 à 30 degrés de froid, écrit un Père, et nous étions souvent obligés de nous battre les flancs pour nous réchauffer. »

Dès que la chose lui fut possible, Mgr Taché courut revoir son bien-aimé coadjuteur, et, la veille de la Toussaint, à l'improviste, il arrivait en canot. Ce fut, pour tous, et pour les Sœurs, une bien belle fête.

Cette visite eut un dénouement historique.

Les deux Prélats, au cours d'une entrevue, décidèrent de demander à Rome la division de leur immense diocèse : on en retrancherait la partie la plus septentrionale (Athabaska-Mackenzie), pour en former un nouveau Vicariat.

Un an et demi plus tard, en effet, le projet fut agréé par le Saint-Siège, et le Père *Faraud* devint Vicaire-apostolique de la nouvelle circonscription (13 mai 1862).

Mais nous ne sommes qu'à la fin de 1860.

Nous allons suivre maintenant l'Evêque de Satala dans une expédition titanesque, véritable « épopée blanche », qui le conduira jusqu'au Cercle polaire.



VII

En route vers le Cercle polaire

Regardez la carte sommaire de la page suivante... Dans l'intention de visiter ses chers Oblats disséminés par petits groupes sur les immensités du Nord, dans des missions établies au bord des grands lacs ou des puissantes rivières, Mgr Grandin va quitter l'Ile à la Crosse pour une longue expédition qui durera *trois ans*.

Il rencontrera d'abord, après bien des péripéties, son ancien poste, toujours aimé, du lac Athabaska (Mission de la *Nativité, fort Chipewyan*). Là, 1.820 km. le sépareront encore du point extrême à atteindre, la Mission de *Notre-Dame de Bonne-Espérance,* Fort Good Hope, Cercle polaire.

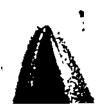
Dans ce redoutable Extrême-Nord, il verra plusieurs fois l'été parcimonieux et l'interminable hiver..., tous deux souvent si accablants par leurs brutales intempéries! En maintes circonstances, il risquera sa vie; et même, vers la fin de son expédition, la mort semblera le tenir dans son étreinte, en un désert de neige.

Mais, visiblement, il fera l'œuvre de Dieu, et jamais, fût-ce dans les heures les plus sombres, ni le froid, ni les ténèbres ne pourront arriver jusqu'à son âme magnanime.

*
* *

C'est le dimanche de la Fête-Dieu, 2 juin 1861, après avoir présidé pontificalement la procession du Très-Saint-Sacrement, qu'il partit, avec le P. *Séguin* et le Fr. *Boisramé*, laissant à l'Ile à la Crosse les Pères Moulin et Végreville.

Point de repère : **Saint-Boniface,** tout en bas, à droite.



L'évêque-missionnaire ignorait encore, à ce moment, la mort de Mgr de Mazenod, survenue le 21 mai, et c'est pour ce Père bien-aimé qu'il rédigera son journal. Le vénéré Fondateur des Oblats ne lui avait-il pas dit, un jour : « Je vous suis pas à pas au milieu de vos neiges et de vos glaces presque sans fin » ? « Pauvres enfants, ajoutait-il, quand je pense à leurs privations, la fourchette me tombe des mains ! »

*
* *

La première étape du voyage se termina au portage *La Loche.* Nombre de métis et de sauvages y étaient réunis. Arrêt de deux jours et de deux nuits. Confessions presque tout le temps. Office pontifical en plein air, sous un abri de couvertures, avec une seule chandelle, qui s'éteignait souvent...

Le 20 juin, le Prélat écrit d'*Athabaska.*

« Il y a quatre ans, pour me rendre d'ici au grand portage La Loche, je mis quatorze jours ; pour venir du portage ici, je n'en ai mis, cette année, que quatre, et cela malgré une pluie continuelle pendant les deux derniers jours, et malgré un accident qui nous a fait perdre un temps considérable : notre canot s'est crevé en descendant un rapide. »

A la mission, il trouvait les Pères *Faraud* et *Clut*, et le Fr. *Alexis.* Douze ans de travail intense et de privations avaient notablement affaibli le Père Faraud : Mgr le renvoya à l'Ile à la Crosse. Nous savons, d'ailleurs, qu'il était alors question de faire de lui un Vicaire apostolique. Pour aider le P. Clut, le P. Séguin, destiné à Good-Hope, fut retenu provisoirement au lac Athabaska, Mission de la *Nativité.*

Le 1er juillet, après un arrêt de dix jours, l'évêque missionnaire se remettait en route avec le Fr. Boisramé, deux sauvages (rameurs) et un garçon de 12 à 13 ans, J.-B. Pépin, petit-fils du fameux Beaulieu, que nous allons retrouver.

« Mon embarcation, écrit Monseigneur, est toujours un canot, et le F. *Boisramé* mon fidèle compagnon...

» Bien-aimé Père, si vous pouviez augmenter le nombre de nos *Frères convers* dans nos Missions, je ne ferais aucun voyage sans en avoir un avec moi. A défaut de mieux, outre les deux

sauvages qui conduisent notre canot, j'ai un petit garçon de 12 à 13 ans qui remplacera le Frère Boisramé quand je ne pourrai plus l'avoir : il sera donc mon domestique, mon infirmier en cas de maladie, mon cuisinier, mon sacristain et même au besoin mon grand vicaire. Le cher Frère Boisramé va s'efforcer de le former à tous ces nobles emplois. »

Le voyage se poursuit, excessivement difficile. Le fleuve est encombré par des arbres déracinés, emportés par les eaux. Il faut souvent quitter le canot et marcher dans la boue.

*
* *

Le 3 juillet, au soir, on arrive enfin à la rivière au Sel, chez *Beaulieu.* Joie immense !... Mais aussi, tristesse !...

« — Nous n'avons pas de provisions, me dit le bon vieux.

— Puisqu'il en est ainsi, je vous confesserai tous cette nuit, et je partirai demain après avoir dit la Sainte Messe.

» Cette détermination affligea tous les membres de la famille. Mais que pouvais-je faire ? Si nous mangeons là nos provisions, nous ne pourrons plus continuer notre voyage... On me dit cependant qu'on pourrait me fournir assez de carpes..., et je me décidai à rester.

» Le vieillard m'introduisit dans sa maison de prière... L'autel (de jadis) est resté debout : Beaulieu y a disposé toutes ses images avec plus ou moins de goût. C'est là que tous les vendredis, les dimanches et les jours de fête, ce nouveau patriarche réunit ses enfants et ses petits enfants. Les sauvages étant rassemblés autour de lui, on chante des cantiques, on récite le chapelet, et chacun doit entendre les avis et les réprimandes du vieillard, qui les formule sans ménagements. »

Quand, le 5, vers midi, Monseigneur fut sur le point de repartir, Beaulieu parla au nom de tous. Il commença son discours en français, puis, les mots faisant défaut, il le continua en montagnais.

« Père, Monseigneur, n'étant pas Grand Prêtre, tu es venu nous voir et nous instruire. Pour qu'on se souvienne de ta parole, tu as béni une grande croix au milieu de nous... Hier, tu as béni notre cimetière. Oh ! pas peur, va ! pas peur ! je ne



souffrirai jamais qu'on y enterre des personnes non baptisées, ou qui ont mal vécu!... Entendez-vous, disait-il à ses gens en montagnais, si pendant mon absence on vient enterrer des morts, ne laissez jamais déposer dans la terre sanctifiée des personnes non baptisées ou excommuniées.

» Père, lorsque autrefois je te demandai un Père, tu me disais de m'adresser au Grand Prêtre. Te voilà devenu Grand Prêtre toi-même : c'est donc à toi que je m'adresse maintenant pour en avoir un. Le chef traiteur m'a dit qu'il me devait trente livres sterling ; c'est tout ce que j'ai : je les conserverai pour aider le Missionnaire, et, en outre, tous nos bras seront à son service.»

Emu, l'évêque promit de faire son possible pour que chaque année le poste fût visité par un Père du Lac des Esclaves. Il recommanda de prier pour le Souverain-Pontife, bénit tout le monde et repartit... C'est maintenant le fils aîné de Beaulieu et un sauvage de sa bande qui conduiront le canot... Désormais, Monseigneur s'avance vers l'inconnu, car il n'a jamais dépassé la rivière au Sel.

*
* *

Retardé par bien des imprévus, le groupe arrivait au grand Lac des Esclaves (*Mission St-Joseph*, fort *Résolution*) le lundi 8 juillet, vers trois heures... Quelques lignes du journal.

« Nous apercevons bientôt une pauvre maison de bois, couverte en écorce, surmontée d'une croix, et entourée de quelques loges sauvages. Nous distinguons sur le rivage une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants, et, à leur tête, nous reconnaissons les PP. *Eynard* et *Gascon* avec le Fr. *Kerney*. A cette vue, je ne puis retenir mes larmes. C'est cette Mission que je supposais autrefois devoir m'être accordée. La pensée des souffrances qu'y ont endurées ceux qui en ont été chargés me remplit d'émotion. Un instant après, je serrai nos Pères entre mes bras, puis je les suivis dans leur pauvre chapelle. »

Bien pauvre, en effet, cette chapelle exiguë, avec son tabernacle minuscule que fermait un loquet en bois ! Mais, en revanche, qu'elle était propre, et ornée avec goût !

La pauvreté de la « maison » était à l'avenant. Depuis trois

longues années, par suite d'un naufrage, on était sans ravitaillement. Les rares feuilles de papier que l'on possédait encore, on les employait parcimonieusement pour la rédaction, très laconique, des actes de baptême et de mariage... Pas de papier à lettres!... Donc, silence total avec les Supérieurs, la famille et les amis.

Presque pas de mobilier. « Le Frère Kerney, note Monseigneur, a fait la troisième table quelques jours avant mon arrivée, ne voulant pas que je fusse réduit à écrire sur mes genoux. »

Pendant les trois semaines qu'il passa au grand Lac des Esclaves, le zélé Pasteur y prêcha la mission. « Pauvres Pères, écrit-il: ils ne sont que deux et ils font l'ouvrage de six! »

Il raconte alors, en toute simplicité, le fait suivant.

« L'hiver dernier, le Père Gascon a fait une visite par de si mauvais chemins qu'il ne lui fut pas possible d'avoir des chiens pour traîner ses provisions et sa chapelle. Un homme lui rendait ce service; mais afin de ne pas trop le charger, le Père portait lui-même ses couvertures sur son dos, après avoir réduit son mobilier à sa plus simple expression. Outre le strict nécessaire pour célébrer la sainte Messe, il n'avait d'autres vêtements que ceux qui couvraient son corps. Au bout de quelques semaines passées au milieu des sauvages, ne pouvant plus supporter la vermine qui le dévorait, il fut obligé d'emprunter une chemise à un serviteur de la Compagnie, qui, lui-même, en avait au plus une pour changer. Voilà, Monseigneur, la vie de vos enfants du Nord. »

Il ne quitta *Résolution* que le 26 juillet, y laissant le Fr. *Boisramé*, pour la culture, et emmenant le Fr. *Kerney* vers la Mission de Good-Hope. Les rameurs étaient un Montagnais et un Couteau-Jaune.

*
* *

Sur un petit canot usé, qu'il fallait vider continuellement, il osa traverser le grand Lac des Esclaves. A tous les campements, dans les îles, il fallait se sécher.

Le 30 juillet, il arrivait à la Grosse-Ile. L'endroit était visité par les Pères du Fort Résolution, mais nous n'y avions pas de



poste définitif. Il s'y attarda 6 jours, dans l'exercice d'un consolant ministère.

Au départ, le 6 août, il s'engageait dans le fleuve *Mackenzie*. Favorisé par le vent, il rencontrait bientôt le *Grand Rapide*, endroit qu'on lui avait signalé comme très avantageux, sous tous les rapports, pour la fondation d'une Mission, et par cela même convoité par les protestants. Providentiellement, il y fut rejoint par une grande barque de la Compagnie, à bord de laquelle se trouvait M. Ross, bourgeois en chef du district, et protestant fanatique. Monseigneur fut enchanté de cette rencontre qui lui permettait de réaliser son projet avant l'arrivée d'un ministre de l'erreur, et il proclama devant le groupe de métis catholiques :

— Je vous déclare que je prends possession de cette place pour y fonder une mission. Je regarde comme une bonne fortune d'en prendre possession en présence du premier magistrat du pays.

Vexé, le bourgeois répondit : « Monseigneur, comment vivrez-vous ici ?... Vous n'êtes pas assez riche ! »

— Monsieur, repartit fièrement l'Evêque, les richesses ne suffisent pas. Dans ce pays, il faut surtout savoir s'en passer en se sacrifiant.

Des poteaux marquèrent immédiatement les limites de la mission. A l'endroit où devait s'élever l'église, le Fr. Kerney planta une grande croix au pied de laquelle Monseigneur célébra la sainte messe, le 7 août 1861. Ainsi fut fondée la mission de la *Providence*.

La barque de la Compagnie avait apporté quelques lettres à l'évêque-missionnaire. « J'appris, écrit-il (toujours à Mgr de Mazenod), les tristes épreuves du Souverain-Pontife et votre dangeureuse maladie. Il me fut impossible de retenir mes larmes et de ne pas me laisser aller à la plus profonde tristesse... »

*
* *

Hâtant sa course, il repart le 7 août, et descend le Mackenzie jusqu'à Simpson, où pendant plusieurs jours, avec les PP. Séguin et Gascon, qui l'avaient rejoint, il catéchise les sauvages... De là, en compagnie du P. Gascon, il fait un crochet qui le

conduit, en remontant la rivière aux Liards, à la mission St-Raphaël, *Fort des Liards*.

Ici, une note des plus originales.

« Pendant que je célébrais la sainte Messe, le P. Gascon remplissait l'office de prêtre-assistant, de chantre et de suisse. Très souvent, tout en chantant son cantique montagnais, il s'éloignait de l'autel, soit pour faire avancer les sauvages qui encombraient la porte sans oser aller plus loin, soit pour chasser les chiens, moins réservés que les sauvages. Quelquefois il interrompait son chant pour un gros *taisez-vous donc*, car chacun faisait ses remarques à haute voix.

» Les sauvages avec lesquels je m'étais trouvé jusqu'alors avaient, au moins, quelques idées de religion : ceux-ci n'en ont point du tout.

» En fondant notre Congrégation, vous avez eu en vue de lui faire évangéliser les pauvres les plus abandonnés : nous sommes peut-être ceux de vos enfants qui remplissons le plus à la lettre notre belle vocation. »

Que de pages palpitantes nous devons laisser ! Consolons-nous à la pensée de celles qui vont suivre.

Monseigneur quitta la mission St-Raphaël le 12 septembre, et, après un voyage mouvementé, il se retrouvait à *Simpson*, mission du Sacré-Cœur, le 16 avant midi... Le camp était désert, ou à peu près. Personne pour le conduire ! Il dut y séjourner avec son petit Jean-Baptiste jusqu'à la fin du mois... Retard fatal : la belle saison déclinait.

*
* *

Enfin, il put repartir le 30, escorté de deux sauvages Peaux-de-Lièvres. Ecoutons-le.

« Le 4 octobre, le mauvais temps commença. Je pus me rendre le soir, au fort *Norman*. Mission Ste-Thérèse. J'y passai la nuit seulement, et je repartis le lendemain après avoir dit la sainte Messe. (Il n'y avait alors, à Norman, ni chapelle, ni Père).

» Perdant *tout espoir de pouvoir revenir par eau*, je laissai là mon petit garçon, qui aurait eu trop de peine à marcher sur les premières glaces...

» Nous partons malgré le vent du nord et la neige qui tombe à gros flocons... Nous n'avions pas encore les gros froids d'hiver; mais nous avions les premiers froids, auxquels on est bien plus sensible. Déjà, il fallait faire son lit dans la neige, et cette première neige mouillait et s'attachait aux pieds, tandis que, dans les grands froids, elle est aussi sèche que du sable...

» Le 6, le vent du nord devint si violent, qu'il fut impossible de continuer la marche... Cependant, la saison pressait, déjà les rivages se bordaient de glaces. Le vent tombant avec le jour, nous nous remettons en route et avançons toute la nuit (du 6 au 7). Je n'eus pas le courage de ramer, ni même celui de dormir, tant il faisait froid!... En allant à terre pour déjeûner, un glaçon creva notre canot.

» Nous commencions à nous demander avec anxiété comment nous terminerions notre voyage, lorsque la divine Providence vint à notre secours. Nous fûmes rejoints par une barque de la Compagnie. Aussitôt, abandonnant notre dîner, notre feu et même notre canot, nous y montâmes, et nous arrivions le 9 octobre au soir au fort *Good-Hope* (Cercle polaire). Je me transportai aussitôt à la Mission de *N.-D. de Bonne-Espérance* (bâtie, en ce temps-là, sur les hauteurs, à plusieurs kilomètres).

» Le cher Père *Séguin* accourut au-devant de moi. Le Père *Grollier* venait aussi... « Ne soyez pas surpris, Monseigneur, me dit le Père Séguin; le Père Grollier sera si essoufflé quand vous le verrez, qu'il ne pourra pas vous parler... » Il ne put, en effet, me dire un seul mot, et je ne pus lui en dire davantage. J'ai voulu lui donner le bras pour l'aider à marcher, mais il n'y consentit point. Il s'arma d'un bâton et me fit signe de ne pas l'attendre tandis qu'il monterait la côte tout doucement.

» Au sommet, je trouvai le Fr. *Kerney*. Occupé à enduire la maison de boue quand il apprit mon arrivée, il n'eut que le temps de se laver les mains et le visage, de faire quelques pas et de me demander de le bénir. J'entrai donc dans leur pauvre habitation; je cherchai le Saint-Sacrement. On me dit que le lieu où j'étais formant toute la demeure, ils ne le possédaient pas encore.



Amoncellement de glaces au confluent du Mackenzie et de la Rivière de l'Ours à Norman.

(Voir page 54)

Ci-contre : Débâcle des glaces sur un affluent du Mackenzie.



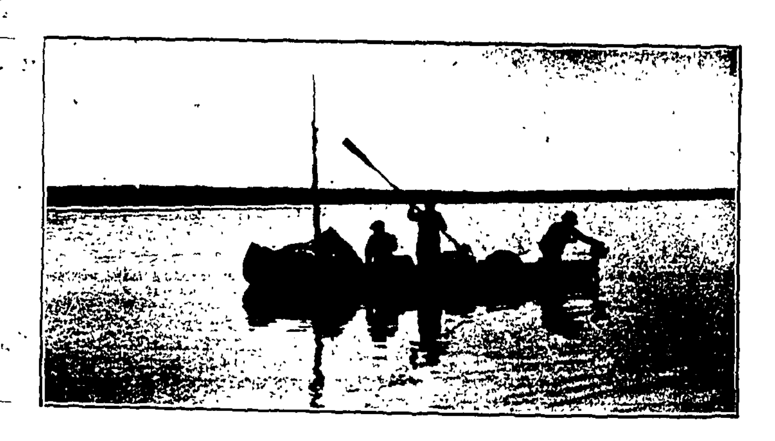
Ci dessous : Un rapide. La pente excessive empêche la navigation et oblige à un portage.







La fin d'une récréation à la Mission de Résolution en 1926.



En canot à moteur sur le Mackenzie.



Le T. R. Père Théodore Labouré, Supérieur Général des Oblats, et Son Excellence Mgr Breynat à la Mission de la Providence en 1935.

» Je me prosternai alors à la place où nos Pères célèbrent chaque jour la sainte Messe, devant une image grossière de N.-D. de Bon-Secours et l'image du Sauveur crucifié.

» Le P. *Grollier*, une fois assis sur sa cassette, put me tenir tête pendant la conversation. J'occupai la seule chaise du logis. La grande pauvreté que je constatai partout m'émut profondément.

— Soyez tranquille, Monseigneur, dit le P. Grollier, nous avons de quoi fêter votre arrivée : nous sommes en possession d'un castor et de deux perdrix que le P. Séguin a tués.

» Il donna ordre au Fr. Kerney de préparer le repas. Ce cher Frère fit cuire du poisson : c'était ce qui pouvait m'être le plus agréable, car, depuis le 6 août, je ne vivais plus que de viande... Afin que le régal fût complet, on y ajouta quelques crêpes, et, pendant le souper, on mit une chandelle sur la table, luxe que les Pères ne s'étaient pas encore permis depuis qu'ils habitent cette maison... Les Pères, pour épargner la bougie, en étaient réduits à réciter le saint office à la lueur du foyer.

» Les lits ne prenaient pas grand place. Chaque soir, nous nous contentions de nous envelopper dans nos couvertures et de nous étendre sur le plancher. » (1)

Monseigneur souffrait de voir la communauté privée de la présence du Saint-Sacrement. Quelques perches furent dégrossies et l'on aménagea une petite alcôve. La paroi se recouvrit de vieux filets de pêche sur lesquels on colla de l'indienne et quelques images, puis l'autel se dressa. Une humble boîte, avec, pour clef, un petit crochet, servit de tabernacle.

Tel fut le premier séjour du bon Jésus à la Mission du *Cercle polaire*, la plus septentrionale en ce temps-là.

L'évêque-missionnaire ajoute tristement :

« J'ai atteint la Mission la plus éloignée, mais je ne suis pas au bout du monde, du monde malheureux surtout. »

Et il parle de la tribu des *Loucheux*, au nord-ouest de Good-Hope, et d'un camp d'Esquimaux, presque sur les bords de

(1) Notons ici que le nom du Fr. Kerney s'écrit régulièrement Kearney. Nous avons gardé l'orthographe usitée par Mgr Grandin.



l'Océan Glacial... Ce ne fut, hélas! qu'un bon demi-siècle plus tard que les deux postes de *Red-Arctic-River* et d'*Aklavik* purent être dotés de Missions résidentielles.

*
* *

Monseigneur Grandin passa trois mois, en plein hiver, à la pauvre cabane du cercle polaire, se faisant bûcheron, pêcheur, blanchisseur, catéchiste, comme les Pères. Il prêcha la retraite annuelle à la petite communauté.

Cet hiver 1861-1862 fut terrible. Le thermomètre, à Good-Hope, descendit jusqu'à 47 degrés sous zéro... Les aurores boréales organisèrent souvent des feux d'artifice de toute beauté, qui élevaient les âmes.

Le prélat aurait voulu transférer le P. Grollier dans un poste moins dur: mais l'héroïque missionnaire le supplia de n'en rien faire. Nous avons raconté, dans le *Petit Tour du Monde*, comme il mourut, deux ans plus tard. Quelques pommes de terre et un peu de lait auraient pu, pensait-il, le rétablir: on ne sut les lui procurer. Peu avant son trépas, il avait prononcé ces belles paroles:

— Je meurs content, ô Jésus, maintenant que j'ai vu votre étendard élevé jusqu'aux extrémités de la terre.

Il avait trente-huit ans.

*
* *

Après avoir béni la communauté et les chrétiens présents au Fort, Monseigneur, chaussé de raquettes, partit de Good-Hope le 9 janvier 1862, avec trois sauvages, « dont l'un, disait-il, venait avec un traîneau et deux chiens pour nous secourir les quatre premiers jours. »

Pour atteindre la Mission St-Joseph, Fort Résolution, il y avait à franchir, à la raquette et en traîneau à chiens, 1.317 kilomètres!... Songez qu'on est au cœur de l'hiver, dans la région la plus froide du monde.

O bonne Mère, veillez sur lui!

VIII

L'Epopée du retour

Suivons, dans ses rudes étapes, le pionnier de l'Evangile... Quelle épopée!... Ah! comme l'on comprend, à le voir sur les chemins du Nord, l'exclamation de l'Ecriture: « Qu'ils sont donc beaux les pieds des hérauts de la Bonne Nouvelle! »

*
* *

Les souffrances commencèrent avec le premier jour... Qu'on se représente tout d'abord la marche sur la glace.

« Lorsque la glace se fixe définitivement sur l'eau, elle ne le fait que par gradation, en commençant par le nord et en remontant le courant. Dès que la glace est prise, le courant n'est plus aussi libre, l'eau monte au-dessus de la surface coagulée, accumule les glaçons qu'elle entraînait avec abondance, et forme ainsi souvent de véritables montagnes. On ne saurait se faire une idée de ces créations fantastiques sans les avoir vues.

» Dans ces circonstances, un sauvage passait le premier avec une hache, émoussant à grands coups les glaçons les plus dangereux. »

Pour les longues nuits, il fallait camper à la belle étoile, par un froid glacial.

« On doit enlever du mieux que l'on peut, avec ses raquettes, la neige qui encombre la place qu'occupera notre lit. On couvre cette place de branches d'épinettes sur lesquelles on étend nos couvertures, et on a ainsi un lit sur lequel on finit par dormir.

» J'aidai un peu à préparer le premier campement, mais je

ne l'ai plus fait dans la suite, j'étais trop fatigué. Pendant que mes gens se livraient à cette besogne, je m'ensevelissais à moitié dans la neige, afin de conserver ma chaleur jusqu'au moment où ils allumaient le feu... Rien n'avait d'attrait comme le bon feu du campement!

» Lorsque j'avais un peu réchauffé mes mains et ma figure, je me déchaussais et je me lavais les pieds avec de la neige, pour prévenir le mal de raquettes. Pendant ce temps, mes hommes faisaient fondre de la neige, se procuraient ainsi de l'eau, et organisaient notre souper. Notre cuisine consistait à faire bouillir un morceau de viande à moitié sèche et à préparer le thé qui nous servait de boisson. Nous avions aussi une provision de *pémikan:* cette fois, c'était du bon, fait avec de la graisse d'ours.

» Comme nous n'allumions pas le feu à midi, à cause de la brièveté des jours, nous avions mis des morceaux de ce pâté dans nos poches, et quand nous en éprouvions le besoin, au risque de nous casser les dents, nous en mangions un peu.

» J'avais ordinairement bon appétit. Cependant, un soir, plus fatigué, j'éprouvais un véritable dégoût. Pour le combattre, je me permis un petit acte de sensualité. J'avais pris un peu de farine aux pauvres Pères de Good-Hope: je fis dégeler dans une poêle un morceau de mon pâté, j'y mis de l'eau et de la farine, et je fis ainsi un ragoût que mes sauvages dévoraient des yeux et du nez. Tout était à peu près terminé, lorsque, par un malheur très commun en campement, le tout fut dans un moment recouvert de cendres et de charbons, ce qui donna à mon plat l'avantage d'être suffisant pour tous.

» Quand nous avions assez mangé et parlé et que mes hommes avaient fumé, nous récitions ensemble la prière du soir, puis nous faisions notre lit, en étendant nos couvertures sur les branches... Pour me coucher, je reprenais mes bas et toutes mes chaussures, j'ajoutais à mes habits ordinaires une grosse capote, et, afin d'avoir part à la chaleur de mes sauvages, je leur faisais partager mes couvertures, au risque de partager leur vermine.

» Le matin, à notre réveil, nous avions quelquefois une épaisse couche de neige sur le dos, toujours de la gelée. A cer-

tains moments, nos couvertures se trouvaient plus ou moins endommagées par le feu... Notre déjeûner se composait des mêmes aliments que le souper : il en fut ainsi pendant tout le voyage ».

A partir du cinquième jour, l'un des hommes étant retourné, l'ordre de marche se stabilise.

« En tête s'avance un sauvage, la hache à la main pour s'en servir au besoin, et un ballot sur les épaules. Je marchais après lui, n'étant chargé que de ma personne et de mes vêtements, et malgré cela, j'étais chaque soir le plus fatigué. Les chiens traînaient après moi nos provisions et les leurs ; et le second sauvage, armé d'une longue perche, poussait de temps en temps le traîneau et fermait la marche.

» Mon costume de voyage n'est nullement épiscopal, pas même ecclésiastique. A part une chemise de flanelle, je suis presque entièrement vêtu de cuir : un long pantalon de peau d'orignal, une seconde chemise de peau de caribou avec le poil en dedans, et enfin une espèce de grande blouse de cuir d'orignal. Quand il ne fait pas si froid, je remplace cette blouse par un surtout noir... Mon anneau est attaché au même cordon que ma croix : je ne puis le porter à mes doigts, il me les ferait geler. Deux sacs de peau d'ours blanc sont suspendus à mon cou : ce sont mes mitaines, où mes mains sont toujours enfermées.

» J'ai sur la tête un large bonnet de peau de castor, pardessus ce bonnet un châle de laine, dont je me recouvre le cou, les oreilles et autant que possible le visage. Un grand capuchon protège encore et le châle et le bonnet.

» Tout ce qui entoure ma figure est, en moins d'une demiheure, couvert de glace : c'est ma respiration qui me joue ce tour. Je change alors mon châle de place.

***

» ... Une fois, je ne sais plus pourquoi, j'adressai la parole au sauvage qui me précédait. Il se retourna, puis, sans me répondre, il s'en vint tout à coup me saisir le nez, le presser en tous sens, le frotter avec de la neige. Il voulait tout simplement y ramener le sang qui s'en était retiré : mon nez, malgré mes soins, s'était gelé, sans que je m'en doute. On me l'a de même

dégelé sans douleur. Si on ne s'en fût pas aperçu à temps, le sang se serait retiré de plus en plus, et toute la partie compromise aurait disparu. Quel malheur si j'avais perdu mon nez! Jamais je n'aurais plus souffert qu'on tirât mon portrait!... Aujourd'hui il fait peau neuve et il sera plus beau que jamais.

» Le service que m'a rendu le sauvage, je l'avais rendu trois semaines avant au P. Séguin.

» Le dimanche 19 janvier, nous arrivâmes au vieux *fort Norman*, au confluent de la rivière de l'Ours et du fleuve Mackenzie... Il nous fallut plus de deux heures pour faire à peine dix minutes de chemin. La jonction des deux cours d'eau rendait la glace plus dangereuse : vous auriez dit une foule de petites montagnes que nous ne pouvions gravir qu'à quatre *pattes*... Les chiens ont brisé leur traîneau, les hommes leurs raquettes.

» ... Je pris les devants et laissai mes hommes se débarrasser comme ils purent avec les chiens... J'arrive enfin à la porte du vieux fort abandonné. Là, en attendant mes sauvages, je dansai sans violon pour retrouver la chaleur que j'avais perdue.

» ... Nous nous installâmes dans une baraque ouverte à tous les vents. Je profitai de cet avantage pour réciter à la lueur d'un bon feu, l'office du Saint Nom de Jésus (1). Je pus dormir un peu. J'avais encore deux jours de chemin avant d'arriver au nouveau Fort.

» Le 21 janvier (1862) fut la dernière journée de cette étape, elle fut aussi la plus pénible à cause du froid. Mon nez et mes yeux étaient trois sources abondantes qui me couvraient la figure de glace : en m'essuyant avec mes mitaines, l'eau pénétra dans le poil, s'y gela, et fit que bientôt elles ne donnaient plus de chaleur à mes mains. Je me battais les flancs, je faisais tous mes efforts pour ramener la chaleur au bout de mes doigts, et je ne pouvais y réussir. J'indiquai à un de mes sauvages où se trouvait dans mon sac une paire de gants bien fourrés. Il me la donna : j'y glissai mes mains et enveloppai le tout de mes grosses mitaines. Si j'avais été obligé de chercher moi-même ces gants,

(1) En voyage, les missionnaires remplacent, par Indult, la récitation de l'Office par celle du Rosaire.

je me serais infailliblement gelé. Je parvins à me réchauffer les doigts, mais je me gelai deux fois le nez et une fois la joue gauche. J'en eus toujours connaissance à temps et je pus prévenir toute suite fâcheuse. »

***

Au nouveau *Fort Norman*, où il arrivait le soir, et où nous n'avions pas encore de missionnaire résident, l'intrépide Evêque surprit tout le monde. On n'imaginait pas qu'il eût affronté pareil voyage à cette saison.

Le maître du poste, quoique protestant, le reçut de son mieux, et lui donna ce qu'il pouvait lui donner, c'est-à-dire, « une petite chambre bien froide, éclairée seulement par deux morceaux de parchemin troués », qu'il dut recouvrir de papier.

C'est dans cette *chambre obscure*, où, avec toute sa ferveur, il conserva le Saint-Sacrement dans une petite alcôve, que Mgr Grandin séjourna jusqu'au 8 mars. Il put faire du bien à une cinquantaine de sauvages, qui ne faisaient que passer au Fort, s'y arrêtant à peine une journée.

Une joie pour l'Evêque-missionnaire. « J'ai retrouvé ici mon petit garçon : il a repris ses nobles charges, et il me prépare assez de bois pour entretenir un bon feu et le jour et la nuit. »

***

Le 8 mars, départ pour le sud, vers Simpson et Providence. Voyage en raquettes... Trois compagnons blancs, pleins de prévenance. Notons ces simples traits : ils dispensent d'autres détails.

« Dès la deuxième journée de marche, j'avais les pieds couverts d'ampoules ; à la fin de la troisième, ils étaient littéralement comme si on eût enveloppé les extrémités, dessus et dessous, avec des mouches. Des douleurs rhumatismales vinrent se joindre à tout cela, et quand le matin, ou même après quelques instants de repos, il fallait se remettre en route, c'était pour moi des souffrances inouïes, que je ne pouvais dissimuler. Un bâton m'aurait bien rendu service si nous eussions marché sur la terre ferme, mais sur les glaces il aurait falllu une troisième raquette à mon bâton...

» Enfin, le 17 mars, à la chute du jour, nous arrivâmes au *fort Simpson*, après dix jours de marche... J'étais horriblement fatigué. La blancheur de la neige et la réflexion du soleil avaient mis mes yeux dans un déplorable état. J'avais toutes les peines du monde à les ouvrir en face du feu ou d'une lumière. »

Cependant, à Simpson, des lettres venaient d'arriver à son adresse... Il fallait bien, coûte que coûte, lire les principales.

*
* *

Et ce fut là, dans la nuit du 17 au 18 mars 1862, que l'admirable Oblat de Marie apprit le trépas de son Père en Dieu, *Monseigneur Charles-Joseph-Eugène de Mazenod*, évêque de Marseille, Fondateur de notre chère Congrégation.

Quel coup! Que de larmes versées! Quelle nuit!

Ce ne fut que le jour de la Saint-Joseph et les jours suivants qu'il put offrir le Saint-Sacrifice pour le bien-aimé défunt. « Ma conviction intime, écrit-il, est qu'il n'en a pas besoin, et je me sens plus porté à l'invoquer qu'à prier pour le repos de son âme. »

*
* *

Mais le courrier allait repartir : force fut au voyageur d'en profiter. Le journal continue. « Reposé ou non, je dus me remettre en route le 20 au matin... Le chef traiteur eut l'attention d'envoyer pendant deux jours un homme et quatre chiens pour traîner mon petit bagage, mes provisions et celle de mon petit sacristain, et quelquefois aussi ma personne. Malgré la marche, ces deux premiers jours furent pour moi deux véritables jours de repos. J'en fus heureux, car je dus encore marcher à pied et à la raquette jusqu'au 28 au soir, où j'arrivai au fort de la *Grosse-Ile*, mission du Saint-Cœur de Marie. »

Le 27, il avait salué de loin la croix plantée l'été précédent à l'endroit choisi pour la *Mission de la Providence*.

Après deux jours de fructueux ministère à la Grosse-Ile, il s'engageait bravement sur le Grand Lac des Esclaves, le 31 mars, de grand matin... et, le 3 avril au soir, il surprenait à la Mission St-Joseph, Fort Résolution, le Père *Eynard* et le Frère *Boisramé*, qu'il avait quittés le 26 juillet.

On est en carême... Avec une simplicité qui nous confond, l'évêque-missionnaire écrit : « Je n'ai pas encore commencé à jeûner : j'espère m'y mettre lundi prochain, comme je me suis déjà mis à l'abstinence depuis que je suis ici. »

Il ajoute : « Maintenant, grâce à Dieu, le plus difficile de mon grand voyage est fait... Plus d'une fois, épuisé de fatigue et presque découragé, je me disais à moi-même : *Oh! c'est fini! je n'en puis plus!...* J'ai pu me convaincre qu'*on en peut encore beaucoup, même lorsque l'on croit que l'on n'en peut plus.* »

C'est peut-être ici la place de l'anecdote suivante.

Un jour, exténué, le voyageur se reposait un instant sur la neige. Aussitôt, il vit arriver une nuée de corbeaux, habitués à dévorer les épaves du désert. « Ils n'attendent pas, racontait-il, la mort de leur victime. Si j'eusse été dans l'impossibilité de me défendre, ils m'auraient déchiré. »

*
* *

L'évêque de Satala va désormais, pendant plus de deux ans, rayonner dans toute la zone du Grand Lac des Esclaves.

Tout d'abord, il fait un long séjour au nord du lac, chez les *Plats côtés de chien* du fort Raë. Il les évangélise avec son zèle coutumier, et a la joie de conférer le baptême à 134 personnes...

Trois petits traits, couleur locale.

En l'absence du missionnaire, le chef avait baptisé un de ses fils qui allait mourir.

— Comment l'as-tu nommé, demanda Monseigneur.

— *Jésus-Christ,* répondit le chef sans sourciller.

— Assurément, tu ne pouvais lui donner un plus beau nom, mais, désormais, ne donne plus celui-là : c'est le nom du bon Dieu, et non celui d'un homme.

Aux offices, la maisonnette était bourrée de catéchumènes. « Un jour, raconte l'évêque, me tournant pour dire *Dominus vobiscum,* je vois à côté de moi un nigaud, la pipe au bec. Accentuant l'écartement des bras, je lui donne un soufflet et fais tomber la pipe. »

« Deux mères, dont les enfants étaient morts sans baptême, me supplièrent de baptiser... leurs petits bonnets. »



Hélas, Monseigneur ajoute bientôt : « Ce sont les sauvages les plus immoraux, dans l'état d'infidélité, que j'aie vus depuis que je suis dans le pays. Les conséquences de ce mal sont affreuses : ils meurent presque tous en pourriture. »

*
* *

Le 23 juin, il est de retour au *Fort Résolution*. Avec le P. Eynard, il y prêche la mission, et repart le 1er juillet, pour la résidence de la *Nativité*, au lac Athabaska, où il arriva le 12. Il y retrouvait le P. *Clut* et le Fr. *Alexis*; et il y reçut les PP. *Grouard* et *Petitot*. Avec ce dernier, il repartit le 5 août, vers le Nord : Rivière au Sel, Fort Résolution, Grosse-Ile.

Le 11 août, il rejoignit, sur l'emplacement de la *Mission de la Providence*, le P. Gascon et le Fr. Boisramé qui, du matin au soir, y préparaient les bois nécessaires aux futures bâtisses. Le 12, il repartait avec le P. Gascon, laissant le P. Petitot avec le Fr. Boisramé à cette *Mission de la Providence*, où l'on n'avait encore que « le ciel pour toit et la terre pour lit. »

Le 14, arrivée au Fort *Simpson*..., vraie tour de Babel, où se rencontrent des gens de toutes nations, et où il faut beaucoup batailler contre les ministres protestants.

*
* *

Enfin, le 29 août, il se retrouve à la *Providence*... Bonheur ! Déjà la maison est debout, avec une chapelle y attenante. Mais, après inspection, il constate, désabusé : « Ce ne sera jamais qu'une méchante baraque... Le Fr. Boisramé me conseille d'en construire une autre... » N'importe ! En l'absence du P. Petitot, il va travailler de ses mains à l'achèvement de cette baraque. Ecoutons-le :

« Pendant que le Frère et un autre homme faisaient les cheminées, les toits, etc., je crépissais la maison et la chapelle. Me voilà donc devenu maçon... sans truelle. Je pétris des torches pour boucher les plus grands trous, puis je prends de la boue que je lance avec force contre les murs jusqu'à ce qu'ils en soient tout couverts, et j'ai plus tôt recouvert mes habits et ma figure de mortier que mes pauvres murailles... Une partie de cette boue tombera en séchant, l'autre se fendra en tous sens, et, dans quel-

ques semaines, la lumière nous arrivera à travers nos murs presque comme auparavant. »

Le 8 septembre, la chapelle est presque terminée. Elle n'a encore ni porte, ni fenêtres, mais on s'y installe, on y dort sur un lit de branches..., en attendant le plancher.

A la Toussaint, elle est enfin achevée, décorée avec goût par le P. Petitot, qui est un artiste. En janvier, Monseigneur y prêche la retraite annuelle au P. Petitot et au Fr. Boisramé... Après quoi, au travail !

Détail piquant... et quelque peu macabre. Les deux compagnons de l'évêque n'avaient plus d'appétit : il leur fallait de la viande fraîche. Monseigneur consentit à ce que l'on tuât un vieux gros chien devenu rentier. « Ils en eurent du rôti, du bouilli, du ragoût, je ne sais pour combien de jours ! » Pour ne pas diminuer leurs portions, l'évêque n'y toucha pas.

Notons aussi, pour la même époque, le menu d'un jour de fête : un corbeau coriace dont les chiens n'avaient pas voulu, une perdrix, et une belette..., le tout à la sauce piquante.

*
* *

La *Mission de la Providence* devait devenir, disait-on, la résidence épiscopale de Mgr Faraud.

Mgr Grandin y passa tout l'hiver 1862-1863.

Il y exerça tous les métiers, surtout celui de bûcheron. « Je faisais tomber les arbres, écrit-il, je les sciais seul, avec une scie telle quelle, je les chargeais sur un traîneau, et mon petit garçon, avec les chiens, les transportait près des deux scieurs de long... Le soir, pendant que mon jeune homme (Jean-Baptiste Pépin) préparait mon poisson, je récitais mon bréviaire, faisais mon oraison, et, après le souper, je réunissais mon monde pour le catéchisme et l'école. Une fois mes deux enfants couchés (Jean-Baptiste et un orphelin de 4 à 5 ans), je lisais jusqu'à minuit. J'ai eu ainsi l'avantage de revoir, dans mon hiver, toute ma théologie morale et dogmatique. »

IX

Labeurs... Joies... Nuit dramatique

Nous sommes toujours à la Mission de la *Providence*. A part certaines absences pour prédications, le séjour de Mgr Grandin va s'y prolonger jusqu'au 26 juin 1864.

Que ne pouvons-nous citer tout au long le journal qu'il adresse au T. R. P. *Fabre*, successeur de Mgr de Mazenod! Hélas! il faudra bien nous borner à des découpures. Mais qu'elles seront éloquentes!... C'est l'apôtre Saint Paul que, par moments, nous croirons entendre.

En vedette, avant de reprendre la suite du journal, mettons quelques lignes particulièrement révélatrices de ses dispositions intimes.

Tout d'abord, concernant l'avenir de ses Missions, il écrit:

« Je mourrais heureux si je voyais dans le Vicariat un saint prêtre indigène: mais bien des difficultés se présentent, surtout de la part des parents. » Ce bonheur, vers la fin de sa vie, il devait cependant le connaître, et même deux fois.

Admirons maintenant sa simplicité toute apostolique.

« Il faut que moi-même je lave et raccommode mon linge et celui des enfants, et que je raccommode même mes souliers. Aussi, quand je donne une leçon de montagnais à mon compagnon (le P. Petitot) et que je fais la classe aux petits garçons, j'ai toujours l'aiguille et quelques chiffons à la main. »

Le P. *Petitot* le quitta le 19 mars (1863) pour la Mission St-Joseph, Fort Résolution.

Quant au Fr. *Boisramé*, très affaibli, il ne pouvait plus

rendre autant de services qu'autrefois. Monseigneur voulut faire venir le Fr. *Alexis* pour l'aider, lui, l'évêque, à bêcher, mais le courrier n'atteignit pas le destinataire. Tant pis pour Monseigneur !... Ecoutons-le :

« Du 20 mars au 10 avril, je me suis mis à conduire les chiens et à charrier notre bois ; je ne pouvais y travailler *que la nuit,* car, pendant le jour, la neige commençait à fondre... Je demande si souvent des Frères convers, que je crains de devenir importun. »

« Dès que le sol a été un peu dégelé, 22 avril, j'ai dû laisser mes lettres inachevées pour défricher la terre, ce que j'ai dû faire chaque jour : à part le temps de mes exercices et du petit catéchisme, je bêchais du matin au soir... J'ai pu me faire aider par un sauvage ; je n'avais que deux pelles, mais il ne travaillait qu'autant que je travaillais, et même, il n'y était pas toujours quand j'y étais.

» Enfin, le 22 mai, sentant que les forces me manquaient, ayant du reste brisé nos pelles et nos pioches, je m'arrêtai après avoir mis en terre neuf boisseaux de patates et de différentes autres graines... » Disons-le tout de suite : la gelée anéantit totalement la récolte de pommes de terre. Il restait à Mgr Grandin le mérite de son labeur offert à Dieu, et celui d'un douloureux *fiat.*

*
* *

Pourrions-nous ne pas transcrire tout au long, et mettre en relief de notre mieux, cet épisode palpitant ?

L'évêque-missionnaire attendait avec impatience la venue des Indiens au poste pour leur prêcher la mission.

Il me semblait qu'avec un peu de bonne volonté, ils auraient pu venir. Je patientai jusqu'à la fin de mai, et, ne voyant arriver personne, je partis moi-même, le 1er juin, à la recherche de mes brebis. J'étais désolé d'en venir là, et la crainte de ne pas réussir me désolait davantage.

En quelques heures, je me trouvai à plusieurs lieues de la Mission : nous descendions le fleuve, dont le courant est très fort. Je rencontrai une bande assez nombreuse : elle était en marche vers la Mission.

A une heure de là, j'en rencontrai une autre, plus nombreuse encore. Elle était campée dans une baie. Les sauvages me dirent que la crainte de ne pas prendre de poisson à la Mission les avait retenus dans ce lieu : ils me promirent de ne pas prolonger leur séjour.

Je continuai ma route pour me rendre au dernier camp, priant de

tout cœur le bon Dieu, par l'intervention de sa Très Sainte Mère, de mettre sur mes lèvres les paroles que je devais dire aux sauvages pour les tirer de leur apathie. Quand j'arrivai, ils témoignèrent beaucoup de joie et me donnèrent différentes raisons de leur retard. Je les réunis aussitôt, je chantai un de nos cantiques les plus entraînants que quelques-uns connaissaient, puis je leur fis mon discours, dont voici l'abrégé.

« Vous me dites que vous m'aimez: pourquoi ne venez-vous pas me voir? Moi aussi je vous aime, et voilà pourquoi je suis venu habiter dans votre pays.

» Il y a aujourd'hui neuf ans, j'abandonnais mon vieux père, dont la tête est blanche comme la neige. Je l'abandonnais malgré le déchirement de son cœur et du mien, malgré les larmes des personnes qui m'étaient les plus chères. Cependant, lorsque je leur écrivais que les sauvages d'Athabaska et de l'Ile à la Crosse écoutaient ma parole et vivaient de manière à aller au ciel, cela rendait leur cœur fort.

» Ayant, depuis, connu vos misères, j'ai quitté ces sauvages pour venir vous enseigner le chemin du ciel. Je suis venu parce que vous le demandiez; et, afin de pouvoir vivre avec vous, je me suis réduit à de grandes misères, comme mes mains couvertes d'ampoules et de crevasses peuvent vous le témoigner.

» Bientôt les blancs passeront ici pour transporter vos fourrures: j'écrirai alors à mon vieux père. Que lui dirai-je pour rendre son cœur fort?... Votre indifférence et vos misères le feront mourir... Et quelle excuse donnerez-vous au bon Dieu quand vous paraîtrez devant lui? Vous allèguerez votre ignorance : mais pourquoi n'en voulez-vous pas sortir, dès lors que je suis ici pour vous instruire ?

» Vous dites que je suis inutile, que **je ne vous donne pas de tabac.** Si, après avoir bien fumé, vous allez brûler avec le **mauvais puissant,** serez-vous heureux?... Allez-y si vous voulez, après tout, mais au moins ce ne sera pas de ma faute! »

Un vieillard me répondit au nom de tous.

« Il est vrai, mon Père, nous parlons bien mal : c'est parce que nous n'avons pas beaucoup d'esprit.

» Notre cœur n'est pas aussi mauvais que nos paroles. Ceux d'entre nous qui ont vu le prêtre, ne l'ont vu qu'en passant. Nous sommes accoutumés à recevoir, des blancs, un peu de tabac chaque fois que nous les rencontrons, c'est cela qui nous a fait mal parler.

» Maintenant nous allons nous rendre près de toi aussi vite que possible, et nous t'obéirons. »

Je ne les attendis pas: je m'embarquai aussitôt... Nous eûmes beaucoup de peine à remonter le courant. la glace revint de nouveau du lac, notre canot fut crevé, ma Grandeur fut mouillée et obligée de se rendre par terre à travers les bois, la boue et les épines.

Depuis ce temps, la Mission va bien.

Parmi ses auditeurs, à la Mission de la *Providence,* il y avait un original.

« Depuis plusieurs jours, il y a ici un vieux sauvage d'une assiduité édifiante. Chaque fois que je fais une instruction, il se croit obligé de manifester son assentiment à tout ce que j'affirme. Il se met aussi proche de moi que possible, ne détourne pas ses regards et semble croire que je ne parle qu'à lui. Puis, il me répond toujours en disant :

— Oui, tu as raison, c'est bien vrai, etc...

» Ce bon sauvage sort d'ici. Il était pâle... Une vieille l'a insulté d'une manière étrange, et il venait me demander la permission de la rouer de coups de bâton.

— Elle est bien heureuse, va, mon Père, que je me souvienne de toi, car autrement je ne la manquerais pas. »

***

Une joie toute spirituelle, pour Monseigneur, agrémenta l'été.

« Le 13 juillet, j'eus l'avantage de recevoir le cher P. Eynard. J'étais heureux, bien heureux, j'avais un Frère avec moi : je pouvais me faire absoudre de toutes mes impatiences, avantage que je n'avais pas eu depuis le mois de mars. »

Le 18 août, les barques lui amenaient le P. *Grouard,* encore novice (depuis le 6 juin 1862), et le Fr. *Alexis*... Le jour même, Monseigneur, laissant à la *Providence* le P. Eynard et le Frère Alexis, emmenait le P. Grouard à *Simpson*, pour y prêcher ensemble une mission.

Le 28 août, il rentrait à la Providence, où le P. Grouard, après une mission prêchée au Fort des Liards, vint le rejoindre le 10 octobre... A partir du 10 octobre, ses compagnons seront le P. Grouard et le Fr. Alexis.

Quelle vie de pauvreté ! Il note avec bonhommie :

« Nous n'avons encore, dans tout notre palais, ni lit, ni chaise. Nous couchons jusqu'à présent au grenier dans un lit... aussi grand que le grenier lui-même : nous y sommes quatre à l'aise (avec le petit Baptiste), nous pourrions y être vingt... Nous manquons d'outils pour travailler, de papier pour écrire, et moi d'habillements pour me vêtir... Nous n'avons ni montre, ni horloge. Nous mangeons quand nous avons faim, nous mesu-



rons nos oraisons et méditations à l'horloge de notre ferveur, ou plutôt de ma ferveur...

» Notre grand embarras est pour nous lever. Si le Frère voit les étoiles, il est sûr de son coup; mais les étoiles sont souvent voilées, et encore, quand elles paraissent, faut-il ouvrir les yeux pour les voir, et même sortir, ce qui n'est pas commode quand on couche au grenier et qu'il faut descendre par une méchante échelle. Nous nous levons, je pense, assez régulièrement entre *deux* et *six* heures.

» En revanche, nous sommes mieux en fait de nourriture. Nous avons une étable, et, dans cette étable, deux vaches dont une nous donne du lait. Nous avons, par conséquent, du beurre... et, chose extraordinaire, nous le mangeons *avec du pain*, et, chose plus extraordinaire encore, ce pain est fait sans une once de farine..., avec des œufs de poisson que nous broyons. Ce pain n'est pas aussi bon qu'il est beau, mais nous l'aimons, vu que nous n'avons rien de mieux. »

Grande fête à la Mission le 21 novembre 1863. *Oblation*, c'est-à-dire vœux perpétuels, du P. *Grouard*. Il avait fait son noviciat à Athabaska, sous la direction du P. *Clut*. Une retraite, prêchée par Mgr Grandin, le prépara au grand jour de ses vœux.

« Ce matin, écrit l'évêque, j'ai endossé la soutane violette, ce qui ne m'arrive pas souvent. J'avais deux chandelles à ma messe. » Grâce au Frère Alexis, le déjeûner fut plus copieux que d'habitude.

* * *

Hélas! un événement redoutable approchait!

Le 6 décembre, en raquettes et en traîneau à chiens, Monseigneur repartit vers la Mission Saint-Joseph, Grand Lac des Esclaves.

La caravane était conduite par deux employés de la Compagnie, avec un sauvage à leur service. L'évêque avait pour compagnon son petit Baptiste Pépin.

Le voyage fut relativement heureux jusqu'au 14 au soir, quoique Monseigneur fût fortement blessé à l'un de ses gros



orteils depuis plusieurs jours... Subitement, la situation tourna

au tragique... Laissons-le nous raconter l'épisode le plus poignant de ses randonnées missionnaires.

Alors, nous eûmes à traverser de nombreux bancs de glace. Après avoir marché longtemps, me heurtant toujours le pied contre quelque glaçon, je me suis mis sur mon traîneau.

Je ne pus suivre que de loin mes compagnons. Nous n'étions plus qu'à un tiers de lieue de la Mission (moins d'un km et demi): si le temps avait été clair, nous aurions pu l'apercevoir et être vus de nos Pères.

Mais, tout à coup, il s'éleva un vent très violent, lequel, soulevant la neige qui était sur le lac et la mêlant à celle qui tombait en abondance, nous empêcha de rien distinguer,... et nous perdîmes bientôt la trace du courrier. Le vent seul pouvait encore nous servir de guide; nous nous dirigions, nous semblait-il, vers la Mission. Mais rien n'est variable comme le vent!... Il avait changé de direction...



Traîneau à chiens : arrêt sur le lac.

Nous avons marché encore plusieurs heures avant la nuit complète, criant et écoutant si on répondait à nos cris : **la tempête seule se faisait entendre.**

Dans l'espoir que nos chiens nous conduiraient vers un lieu sûr, nous les abandonnons à eux-mêmes : mais le lac se déploie toujours devant nos pas, sans aucun horizon... Si nous eussions été au milieu des glaçons, nous aurions pu nous en faire un abri pour passer la nuit et ne pas nous geler : mais nous étions sur la glace vive; le vent balayait la neige à mesure qu'elle tombait, il nous était impossible de nous en servir pour nous protéger.

Comprenant que plus nous avancions, plus nous nous exposions, nous essayâmes de camper sur la glace. Je détachai notre traîneau avec toute la diligence possible : c'est, dans cette circonstance, une opération dangereuse, car, pour défaire tous ces nœuds et toutes ces cordes, il fallait quitter nos mitaines. Chacun à notre tour, nous travaillions,... et pendant que l'un travaillait, l'autre se battait les flancs pour se réchauffer.

Nous cherchâmes à nous protéger contre le froid au moyen de nos chiens, de notre traîneau, de nos raquettes et de nos couvertures.

Assis sur la glace, le dos appuyé sur le traîneau, mon petit garçon assis sur moi et appuyé contre moi, tous deux enveloppés de nos couver-

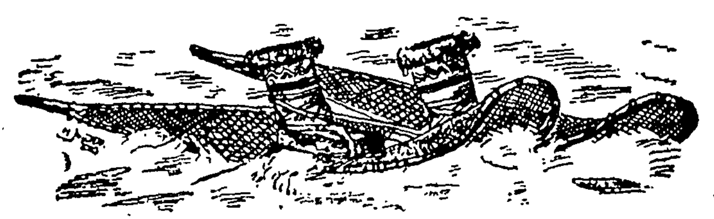


tures que le vent soulevait malgré toutes nos précautions, **nous nous préparâmes à la mort.** Après quelques minutes de silence, l'enfant me demande à se confesser. Je m'assieds sur le traîneau, ayant eu soin d'en retirer une peau de caribou, et, enveloppant l'enfant, j'entends sa confession.

Bientôt nous sentons que le froid nous gagne. Nous nous relevons, gardons sur nous chacun une couverture, attachons les autres en grande hâte sur le traîneau, et nous marchons de nouveau, comme pour fuir la mort dont nous sommes poursuivis.

Notre dîner avait été bien mince, car nous étions au terme de notre voyage et au bout de nos provisions, et cependant je ne sentais nullement le besoin de manger. Je ne sentais même plus mon pied.

Nous marchons ainsi longtemps, en nous arrêtant quand nous n'avions pas trop froid... Mais mon petit garçon commençait à s'endormir malgré lui et malgré moi. Je compris que le dernier moyen de lui sauver la vie était d'essayer de camper encore.



Le bout de la chaussure seul est lié à la raquette. Le talon reste libre, et le voyageur n'a pas à soulever la raquette à chaque pas. La raquette n'est pas le ski (engin pour glisser).

RAQUETTES, AVEC CHAUSSURES Y ADAPTÉES.

Je trouvai heureusement une épaisse couche de neige : j'y fis un trou avec mes raquettes, j'y étendis mes couvertures, et j'y couchai mon cher compagnon. Puis, je plaçai les chiens sur les coins et je recouvris le tout de neige. Quand toutes mes opérations furent finies, je m'introduisis comme je pus auprès du petit garçon : mais il aurait fallu une troisième personne pour me couvrir à mon tour... Quelque précaution que je prisse, le vent pénétrait toujours jusqu'à nous.

Cependant, m'étant très fatigué pour faire notre lit, j'éprouvai d'abord une forte chaleur qui fit fondre la neige que j'avais dans mes habits. Le vent gela tout, de sorte que je ne savais plus où mettre mes mains pour leur éviter de se geler. Mon compagnon était dans le même état.

Tout couchés que nous étions, nous passâmes la nuit à nous remuer, à nous frotter, à souffler sur nos mains pour nous réchauffer... Enfin, une dernière fois, n'en pouvant plus, je sors de dessous mes couvertures pour prendre mes ébats plus à l'aise...

Je crus alors apercevoir la terre! Vite, je fais lever mon petit garçon, nous plions bagage, et nous nous dirigeons vers l'endroit où nous espérons pouvoir faire du feu... Je sens qu'un de mes talons se gèle : mon

compagnon éprouve la même chose dans les deux pieds. Nous ne pouvons plus chausser nos raquettes.

Après une assez longue marche, nous arrivons à terre. Nous avons beaucoup de peine à trouver du bois, et plus encore à allumer notre feu. Nous n'avons rien mangé. Je recommande au petit garçon de préparer le thé pour pouvoir au moins nous réchauffer.

Heureusement, je n'eus pas le temps d'en boire! Nous aperçûmes deux traîneaux sur le lac... Nous crions de toutes nos forces : c'étaient le père et l'oncle de mon compagnon à notre recherche.

Nous campions sur l'île où se trouve la Mission (St-Joseph, Résolution), et nous n'en étions qu'à un quart d'heure de distance... J'y fus bientôt rendu.

Le P. Petitot disait la messe à mon intention. Il fut si ému en me voyant, qu'il put à peine achever le saint sacrifice... Nous avons pleuré, nous avons parlé, puis j'ai offert l'adorable Victime, et le reste de la journée nous avons célébré mon retour à la vie.

D'après le Père Jonquet, « Mgr Grandin, dans les froides horreurs de son affreuse position, pour relever le courage de l'enfant, essaya de chanter. Mal lui en prit: les larmes se mêlaient à son chant. »

Ce qui est certain, c'est que les Pères Gascon et Petitot, prévenus par les traiteurs, avaient tout tenté pour retrouver leur évêque et son compagnon. Signaux de tisons enflammés, clameurs, coups de fusil, grands feux, tout était resté sans effet.

*
* *

Sur les instances des deux Pères, Monseigneur demeura auprès d'eux jusqu'au lendemain de Noël. Il repartit alors vers la Mission de la Providence.

On avait pris toutes les précautions, et, malgré cela, le trajet fut de nouveau excessivement pénible... On se perdit encore une fois, le guide envisagea le retour en arrière, on épuisa les provisions, on faillit sacrifier un chien pour s'en nourrir.

Et ce fut à genoux sur la glace que, le 1er janvier 1864, l'évêque de Satala renouvela ses vœux, en l'anniversaire de son oblation... Affaibli par le voyage et la faim, il n'arriva que le 5 janvier à la Mission de la Providence.

Deux mois plus tard, 5 mars, il était à *Simpson*... pour être de retour à la *Providence* le 5 avril.

Alors, de concert avec le P. *Grouard* et le Fr. *Alexis*, il en-



treprend la construction d'une belle maison en bois, avec double étage, pour les Sœurs, qui devaient arriver l'année suivante avec Mgr *Faraud*, dont nous avons annoncé l'élévation à l'épiscopat.

Signalons ce simple détail : « Nous avons maintenant des tables pour écrire et manger, des chaises, et même un fauteuil. »

On ne parle pas encore de lit.

*
* *

Cette fois, le séjour de Mgr Grandin au *Mackenzie* touche à sa fin... Ce fut le 25 juin (1864) qu'il apprit la mort du Père Grollier, survenue le 4... Il était à la veille de son départ vers l'*Ile à la Crosse*. « Après avoir, écrit-il, passé la nuit à pleurer, à prier, à faire des plans, à 4 heures du matin je me mis en route, le cœur bien gros. »

C'était l'été : il repartait donc en bateau, avec tous les portages en perspective...

Le 27, à la *Grosse Ile*, il fait 15 baptêmes.

Le 1er juillet, à *Résolution*, il confirme 15 sauvages.

Quelques jours plus tard, il célèbre la messe à la *Rivière au Sel*, chez le patriarche Beaulieu... et il est en vue d'*Athabaska* (mission de la Nativité) le 11 juillet. Il ne va pas jusqu'à la Mission, mais les Pères viennent à lui : on parle toute la nuit, il se confesse,... et le bateau de la Compagnie l'emporte de nouveau.

*
* *

Le 28, au soir, on s'arrête au *Portage la Loche*... Là, Monseigneur apprend que le R. P. *Vandenberghe* l'attend au bout du Portage, 10 km. plus loin, au bord du lac *la Loche*. L'évêque n'hésite pas : il se procure un cheval, et, avant minuit, il embrasse le Père Visiteur, « celui, souligne-t-il, qui m'a formé à la vie religieuse, et que j'ai toujours, pour cette raison, regardé comme mon père... Que je suis heureux de le trouver ici ! Comme sa présence me soulage et va me mettre à l'aise ! »

En attendant le départ du bateau, il évangélise les Indiens, passant même une partie des nuits à les confesser.

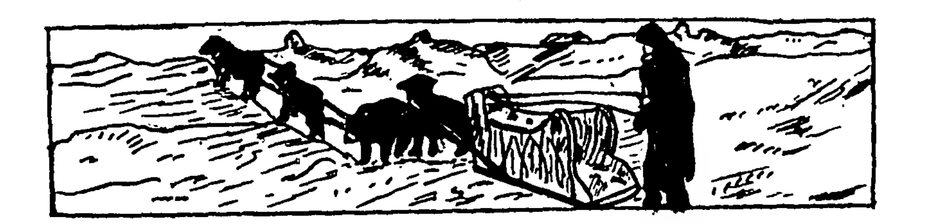
Enfin, vers le 10 août 1864, après une colossale expédition de trois ans et deux mois, au cours de laquelle il n'avait presque jamais terminé une mission sans cracher le sang, Monseigneur

Grandin, accompagné du R. P. Vandenberghe, se retrouvait à l'*Ile à la Crosse.*

Nous nous défendons tout commentaire... Le lecteur est saisi... Une si grande vertu, une activité si prodigieuse pour l'extension de l'Eglise, une telle endurance, nous jettent dans l'admiration et nous font redire avec Louis Veuillot : *Cet évêque des neiges fait bien comprendre que le froid brûle.*

Comme l'a noté justement le P. Duchaussois, « Mgr Grandin regardait son voyage du Mackenzie comme l'étape culminante de sa vie de missionnaire des sauvages. C'est aux peines et aux consolations éprouvées dans ce champ de glace, parmi les Montagnais, les Plats-Côtés-de-Chiens, les Peaux-de-Lièvres, les Esclaves, qu'il prenait les traits de choix des conférences et des sermons qu'il fut appelé à prononcer dans tant d'institutions, d'églises, de cathédrales. »

Désormais, nous ferons moins d'emprunts à ses récits de voyages. On en connaît l'austérité poignante et les imprévus. Mais combien d'autres beautés sont là qui nous attendent et vont nous retenir !



X

Incendie... Voyage en Europe

Monseigneur Taché s'empressa d'accourir à l'*Ile à la Crosse* pour revoir enfin son cher Coadjuteur... Après les premières effusions, ils passèrent en revue les intérêts du diocèse, et décidèrent notamment d'agrandir la maison des Pères de l'Ile à la Crosse, et de la donner aux Sœurs pour y installer confortablement leur résidence-école. Une nouvelle demeure pour les Pères allait faire de l'Ile à la Crosse la Mission modèle.

Les deux évêques se mirent alors à prêcher aux Indiens. Pendant plusieurs semaines, les sermons, catéchismes et confessions occupèrent leurs journées et une grande partie de leurs nuits...

Ici se place un trait amusant.

Une nuit, on sonne à la porte. Mgr Taché, premier réveillé, se lève et va ouvrir.

— Ce n'est pas toi que je veux voir, c'est Mgr Grandin.

— Ah! Et qu'as-tu à lui demander?

— J'ai mal aux dents, je ne puis dormir. Je voudrais qu'il me chante un cantique.

Ahuri, l'évêque s'empare d'un chou-navet :

— Tiens, mange ça pour oublier ton mal, et laisse-nous dormir en paix.

*
* * *

L'hiver 1864-1865 ne fut pour Mgr Grandin qu'une longue convalescence ; ses fatigues antérieures l'avaient exténué. Souvent il dut s'aliter. Mais il était assez remis à la belle saison pour

entreprendre et terminer un chemin colossal à travers la forêt, par le lac Vert, afin de faciliter le ravitaillement de ses missions, qu'il reliait ainsi à Carlton et, par là, à St-Boniface.

Il avait pour compagnons à l'Ile à la Crosse un Père et deux Frères. Ensemble ils élevèrent la nouvelle maison. Souvent, Monseigneur dut faire des voyages pour visiter des Indiens mourants. Il alla aussi jusqu'à Saint-Boniface, pour y acheter chevaux, charrettes, poules, chaudières, poëles, etc... « Je me procurai même des chats », ajoute-t-il.

En octobre 1866, il entreprit une expédition excessivement pénible pour atteindre la mission Saint-Pierre, à l'extrémité-nord du lac Caribou. Il y arriva épuisé, affamé, n'ayant plus mangé depuis deux jours... Quel accueil enthousiaste firent à leur admirable évêque les Pères *Moulin* et *Gasté!..*

Monseigneur partagea leur pauvreté jusqu'au 30 janvier 1867, dans une misérable cabane et dans une région déshéritée...., où, pourtant, il y avait des âmes à sauver.

Un incident au retour. Le guide, un Cris, se déclara malade, et Monseigneur l'installa dans son traîneau, au grand dépit de Baptiste, qui s'écria finalement :

— Ce chétif-là, il faut le payer pour venir avec nous, et il se fait traîner tout le temps ! Vous êtes plus malade que lui !

Il fit si bien la morale au guide... qu'il le guérit.

Enfin, on rentrait à l'Ile à la Crosse le 4 février.

*
* *

Hélas ! c'était pour assister bientôt à un navrant désastre !...

Le 1er mars, dans la soirée, Monseigneur et ses compagnons prenaient leur souper chez les Sœurs, quand un enfant accourut en criant : « *La maison des Pères est en feu !* »

Quelle émotion !... Vite, on se précipite.

Notre premier mouvement, raconte l'Evêque, est de pénétrer dans l'intérieur, mais, dès qu'on ouvre la porte, la flamme éclate et s'échappe avec violence. Je parviens cependant jusqu'à notre chapelle privée, où je prends dans mes bras le tabernacle qui renferme la Sainte Eucharistie.

Tout à coup, le P. Econome s'écrie : « Sauvons la poudre! »

On sait qu'avec les sauvages tous les échanges se font en nature. Pour payer nos vêtements de peaux, nos provisions, nos serviteurs, nous

avons un dépôt d'étoffes, de plomb et de poudre de chasse... On brise la fenêtre du magasin... Impossible de pénétrer: la fumée est suffoquante. Il ne reste qu'à prendre le large pour n'être pas victime de l'explosion.

J'aperçois le Frère qui a la direction des enfants occupé à jeter, par la fenêtre, leurs couvertures déjà en feu. Je l'appelle : il est à peine dehors que le plancher s'effondre.

Nous nous éloignons... Les Sœurs, les enfants, les voisins, tous, nous nous tenons là, debout sur le lac gelé, condamnés à voir périr le fruit de tant de travaux, l'objet de tant d'espérances.

Mais voilà qu'une clôture en bois, qui séparait la maison de l'église, prend feu. Nous nous précipitons instinctivement vers l'église...

Au même instant, une détonation se fait entendre : c'est la poudre qui éclate, lançant dans toutes les directions des débris enflammés... Heureusement, personne n'est atteint. Au milieu de nos malheurs, Dieu a pitié de nous. Le vent, qui poussait les flammes vers l'église, change subitement de direction, et les chasse vers le lac. L'église est sauvée.

A neuf heures du soir, tout était fini, c'est-à-dire tout était détruit... Je me trouvais sans asile, avec un Père gravement malade, trois Frères convers, dont un bien malade aussi, et dix-neuf petits garçons. Nous n'avions pas une couverture pour nous garantir d'un froid de 20 à 30 degrés... L'incendie avait fait fondre la neige, nos pieds étaient mouillés, et pas un de nous ne pouvait changer de chaussures.

Le lendemain, j'étais sans bréviaire, sans rituel. Je n'avais pas même un mouchoir pour essuyer mes larmes, et j'eus la faiblesse d'en répandre beaucoup.

Plus de bibliothèque! Plus de filets de pêche! Les pauvres sauvages perdaient eux-mêmes les valises où ils enfermaient leurs beaux habits pour les jours de communion. Quel désastre total!

Mais il n'y avait pas d'accidents de personnes, et, tandis que les ruines fumaient encore, le *Te Deum* fut chanté dans la petite église. Dans sa courte exhortation, Monseigneur eut cette parole sublime : « *Mes enfants, quand on a le bonheur d'avoir la foi, on courbe la tête avec résignation. Chaque épreuve doit nous attacher davantage à Notre-Seigneur Jésus-Christ.* »

*
* *

Cependant, le coup avait été d'une affreuse brutalité.

Dans son indicible détresse, l'évêque de Satala franchit, sur la neige et la glace, les 1.200 km. qui le séparaient de Saint-Boniface. Il avait besoin de décharger son cœur dans celui de Mgr *Taché*... Il arriva le 21 avril auprès de son illustre ami... Plus

d'un an devait se passer avant son retour à l'Ile à la Crosse.

En effet, à Saint-Boniface, l'attendait une lettre du T. R. P. *Fabre,* Supérieur général des Oblats, le convoquant en France pour le Chapitre général de la Congrégation. Cette lettre lui disait notamment :

« Comment, avec une telle vie, osez-vous penser à faire les jeûnes de Règle?... Venez..., vous pourrez refaire un peu votre santé si rudement ébranlée : nous pourrons nous entretenir longuement de tout ce qui intéresse nos si chères missions. »



Mission de l'Ile à la Crosse reconstruite.

C'était de l'imprévu, mais c'était la voix du chef.

Avec *Mgr Taché,* il partit donc de St-Boniface le 29 avril, pour être à Montréal le 18 mai, et s'embarquer à Québec le 25. Mgr *Guigues,* o.m.i., évêque d'Ottawa, se joignit à eux pour le voyage. L'évêque de St-Boniface relève ce pénible détail :

« Mgr de Satala, épuisé par les courses de l'hiver précédent, par les fatigues d'un voyage accompli en 44 jours de marche, de l'Ile à la Crosse à Montréal, souffrit beaucoup pendant la traversée. La mer, assez douce pour les autres, fut terrible pour lui. Nous eûmes la douleur de le voir malade tout le temps que nous fûmes sur l'Océan. »

*
* *

Les trois Evêques Oblats débarquèrent à Liverpool le mer-

credi 5 juin. Le samedi suivant, ils étaient à Paris auprès du T. R. P. Général... En attendant la tenue du Chapitre, ils se dirigèrent vers Rome, où, sur l'invitation du Pape, ils allaient assister aux solennités du 18e centenaire du Martyre des saints apôtres Pierre et Paul. Mgr Taché, enthousiasmé, raconta ces fêtes à son clergé en une magistrale circulaire, dont voici quelques lignes..

> De la chapelle Sixtine, sortent 350 évêques, 96 archevêques, 6 patriarches, 46 cardinaux, tous en chape rouge et mitre blanche, à l'exception des évêques orientaux, qui gardent leurs riches costumes où brillent l'or et les pierres précieuses.
>
> ... Le saint vieillard du Vatican, revêtu, lui aussi, de la chape et de la tiare, un cierge à la main, comme tous ceux qui composaient là procession, accompagné des hauts officiers et des grands dignitaires de sa cour, fermait le cortège, porté sur la **sedia gestatoria.** On dit que le coup d'œil qu'offrait cette procession, descendant les immenses escaliers du Vatican, traversant la place Saint-Pierre, pour entrer par la gauche du péristyle, était d'un grandiose indescriptible. L'immense place était couverte de flots de peuples de toutes tribus, de toutes langues, de toutes nations. Le plus profond respect, l'admiration la plus vivement sentie, unissaient tous ces hommes dans un même sentiment et courbaient tous ces fronts sous la main de Pie IX faisant descendre les bénédictions du Ciel sur cette foule recueillie.

Quel lyrisme circule dans les pages qui suivent! On voudrait les transcrire *in extenso:* hélas, il faut nous limiter.

Le 3 juillet, c'étaient, pour Mgr Taché et son Coadjuteur, les joies et les bénédictions d'une audience spéciale du Souverain-Pontife... Dès le lendemain soir, « ayant goûté tous deux un bonheur égal », ils quittaient la Ville Eternelle, pour regagner la France, par Lorette. Et ils arrivaient au *Scolasticat d'Autun* la veille même de l'ouverture du Chapitre général, lequel, commencé le 5 août, se prolongea jusqu'au 17.

* * *

Au cours de ce Chapitre, sur la proposition de Mgr Taché, qui avait pu gagner l'adhésion de Mgr Grandin, l'Administration générale des Oblats, pour soulager l'évêque de Saint-Boniface, décida de créer un *Vicariat des Missions de la Saskatchewan,* et d'en confier la direction à l'évêque de Satala.

En vertu de cet arrangement, Mgr Grandin, tout en restant

coadjuteur de Mgr Taché, devenait le supérieur régional de tous les Oblats travaillant dans l'immense diocèse de Saint-Boniface.

Après une courte apparition en *Belgique*, Mgr Taché repartit pour le Canada. Quant à Mgr *Grandin*, il devait passer l'hiver en Europe, afin d'y chercher des recrues et d'y recueillir des ressources pour ses chères Missions..., avant tout pour la reconstruction du couvent de l'Ile à la Crosse.

* * *

En réalité, ce fut un apostolat de grande envergure qu'exerça, pendant plusieurs mois, dans son pays natal, cet évêque des neiges. Il prêcha, donna des conférences, frappa discrètement aux portes, et produisit partout une profonde impression.

Les salons de la haute société s'ouvrirent même, parfois, devant lui, et ses récits sans apprêts y furent grandement goûtés.

Louis Veuillot, le célèbre journaliste catholique, eut aussi la joie de le recevoir (7 janvier 1868). Parler à Louis Veuillot, c'était parler au monde. En effet, dans le journal l'*Univers* du 9 janvier, l'immortel écrivain consacra un long article à l'apôtre des glaces polaires. Qu'on en apprécie ces courts extraits.

L'évêque-missionnaire, demi-souriant, demi-sérieux, parla à peu près en ces termes :

« J'avoue que je vis habituellement dans la condition matérielle où voulut rester le bienheureux Labre, et même dans une condition pire... Je couche sur la terre nue, je ne mange pas de pain, je ne bois pas de vin; je me nourris de poisson séché ou gelé, ordinairement arrosé de neige fondue, peu limpide. En voyage, nous vivons d'une poussière de viande sèche roulée dans le suif. Je n'ai pu m'y habituer après quinze ans...

Il faut coucher en compagnie! Lorsqu'il s'agit de passer la nuit sur un lit de glace, sous un édredon de neige, les rudes vêtements de cuir, les peaux de bêtes, n'entretiennent pas la chaleur nécessaire pour dormir. On se met en tas, sous les couvertures: J'ai un sauvage à ma droite, un sauvage à ma gauche, et parfois il faut introduire aussi dans ce lit les chiens qui traînent les bagages... Aussi, toujours, à la fin d'une course apostolique, j'ai des poux...

Ma station n'est pas un lieu de délices. J'y suis maçon, charpentier, pêcheur, tailleur, garde-malade, maître d'école, etc... Je ne saurais le déguiser, messieurs; certainement, je me plairais ici. Que de fois je n'ai pu me défendre de désirer une bonne soupe de mon pays!... Mais je n'ignore pas à quoi ma vie de là-bas est bonne.

Dans cette nuit, je porte la lumière; dans ces glaces, je porte l'amour; dans cette mort, je porte la vie.

J'arrive parmi les Indiens les mains pleines des présents du Roi-Christ. J'apporte le baptême, la pénitence, le mariage; j'apporte l'eucharistie; j'apporte le saint courage de la vie et la sainte grâce de la mort. J'apporte la bénédiction sur le berceau, et la prière sur la tombe; j'apporte la vérité, la charité, la consolation, l'espérance, l'honneur.

Si l'un des sauvages m'appelle à deux ou trois journées de chemin, j'y cours, j'entre en rampant sous sa tente, je m'agenouille à son chevet de terre.

Ma mission n'est pas poétique; la prose, une horrible prose y abonde, comme vous voyez. Je n'ai pas le martyre à promettre : mais je promets des fatigues sans relâche, des neiges sans limite, des nuits prolongées, des marais, des fanges, enfin des poux. Et avec ces petits moyens, je trouve encore des hommes et même des femmes. Oui, j'ai des Sœurs là-bas, et si j'étais assez riche pour les emmener et les établir, j'en aurais autant que j'en voudrais. »

Ainsi, à peu près, parla cet évêque des sauvages. En l'écoutant, nous nous disions deux choses : premièrement que l'Eglise catholique est toujours une grande faiseuse d'hommes; secondement, que ces hommes que fait l'Eglise catholique ne seront pas de sitôt, Dieu merci, supplantés par ceux que font les hérésies. »

*
* *

Monseigneur Grandin passa quelques jours dans sa famille, où il eut la grande joie de revoir encore et de bénir son vénéré père. Après quoi, sur la demande expresse de Mgr Taché, il repartit pour Rome. Il s'agissait d'y appuyer la proposition d'un grand projet élaboré par les évêques de la Province de Québec, à savoir : la division du diocèse de Saint-Boniface. On émettait le vœu unanime que Saint-Boniface devînt le siège d'un archevêché et qu'une partie du Vicariat de la Saskatchewan fût érigée en diocèse, avec résidence à Saint-Albert. Quelles que fussent ses préférences personnelles, Mgr Grandin ne put que s'incliner, et son intervention facilita le dénouement attendu.

Les mesures préconisées ne se justifiaient que trop, par le fait que la vaste étendue de l'Ouest, entre Saint-Boniface et Saint-Albert, et dénommée la *Grande Prairie*, commençait à être envahie par des flots d'immigrants, parlant surtout l'anglais. Cette invasion allait compliquer singulièrement l'administration ecclésiastique de la région.

*
* *

Pie IX daigna recevoir Mgr Grandin en audience particulière.

L'évêque-missionnaire profita de l'entrevue pour solliciter du Saint-Père la permission de conserver le Saint-Sacrement dans ses pauvres Missions sans la lampe réglementaire.

— Je ne puis consentir à pareille exception, répondit le Pape, qu'en temps de persécution : et vous n'en êtes pas là.

— Très Saint-Père, nous ne sommes pas persécutés, c'est vrai, mais nous avons tant à souffrir !... Il nous arrive souvent aussi de ne pouvoir célébrer la sainte messe qu'avec une seule lumière... Si vous nous enlevez le bon Dieu, que deviendrons-nous ?

Emu, Pie IX répondit alors :

— Je vous comprends, Monseigneur : oui, gardez le bon Dieu !... Mon cher évêque de Satala, dans votre vie de sacrifice et de privation, vous avez le mérite du martyre, sans en avoir la gloire !

Le Souverain-Pontife voulut, de plus, donner un témoignage tout spécial d'affection à l'évêque des régions glaciales en lui faisant remettre un calice et un ciboire en vermeil... Cet accueil du Vicaire de Jésus-Christ fut pour l'âme si tendre de Mgr Grandin une joie filiale et un suprême réconfort.



XI

Saskatchewan, Cris, Pieds-Noirs

Après une campagne des plus fructueuses en France, l'évêque de Satala se réembarquait à Brest le 25 avril 1868. Toute une équipe missionnaire l'accompagnait: les Pères ou futurs Pères *Dupin, Doucet, Fourmond, Blanchet;* les Frères *Némoz, Gérante, Guillet* (postulant) et deux autres postulants Frères convers.

Il emmenait aussi de nombreuses caisses, pleines d'effets de toutes sortes, pour ses missionnaires et pour les Indiens.

*
* *

L'imposante caravane, renforcée encore à son passage au Canada, arrivait enfin en vue de la Rivière Rouge au début de juillet... Elle quitta Saint-Boniface le 26, et se trouva le 12 août au fort Carlton, sur la *Saskatchewan*. La traversée de la rivière, avec tant de bagages, fut marquée d'un douloureux événement. Tout semblait terminé; Monseigneur attendait son tour.

On raconte-t-il, « un bœuf, sur le point de gravir la côte de l'autre côté, partit comme un trait avec sa charrette pour revenir en traversant l'eau. Après bien des efforts, il se détela (dans l'eau) et sauva ainsi sa vie..., mais toute la charge avait sombré. Les Frères retirèrent cependant un ballot, puis ma chapelle, que le courant avait entraînée 3 km. plus loin. Le reste a été perdu!

» Il y avait sur cette charrette une grande malle renfermant ce que j'emportais de plus précieux: *le calice et le ciboire que m'avait donnés le Souverain-Pontife,* un autre beau calice en vermeil, un ciboire en argent, ma mitre, ma soutane violette et plu-

sieurs ornements précieux, pontificaux et sacerdotaux,... tout mon linge et même du linge de mes compagnons, un grand nombre de papiers. J'ai encore perdu une grande quantité d'outils qui devaient nous être de la plus grande utilité...

» Que le bon Dieu soit béni cependant ! »

On eut beau poursuivre les recherches, on ne retrouva rien ! Quelle désolation !

Tandis que ses compagnons continuaient leur route vers l'ouest, Mgr Grandin se dirigea vers l'*Ile à la-Crosse*... Il y trouva les Pères et leurs 25 garçons logés tant bien que mal dans une baraque provisoire. Grâce aux dons de la charité recueillis en Europe, il put ramener un peu d'aisance dans cette mission désolée.

Il y séjourna un mois : puis il reprit sa course vers *Saint-Albert*, sa nouvelle résidence, qu'il atteignit le 25 octobre 1868.

*
* *

Quelques mots d'Histoire.

La Mission de Saint-Albert avait été fondée en 1861.

Mgr Taché et le P. Lacombe, partis de Sainte-Anne (60 km. au sud-ouest de St-Albert), cherchaient un emplacement pour fonder une mission leur permettant de desservir la petite chapelle de St-Joachim, à Edmonton (Fort des Prairies). Arrivés sur une gracieuse colline, l'évêque, plantant son bâton dans la neige, avait dit au P. Albert Lacombe.

— Ce sera ici. Nous mettrons la fondation sous la tutelle de votre saint patron : nous l'appellerons Saint-Albert.

*
* *

Monseigneur Grandin fit un séjour de quatre mois à sa nouvelle résidence, afin d'y organiser au plus tôt un noviciat et un scolasticat. Puis, l'heure étant venue de visiter ses différentes Missions, il reprit sa vie de voyages dès le 18 février 1869. Désormais, le climat n'étant pas si dur que dans l'Extrême-Nord, il voyagerait, l'hiver, sans raquettes, en traîneau à chevaux.

Le 3 mars, il arrivait donc pour la première fois au lac *la Biche*. Réception solennelle. La maison des Pères et celle des



Sœurs sont décorées de nombreux étendards. Tous les voisins ont voulu en faire autant et ont arboré, au-dessus de leurs demeures, qui un morceau de drap rouge, qui un mouchoir de coton.

Dès que l'évêque est en vue, tous les hommes, sous le commandement du P. Rémas, commencent à tirer.... et ils ne ménagent pas la poudre! Tout le monde, hommes, femmes et enfants, était groupé entre les deux maisons de la mission. A l'arrivée de Monseigneur, le feu cesse, et le Prélat touche la main à tous les assistants. Après quoi, heureux, il fait son entrée à la chapelle... On ne lui donna que d'excellentes nouvelles sur la bonne marche de cette mission, qui avait coûté tant de peines.

*
* *

Mais la continuation du voyage ne fut pas sans de gros ennuis. On avait à surveiller trois charrettes et cinq chevaux. Les chemins étaient affreux, et les chevaux à demi sauvages. Monseigneur fut obligé, comme le P. Rémas, de pousser à la roue, en pataugeant dans la boue et la neige fondante, de crier, et de frapper sur les chevaux... Et ce régime dura jusqu'au 15 avril.

En route vers l'Ile à la Crosse, on fut poursuivi par des Indiens païens qui menacèrent de voler toutes les provisions. Pour les calmer, il fallut bien leur donner du tabac et du thé...

C'est à ce passage du journal de Mgr Grandin que nous trouvons ces paroles demeurées célèbres :

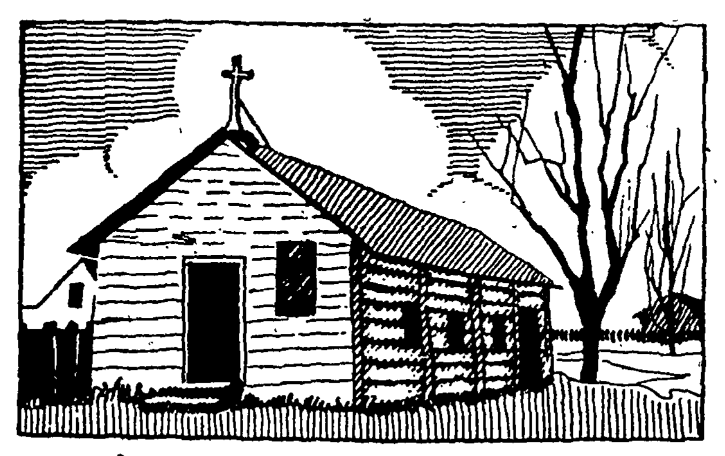
> Ces nombreux sauvages que nous venons de rencontrer ne sont point chrétiens, ils n'ont pas de Missionnaire pour les instruire, et combien sont comme eux!
>
> Mais ils ne manquent pas de commerçants qui les scandalisent et les perdent, tant au physique (par les boissons enivrantes) qu'au moral. **Il ne se perd pas une queue de loup dans ces immenses prairies : il y a** toujours quelqu'un pour les ramasser. **Mais des âmes créées à l'image de Dieu, rachetées par le sang d'un Dieu, ne trouvent que quelques rares ouvriers...** J'en reste là de ces réflexions : si j'écrivais tout ce que je sens, je ne sais où j'irais.

C'est en bateau, le 15 mai 1869, veille de la Pentecôte, que l'évêque-missionnaire arriva de nouveau à l'Ile à la Crosse. Il officia pontificalement, le lendemain, dans la petite église. Sa relation se termine ainsi :

« Aujourd'hui, 19 juin, nous sommes très heureux. Mgr *Faraud* et Mgr *Clut* (auxiliaire de Mgr Faraud, sacré le 15 août 1865), ont encore ajouté à notre bonheur en venant nous surprendre au milieu de la nuit. »

Les trois évêques avaient à traiter ensemble des intérêts de leurs missions. De là, Mgr Clut partit pour le Concile du Vatican. Le reste de l'année 1869 se passa, pour Mgr Grandin, en voyages et en prédications.

Quelques détails sur sa résidence de Saint-Albert.



La première cathédrale de Saint-Albert : chapelle construite en 1862 par un ouvrier que le P. Lacombe était allé chercher à Saint-Boniface.

Au pied du monticule, les Métis avaient construit une quarantaine de maisons. Les missionnaires leur avaient appris à cultiver l'orge et les pommes de terre.

L'humble chapelle était basse à l'excès. L'évêque-missionnaire écrivait à ses amis de Marseille qu'il ne pouvait guère y officier avec sa mitre... à moins de se tenir debout entre deux solives. La pluie, la neige, les vents, y pénétraient comme dans leur royaume... Quant au palais épiscopal, c'était une pauvre cabane en bois, simple rez-de-chaussée, mesurant 20 mètres sur 5. Un missionnaire écrivait à sa famille :

« Nous sommes huit à l'habiter, et nous sommes les uns sur

les autres. Nous sommes sept dans une même chambre qui sert de parloir, de secrétariat, d'atelier, de menuiserie, de couture, etc... Une peau de bête étendue par terre, avec une ou deux couvertures de laine, voilà notre lit. Les matelas et les draps sont un luxe inconnu. Nous ne mangeons du pain qu'aux jours de fête, et en petite quantité. En revanche, nous avons du *pémikan*, espèce de viande grasse, pressée dans un sac de cuir depuis dix ou douze mois. On la coupe en morceaux avec une hache. C'est presque aussi bon qu'une chandelle. Nous avons encore une viande séchée au soleil. C'est dur comme du cuir, mais, avec de bonnes dents, on vient à bout de la déchirer. Notre boisson est du thé sans sucre. Avec ces aliments, nous ne laissons pas d'avoir bonne mine. Moi, surtout, je prends de l'embonpoint, en sorte qu'on m'appelle le *Chanoine.* »

*
* *

Le deuxième dimanche d'août 1869, avait lieu à St-Albert une procession pour la fête de la Tempérance. Un autel aussi imposant que possible avait été dressé au pied de la Croix plantée au printemps par le P. Lacombe. Devant un auditoire attentif, le P. *André* félicita les bons, et reprit avec force les *vendeurs de boisson.* « Plusieurs furent remarqués baissant humblement la tête pendant la prédication. »

La retraite annuelle de la Communauté fut prêchée par le R. P. André, sous la présidence de Monseigneur. « Nous n'oublierons jamais, écrit le P. Leduc, l'humilité avec laquelle le Père prédicateur a demandé à Monseigneur à nous baiser les pieds avant de faire son discours d'ouverture. » A la fin de la retraite, le jour de la Toussaint, Mgr Grandin officia pontificalement et reçut les vœux perpétuels du P. *Fourmond,* ainsi que les vœux d'un an de deux Frères convers.

« Ce jour-là, écrit encore le P. Leduc, nous étions douze Oblats réunis, tous contents et heureux, nous disant les uns aux autres que de tels jours font oublier bien des peines, bien des souffrances inséparables de la vie de missionnaire dans ces contrées sauvages. »

Le P. Fourmond, devenu Modérateur des deux Scolasti-

ques, les futurs Pères *Doucet* et *Blanchet*, élèves en théologie, alla s'installer avec eux dans la jolie petite Mission du lac Sainte-Anne.

Bien des constructions s'imposaient à Saint-Albert! Outre la cathédrale, déjà commencée, il fallait agrandir notablement le Couvent des Sœurs pour y recevoir plus d'enfants et de malades; il fallait bâtir de nouvelles étables pour les chevaux et les bœufs nécessaires aux transports; il fallait, de toute nécessité, construire un palais épiscopal. Enfin, le P. Leduc souligne l'urgence d'un hangar pour les vivres... et d'une forge pour le Frère Leriche.

***

Deux grandes nations sauvages, presque toujours en guerre, se partageaient la région: celle des *Cris* et celle des *Pieds-Noirs*.

Les Cris des bois s'étaient convertis au nombre de 300.

Quant aux Cris des prairies, vu leurs mauvaises dispositions, on avait hésité longtemps, faute de personnel, à s'en occuper de façon continue. Le Père *Lacombe* obtint enfin de se sacrifier pour eux, et, à force d'abnégation, il avait réussi a en convertir 500.

A propos de ces Cris des prairies, Mgr Grandin écrit à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, le 10 janvier 1870.

« C'était une mission d'un genre tout à fait nouveau, qu'un supérieur ose faire, mais qu'il ose à peine permettre à d'autres... Ces sauvages vivant en société, il fallait que le Missionnaire se condamne à rester avec eux, les suivant dans leurs différents campements, dépendant pour la vie et pour tout de leur charité, ou plutôt de leurs caprices.

« La sainte messe, *cette bonne médecine qui rend le cœur fort*, le Missionnaire devait s'en priver tant qu'il ne supposait pas ses sauvages assez christianisés. Outre qu'il y aurait eu danger de dire la sainte messe seul au milieu des infidèles, il risquait d'être volé.

» Il fallait que, comme le sauvage, il n'eût pas de vêtements à changer, il fallait qu'il renonçât au plus petit soulagement en fait de nourriture. Il buvait l'eau de neige, l'eau bourbeuse, dans



les vases malpropres et dégoûtants des sauvages. Il dut subir tout ce que la malpropreté a de plus pénible.

» C'est à ce prix que le R. P. *Lacombe* a commencé la conversion des Cris. Aujourd'hui, cette mission va se continuer avec moins de difficultés : il a lui-même introduit chez ces chrétiens et catéchumènes un jeune Père venu d'Europe avec moi, qui, à l'aide d'un Frère catéchiste qui possède parfaitement la langue, pourra continuer l'instruction de ces sauvages. Tout en étant au milieu des sauvages, ils peuvent suivre la vie de communauté : ils ont une maison de peaux qu'ils transportent avec eux ; ils disent la messe chaque jour, et, après avoir passé quelques mois de la sorte, ils viennent se refaire à la mission de Saint-Paul des Cris.

» Les *Pieds-Noirs* sont encore beaucoup moins avancés que les Cris. A part quelques-uns, qui ont été faits esclaves par les Cris, ou qui vivent avec les Métis, ils sont tous infidèles. »

*
* *

Le grand obstacle au développement des Missions parmi les Cris et les Pieds-Noirs était l'esprit d'hostilité perpétuelle qui règnait entre les deux nations. Les batailles étaient fréquentes, et les belligérants ne comprenaient pas qu'on pût les aimer tout en aimant leurs ennemis. Dans ces rencontres meurtrières, la vie du missionnaire elle-même était parfois en danger. Nous avons raconté, dans le « Petit Tour du Monde », comment le Père Lacombe, au péril de sa vie, avait essayé d'arrêter une bataille, commencée en pleine nuit, entre les Cris et les Pieds-Noirs. Les assaillants, les Cris, ne savaient pas que le Père séjournait parmi leurs ennemis, et, par après, ils lui demandèrent pardon. Le combat n'en avait pas moins duré jusqu'à onze heures du matin, dépouillant le P. Lacombe de ses chevaux et de tous ses bagages...

L'événement eut cependant pour conséquence heureuse de donner au missionnaire un plus grand crédit parmi les Pieds-Noirs, si durs à convertir.

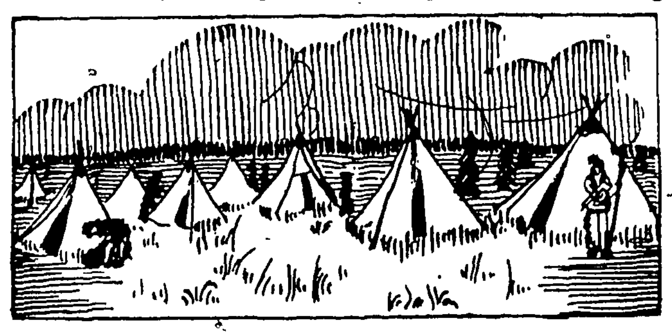
*
* *

Bientôt, une cruelle épreuve, qui s'abattit sur le pays de

Saint-Albert, mit dans un nouveau relief l'éminente vertu de l'évêque de Satala : la petite vérole envahit toute la région dans la seconde moitié de l'année 1870.

Quand, le 23 août, Monseigneur arriva à Carlton, il trouva la localité ravagée par le fléau. Aussitôt il se fit infirmier, soignant ceux-là même que leur famille abandonnait. Les protestants furent aussi édifiés que les catholiques ; leurs pasteurs, à eux, ne se montraient pas.

Pour échapper à la maladie, on alla camper en plein air. Peine inutile : on y fut implacablement poursuivi ! Monseigneur,



Campement d'Indiens dans la Grande Prairie.

admirable toujours, rendait les derniers devoirs aux victimes ; leurs dépouilles étaient souvent hideuses... Un jour, il dut déposer sept cadavres dans la même fosse.

Il était tout entier à cet office de charité, quand un billet du P. *Lacombe* le rappela en hâte à St-Albert, où également le fléau faisait rage. Un arrêt forcé, en cours de route, lui permit d'adresser un long rapport à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, pour solliciter des secours urgents (1er septembre 1870).

Bientôt, il rencontra un camp de sauvages païens, éprouvé aussi par la maladie. Avec sa charité coutumière, il visita les malheureux, les consola, les instruisit, les baptisa.

Plus loin, il vit un jeune homme fuyant Saint-Albert, avec une couverture et quelques morceaux de viande sèche. « Tout le monde meurt », déclara le fuyard. L'infortuné devait mourir lui-même peu après, et les loups dévorèrent son cadavre.

A sa résidence épiscopale, l'évêque trouva heureusement les Pères en convalescence. Mais que de malades! Partout, le bon Pasteur porta ses encouragements et ses consolations.

Un pauvre sauvage se jeta à ses pieds.

— Grand chef de la prière, prie pour moi, car je fais bien pitié. La maladie m'a enlevé six enfants. Il me reste encore celui-là, mais il est touché, lui aussi. Je ne suis pas fâché contre le grand Esprit qui a pris cinq de mes garçons et ma fille unique : mais prie-Le de me conserver au moins celui-là.

La confiance de l'Indien ne fut pas trompée. Son dernier enfant revint à la vie.

Cependant, l'heure de la chasse d'automne était venue. Angoissant problème!... Partir n'était-ce pas s'exposer à sillonner de cadavres le parcours des immenses prairies? Si facilement l'épidémie emporterait ses victimes, dépourvues de remèdes, parmi des campements humides et dangereux!... Il fallut pourtant se décider pour le départ, car la famine menaçait d'ajouter ses horreurs à celles de la peste. Mais il entrait dans les conditions qu'un Père accompagnerait la caravane dans son triste exode, et le P. *Fourmond* fut désigné. Citons quelques lignes du missionnaire :

« Chaque fois qu'il fallait changer de campement, c'étaient des scènes d'angoissse et de détresse. Souvent, on trouvait à peine assez de gens valides pour atteler les chevaux. Puis, le long du parcours à travers cette prairie sauvage, où l'on ne rencontre à chaque pas que buttes, aspérités, trous de toutes sortes servant de repaires aux bêtes fauves, quelles secousses douloureuses pour nos chers malades!

» Au campement, pour réchauffer les invalides, préparer les tisanes et faire cuire le pot-au-feu, on courait vite, une hache à la main, chercher un peu de bois sec, avec lequel on allumait le feu au milieu de chaque loge.

» Ces loges n'occupent pas une surface bien étendue : 3 mètres de diamètre. Et dans ce petit espace, autour du foyer placé au centre, étaient couchés trois, quatre ou cinq malades. Une fois, j'en ai compté dix!...

» C'est là que, nuit et jour, je devais exercer le saint ministère. Soixante loges à visiter... Je ne parle pas de l'infection qui remplissait le plus souvent ces asiles de la douleur. Lorsque la maladie entrait dans la phase de la dessiccation, chaque malade était un foyer vivant de pourriture. Souvent, c'est à peine si l'on pouvait reconnaître en eux les traits d'une créature humaine... Cependant, sous cette hideuse enveloppe, il y avait une âme créée à l'image du bon Dieu. »

Mgr Grandin alla retrouver là-bas ses ouailles éprouvées. En compagnie du P. Fourmond, puis seul, il parcourut les loges, bénissant les malades, les servant comme une mère, préparant le feu et les remèdes... Ah ! qu'il était bien, cette fois encore, dans son rôle de bon Pasteur ! Et comme on aime à répéter, devant cet admirable spectacle, en évoquant le souvenir de Saint Charles Borromée, que la charité, comme le génie, a ses grandes journées !

Un jour, dans une tente, on trouva un petit enfant sur le cadavre de sa mère, s'efforçant de puiser encore la vie au sein tari de la défunte. L'évêque fit élever cet enfant, et lui donna le nom de Girardin, en mémoire de Mgr de Girardin, président de l'Œuvre de la Ste-Enfance.

C'est par un tel dévouement des évêques et des missionnaires Oblats que l'Eglise catholique, avec la grâce de Dieu, s'est implantée chez les Indiens du Nord-Ouest et de l'Extrême-Nord du Canada.

Au fait, n'est-ce pas ainsi, sur toutes les plages, que s'avancent, en conquérants pacifiques, les envoyés de Jésus-Christ ?

*
* *

Enchâssons encore ici, en l'abrégeant, le récit d'un drame de voyage. Monseigneur allait visiter les Montagnais du Nord.

« Au commencement d'août 1870, après avoir marié mon Jean-Baptiste avec une de nos orphelines, nous partîmes de l'Ile à la Crosse, lui et sa femme, les Frères convers Péréard, Lalican, Leriche, et un guide. Arrivés à la rivière Castor, nous la trouvâmes excessivement gonflée... et nous eûmes recours aux expédients ordinaires.

» Après avoir traversé, sur un radeau, les différents colis, il fallait songer aux bœufs et aux charrettes... On attela trois bœufs aux trois charrettes vides. Le guide en conduisait deux, le Frère Péréard, la troisième. Les bœufs nageaient, les charrettes flottaient. Mais le bœuf du Frère suivait le courant au lieu de le traverser. Pour mieux le diriger, le Frère se porta sur le côté de la charrette flottante, qui tourna aussitôt.

» Le Frère tomba au fond de la rivière et disparut, entraîné par le courant. Il paraissait quelquefois à la surface, poussant des cris, mais disparaissait encore. Je lui envoyai une absolution... Le guide était le seul qui sût nager... Il sauta à l'eau et nous ramena le Frère Péréard à moitié asphyxié. J'éclatai en sanglots. »

Le Frère se remit assez vite. Mais le bœuf, que le guide avait pu pousser vers le rivage, était noyé. « J'eus beau lui tenir la tête soulevée hors de l'eau, écrit l'évêque, c'était peine perdue.»

*
* *

En terminant ce long chapitre, signalons deux événements historiques. En 1869, le Gouvernement canadien acheta à la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson, les immenses territoires du Nord-Ouest, et fonda une nouvelle province : celle du Manitoba. L'amélioration des voies de communications devait suivre à bref délai, et, avec elle, allait commencer l'*afflux des étrangers.* Angoissante perspective !

« Notre population va s'accroître, écrit tristement Monseigneur : mais s'il faut en juger par les hommes qui nous arrivent déjà, il est à craindre que le Canada et les Etats-Unis ne nous envoient guère que leur écume. »

C'est aussi dans les années 1869-1870 que se tint le *Concile du Vatican.* Mgr Grandin ne put y assister, mais il se fit un filial devoir d'écrire au Souverain-Pontife. Sa lettre est datée du 27 décembre 1870, et porte, outre sa signature, celles de dix-sept Oblats, Pères et Frères. Pie IX en fut tellement touché qu'il répondit lui-même à l'évêque-missionnaire, en date du 3 mai 1871.

Cette réponse, où l'on sentait l'émotion du Saint-Père, fut l'une des grandes et saintes joies de Monseigneur Grandin.

XII

Evêque de St-Albert... Prédications en France

Le 22 septembre 1871, l'autorité pontificale créait la province ecclésiastique de Saint-Boniface, dont le projet était en préparation depuis le mois de mai 1868.

L'évêque de Saint-Boniface devenait donc archevêque-métropolitain. On lui donnait trois suffragants : l'évêque du nouveau diocèse de St-Albert (Mgr Grandin), le Vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie (Mgr Faraud), et le Vicaire apostolique de la Colombie britannique (Mgr d'Herbomez).

Mgr *Grandin,* dans son humilité, avait renoncé bien volontiers à la perspective de succéder un jour à Mgr Taché dans un centre plus en vue, et nous savons qu'il était, depuis trois ans déjà, installé à Saint-Albert, comme Vicaire des Missions de la Saskatchewan. Désormais, il y resterait comme Evêque et Vicaire des Missions de *Saint-Albert.* La population de sa résidence épiscopale ne comportait que 600 habitants, tous métis canadiens, généralement bons catholiques, « presque tous pauvres, fort peu industrieux et encore moins économes. »

*
* *

Pour l'aider dans sa tâche immense, l'ancien évêque de Satala disposait de 15 missionnaires, tous Oblats, Pères ou Frères. En 1873, ce nombre était monté à 22 : 14 Pères et 8 Frères.

Nous connaissons à peu près toutes les missions déjà établies. En voici la nomenclature complète :

Saint-Albert, Sainte-Anne (60 km. de St-Albert), Saint Joachim (Edmonton), Saint-Paul-des-Cris, le lac La Biche, l'Ile à la

Crosse, et le lac Caribou (mission St-Pierre, à l'extrémité septentrionale du lac).

Toutes ces missions avaient un grand rayonnement d'activité. Toutes étaient pauvres. Mgr Grandin considérait comme étant la plus dénuée et la plus dure la mission du lac Caribou. Dans l'ensemble du diocèse, on comptait 5 écoles élémentaires, dont tous les élèves étaient catholiques.

*
* *

C'est seulement le lundi de Pâques, 2 avril 1872, que Mgr Grandin apprit la décision de Rome. Il prit possession de son trône épiscopal le dimanche suivant et consacra son diocèse à Notre-Dames des Victoires.

La petite cathédrale, sans être achevée à l'intérieur, était cependant ouverte au culte. Pour ce pays reculé, c'était un beau monument, et les sauvages venaient de loin pour l'admirer. Elle mesurait environ 28 mètres de long sur 11 de large. Un Frère convers en avait tracé le plan, et tous y avaient travaillé, l'évêque comme les autres. Le P. Grouard, en véritable artiste, la décora de plusieurs peintures, et la « maison de la prière » fit le ravissement de tous ceux qui la fréquentèrent.

Mais elle était en bois : plus tard, il faudrait donc aviser encore à la remplacer.

Petit à petit, les champs se couvraient de riches moissons. Pour obtenir la farine à peu de frais, les missionnaires construisirent un moulin le long de la rivière Saskatchewan, mais l'inondation l'emporta. Sans se décourager, ils en édifièrent un autre, le long d'une rivière moins tumultueuse, et le rendement fut parfait, sauf aux jours de sécheresse, où l'eau manquait.

*
* *

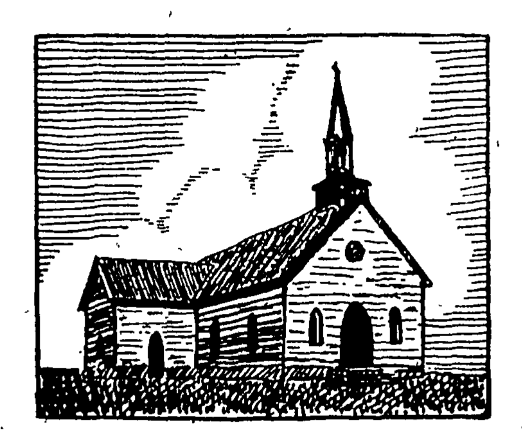
Hélas ! en ce mois d'avril 1872, l'évêque de Saint-Albert reçut d'Europe une nouvelle qui lui perça le cœur. Son digne père venait de mourir. Le vieillard n'avait pas été surpris par le trépas : depuis plus de trente ans, il récitait tous les jours les « litanies de la bonne mort. » Monseigneur s'empressa de lui assurer les suffrages de plusieurs messes. « Pauvre père ! écrit-il, je l'ai recommandé aux prières de tous mes missionnaires, et,

tous ensemble, nous avons célébré, pour le repos de son âme, un service solennel dans la jeune cathédrale de Saint-Albert. Toute notre bonne population y prenait part dans un saint recueillement. »

*
* *

Mais les nécessités criantes du nouveau diocèse alarment bientôt son premier Pasteur.

Le 21 avril 1872, dans une lettre émouvante, écrite « sur les bords de la rivière aux Castors », il nomme le Père *Lacombe* son grand vicaire, avec charge spéciale de trouver des ressources



La deuxième Cathédrale de Saint-Albert

pour fonder des écoles et des missions nouvelles... Plusieurs Pères devaient encore, à cette époque, remplir le rôle de maîtres d'école !...

« N'est-ce pas désolant ? écrivait Monseigneur. Il faut, mon cher, abandonner vos sauvages pour cette année : j'irai moi-même, autant que je pourrai, leur distribuer, en votre place, le pain de la parole divine... Allez, je vous prie, tendre la main dans votre patrie auprès de vos amis et des miens... Il nous faudrait, à tout prix, de puissants secours. Je vois dans certains pays des fondations considérables qui sont l'œuvre de simples particuliers : j'espère que le bon Dieu nous trouvera un jour des bienfaiteurs de ce genre. Ce ne sera pas en vain que je me suis adressé à sa Mère...



» J'ai remarqué en France l'*Œuvre des écoles d'Orient.* Il nous faudrait une Œuvre de ce genre en faveur des *écoles du Nord-Ouest*... Avec la permission de l'Ordinaire, tâchez aussi de nous trouver *quelques bons missionnaires* et *quelques jeunes gens* qui aimeraient à venir à notre secours, en entrant dans notre Congrégation... Allez, bien cher Père, Dieu sera avec vous ! »

L'œuvre des écoles fut encouragée par Pie IX et Léon XIII. Malheureusement, pour ne pas nuire à l'œuvre de la *Propagation de la Foi*, Mgr Grandin dut renoncer à ses projets. Ce lui fut un dur sacrifice. « Je n'avais qu'un but, déclare-t-il : étendre le règne de Dieu. J'espère qu'il me sera tenu compte de mes démarches, de toutes mes courses pénibles, et surtout de mes déboires. » Nous verrons que les écoles resteront le cauchemar du courageux Prélat.

*
* *

Pour remplacer momentanément le P. Lacombe, Monseigneur y alla de sa personne. Peu habitué à la langue crise, il prit avec lui un jeune sous-diacre qui la parlait facilement, et séjourna plusieurs mois parmi les sauvages. Son intéressant compte-rendu est plein de descriptions pittoresques. Témoins celles-ci.

« Une pauvre sauvagesse, partie de Saint-Paul des Cris pour aller rejoindre sa famille bien loin, de l'autre côté de la rivière, était seule avec quelques chiens pour traîner son bagage, et portait sur son dos un enfant de quelques mois. Par suite des neiges et des glaces fondantes, l'eau était extrêmement froide.

» Arrivée sur le bord de la rivière, sans aucun moyen de la traverser, cette mère, qui, avant de s'éloigner de nous, avait eu soin de se confesser et de se munir d'un scapulaire, alla chercher quelques branches sèches dont elle fit un petit radeau. Après l'avoir arrangé solidement, elle y attacha son petit enfant, et se mit à traverser la rivière à la nage, ayant à la bouche une extrémité de la corde qu'elle avait attachée au radeau.

» Parvenue de l'autre côté, elle tire à elle ce berceau d'un nouveau genre, et continue sa marche, pas plus étonnée que vous

le seriez après avoir passé un ruisseau qui vous aurait mouillé le bout des pieds. Le soir, elle campait toute seule auprès d'un petit feu. Elle entendait sans doute les loups et les ours, et n'en était pas plus inquiète que nous le sommes d'entendre trottiner les souris dans nos greniers. »

Au camp, on vivait au jour le jour.

« Les hommes, tantôt à pied, tantôt à cheval, au travers des marais et des broussailles, trottaient dans tous les sens, et revenaient le soir au campement, apportant des canards, des œufs, des écureuils, des racines, du jonc, de la sève de tremble. Quelquefois, ils avaient eu la chance de tuer un chevreuil. Qu'il y eût peu ou beaucoup, il fallait, bien entendu, s'en contenter. »

Enfin, les buffles parurent... Alors, ce fut l'abondance. Pour le premier régal, Monseigneur offrit le thé.

« Au signal, notre tente fut entourée d'un demi-cercle d'hommes et d'un demi-cercle de femmes, tous assis sur l'herbe, pendant que la viande et le thé se préparaient. Une large pipe (*calumet*), dont le tube est assez long pour faire un manche à balai, passait de bouche en bouche, excepté dans la mienne pourtant. Ce serait une erreur, en pareil cas, de croire que le missionnaire est obligé de fumer.

» Quand tout fut préparé, un sauvage à moitié nu, prit, dans une grande chaudière, un morceau de viande bouillie pour chacun. Il n'y avait pas de fourchette dans toute la compagnie. Plusieurs avaient pour assiette une planche de charrette, d'autres n'avaient que leurs mains, et pour couteau que leurs dents. Ils n'en étaient ni plus gênés, ni moins expéditifs.

» Puis, les discours commencèrent, en même temps que la pipe tournait... Les Cris parlent avec tant de facilité et de faconde, que, s'ils étaient en Europe, tous seraient avocats. »

Mais l'évêque parlait à son tour. Il parlait de Dieu, enseignait le catéchisme, apprenait les prières, invitait aux sacrements, faisait penser à la mort et à l'éternel au-delà.

***

Dans la multiple variété des travaux et des soucis aposto-



liques, dans la joie des succès obtenus et l'angoisse des nombreuses réalisations souhaitées, dans la ferveur de la vie de Communauté comme dans celle des pénibles voyages et des campements sous la tente, les mois et les années passaient vite, trop vite sans doute, pour Monseigneur Grandin.

Déjà nous voici dans la première moitié de l'année 1873... Six ans sont passés depuis la tenue du dernier Chapitre général des Oblats. De nouveau, approche la date des grandes assises, et, de Paris, l'invitation à y prendre part est adressée à tous les Provinciaux et à tous les Vicaires des Missions.

C'était toujours un gros sacrifice pour Mgr Grandin de quitter ses chères Missions: mais n'était-ce pas pour elles qu'il s'éloignait, pour leur trouver des sympathies, des recrues, des ressources financières? Aussi, généreusement, faisait-il son possible pour ne manquer aucune de ces grandes réunions.

*
* *

Le Chapitre de 1873 devait s'ouvrir à Autun le 31 juillet. Dès le 23, Mgr Grandin débarquait à Brest avec le R. P. Tissot. Après quelques heures de repos chez les Sœurs de l'Espérance, il arriva le 24 chez son frère Jean, curé de Martigné, près Laval. Le 25, il voyait sa famille à Sillé-le-Guillaume, et allait loger au Mans, où Sœur Anne-Marie et Sœur Françoise, ses protectrices d'autrefois, le revirent avec émotion. Le 28, il célébrait la sainte messe à Notre-Dame des Victoires, à Paris, remerciant Dieu de son heureux voyage de trois mois, et recommandant à la Très Sainte Vierge les intérêts de son diocèse et ceux de la Congrégation des Oblats.

Après une courte visite à la Maison générale, il repartait le soir même pour *Autun*, où il arrivait le 29 de grand matin, ayant passé la nuit en chemin de fer.

Le Chapitre s'ouvrit le 31 par la messe capitulaire, célébrée par Mgr Grandin, et se clôtura le 8 août au soir.

*
* *

Alors commença pour l'Evêque-missionnaire une intense campagne apostolique de six mois, où nous allons, de notre mieux, d'après la chronique, essayer de le suivre.

Le 13 août, quittant Autun, il se dirige en pieux pèlerin sur *Paray-le-Monial,* où il s'est réservé de célébrer la sainte messe. Du 14 au 17, il visite les communautés religieuses de *Limoges,* les intéressant vivement à ses missions sauvages. Le 18, il est reçu à *Poitiers* par Mgr *Pie,* et, le soir du même jour, il descend à *Angoulême,* chez Mgr *Sébaux,* son maître de jadis, sacré évêque le 21 mars précédent. Gracieusement, il lui offre le titre de Vicaire Général de Saint-Albert.

Là, il se sent chez lui, et il s'y repose durant quatre jours, à la grande joie de l'évêque et de la population d'Angoulême, qui se partagent les loisirs du Prélat-missionnaire, s'édifient de sa parole et de ses exemples, et lui prodiguent les plus touchants témoignages de vénération.

Mais il faut repartir... Le 22, accueil chez les Oblats de *Bordeaux.* Le 23, messe à la Maison-Mère de la Sainte-Famille. Le 24, messe et sermon à Notre-Dame de *Talence* (chez les Oblats). Le 25, messe à la *Solitude* de Martillac, qui garde avec ferveur le tombeau du Père. Noailles, fondateur de la « Sainte-Famille ».

*
* *

Le 26 août, il arrivait à *Lourdes,* où, le lendemain, il célébra la sainte messe dans la Basilique, le seul monument du domaine de l'Immaculée à cette époque.

Après avoir satisfait sa piété filiale et confié à *Notre-Dame de Lourdes* tous ses intérêts, il se remit en route vers Tarbes et *Paris,* où il se retrouvait le 29 août.

*
* *

Le 31, dîner chez Mgr *Guibert, o.m.i.,* archevêque de Paris, en compagnie de *Louis Veuillot.* Courses et affaires dans Paris jusqu'au 5 septembre. Puis, inlassable toujours, l'évêque-missionnaire rayonne dans tous les sens, prêchant, faisant des ordinations, édifiant par sa haute vertu.

Il séjourne au scolasticat d'*Autun* du 29 septembre au 10 octobre, et y prêche la retraite annuelle. « Que Dieu vous rende au centuple, lui dit le Père Général, tout le bien que vous avez fait à nos retraitants. »



Alors, vrai Pierre l'ermite, il se remet en campagne, parcourant villes et villages... L'Œuvre de la Propagation de la Foi l'avait prié, dès sa rentrée au pays, de mettre à son service l'éloquence de sa parole et le feu de son zèle : et quand il repartira, pour ses lointaines Missions, il aura prêché dans vingt-trois cathédrales,... et dans combien d'églises, de séminaires, d'écoles, de pensionnats, de cercles catholiques ! Souvent, il prêchait trois, quatre et cinq fois par jour.

Ce qu'il prêchait, c'était l'amour des âmes, l'esprit de sacrifice, le zèle. Il avait le don de « raconter » avec un talent vainqueur... Quels accents de tendresse quand il parlait de ses pauvres sauvages !

Qui aurait dit, 20 ans plus tôt, quand le chétif Père Grandin partait pour les champs de neige de l'Amérique du Nord, qu'il en reviendrait un jour, évêque, pour monter avec assurance dans les chaires des cathédrales de France, prendre la parole devant des princes de l'Eglise et des auditoires de choix, et rallier partout à la cause des Missions les suffrages les plus précieux ?

N'oublions pas de signaler que le Prélat au grand cœur s'était fait un devoir et une joie d'aller saluer, dans toutes les régions de la France, les parents de ses chers missionnaires, Pères ou Frères.

***

Enfin, le 20 novembre, il arrivait à Rome. Le 24, après avoir célébré la sainte messe à la prison Mamertine, il se présenta au Vatican. Précisément, c'était l'heure de la promenade du Pape. Pie IX lui fit dire que s'il voulait l'accompagner, cela lui ferait plaisir. On devine la joyeuse surprise du pauvre évêque de Saint-Albert !

En rentrant du jardin, on s'assit dans la bibliothèque vaticane, chacun selon son rang. Tout à coup, le Saint-Père éleva la voix :

— Monseigneur de Saint-Albert, venez vous mettre ici, à côté de moi.

Rouge d'émotion, le pieux Prélat s'approcha du Vicaire de Jésus-Christ, n'étant séparé de lui que par un cardinal. A ce

moment, le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, se pencha vers le Pape, et dut lui parler de notre vénéré Fondateur, car aussitôt le Pape dit à Mgr Grandin :

— En 1854, lors de la définition du dogme de l'Immaculée Conception, le bon *Mazenod* est venu bien des fois pour me voir, sans pouvoir me rencontrer. Je le vis au Quirinal, en allant visiter l'évêque du Mans, qui était mourant... C'était votre Fondateur.

Et, faisant allusion à la prise de Rome, il ajouta :

— En ce temps-là, j'allais au Quirinal : maintenant je ne le puis plus.

Le lendemain, Mgr Grandin retournait au Vatican avec son frère Jean et le P. Martinet. Il remit au Saint-Père une offrande de 500 francs que lui faisaient les chrétiens les moins pauvres de son diocèse. Pie IX parut fort touché. « Mais que pourrais-je donc donner à ces bons sauvages ? » dit-il, en prenant dans ses mains celles de l'évêque-missionnaire.

« J'osai offrir à Sa Sainteté, raconte Mgr Grandin, une paire de mitaines sauvages, les plus belles que j'avais pu me procurer. Le Saint-Père les accepta et se les passa aux mains immédiatement.

» Je lui fis encore plusieurs demandes d'indulgence plénière *in articulo mortis* pour différentes personnes. Tout fut accordé avec bonté. Il voulut bien aussi écrire de sa main une bénédiction particulière sur quatre images que je destinais à mes trois frères et à ma sœur. Enfin il m'accorda une faveur plus grande encore.

» Je priai le Souverain-Pontife d'accorder l'indulgence plénière à tous les fidèles de mon diocèse, et aux Missionnaires eux-mêmes, qui mourraient sans être assistés par le prêtre. Accordé, « pourvu qu'ils soient dans les conditions strictement voulues, et que l'absence du prêtre ne puisse leur être imputée. »

» ... Le 29, nous eûmes la consolation d'assister à la messe du Saint-Père. Et le 30, quatorzième anniversaire de ma consécration épiscopale, je fus admis à l'audience de congé. Je demandai pour cette circonstance une bénédiction spéciale. Je pré-

sentai ensuite au Pape le tableau-catéchisme du R. P. *Lacombe*. Le Saint-Père l'admira et me le fit expliquer d'un bout à l'autre.»

Quel accueil! Et quel souvenir en gardera toujours l'évêque de Saint-Albert!

*
* *

Ainsi réconforté, il quitta Rome le 1er décembre... pour continuer ses courses d'apostolat à travers la France. Ne retenons que quelques dates.

Le 11 décembre, à *Avignon*, après avoir prêché dans une paroisse de la ville, il visite la première *Ecole apostolique* des Pères Jésuites, fondée par le P. de Foresta, et adresse une allocution aux enfants.

« Ces enfants, note la chronique (*Missions des O.M.I.*), l'accueillent avec une chaleur d'enthousiasme qui l'émeut fortement. Ils lui ont envoyé depuis pour ses sauvages, une caisse d'objets de piété, en promettant de faire davantage plus tard. Cette école a cela de remarquable qu'elle fournit des missionnaires à toutes les Congrégations. »

Le 12, messe à *Notre-Dame-de-Lumière*. Grande joie pour nos chers junioristes, qui admirent en Monseigneur l'un des plus généreux représentants de cet apostolat lointain vers lequel sont déjà tendues leurs ferventes aspirations. L'évêque-missionnaire leur parle plusieurs fois, et passe de doux moments parmi eux et dans la société des Pères.

Le 25, il fait une ordination au *Mans*, et reprend, dans la Sarthe et la Mayenne, le ministère si actif qu'il y a déjà exercé. Pas un jour qui n'ait sa part, souvent fort lourde, de prédications, de cérémonies religieuses, de courses et de visites. Cette campagne se termine le 17 janvier 1874, à *Pontmain*, par la solennité du troisième anniversaire de l'apparition. On sait que l'un des voyants de Pontmain, Joseph Barbedette, entra dix ans plus tard dans la Congrégation des Oblats et passa une partie de sa vie en Belgique.

*
* *

Le 8 février, après sa prédication dans l'église Saint-Pierre,

à *Besançon*, il reçut, sous enveloppe et sans signature, une offrande accompagnée d'une pièce de vers : *La mère du Missionnaire*. Cette poésie a fait, depuis, le tour du monde. Rappelons-en trois strophes :

Tu vas partir, mon fils... Jusqu'à l'heure dernière
Conserve sur ton front cette céleste ardeur.
Ne sois pas contristé des larmes de ta mère :
Si je pleure en ce jour, oh! va, c'est de bonheur.

Oui, mon âme s'élève en ce moment suprême;
Oui, je me sens heureuse et forte... A mon Sauveur
Je peux donc aujourd'hui donner plus que moi-même !
Si je pleure, mon fils, oh! va, c'est de bonheur.

Qu'une minute encore en mes bras je te tienne;
Sens battre sur ton sein le cœur qui te chérit...
Puis, maintenant, laissez une femme chrétienne
Baiser vos pieds sacrés, prêtre de Jésus-Christ !

Jusqu'à son départ de France, le 9 mai, l'infatigable apôtre peina sans répit, maintenant ses forces par une sorte de prodige, réalisant, dans l'espace de six mois, le travail de deux à trois ans. La chronique de sa randonnée apostolique se termine par ce résumé d'ensemble :

« Œuvre de la Propagation de la Foi accrue, précieuses ressources en sujets et en argent assurées aux missions de Saint-Albert, connaissance de la Congrégation portée dans tant de séminaires, ce qui nous permet d'espérer le recrutement de nos noviciats : tels sont les fruits du zèle de Mgr Grandin, sans parler des émotions profondes que sa parole a produites. »

Quand il partit de Brest, le 9 mai, l'évêque de St-Albert avait rassemblé pour son diocèse seize nouveaux missionnaires, Pères, prêtres aspirants-novices, et Frères coadjuteurs. Quelle conquête magnifique ! Quel splendide renfort ! Et de quelle qualité !... Parmi ces recrues, deux deviendront des missionnaires célèbres : le R. P. *Bonald* et le R. P. *Henri Grandin* (encore scolastique), fils de Frédéric Grandin, frère de Monseigneur.



XIII

Dans la Souffrance

La nombreuse caravane débarquait à New-York le 21 mai 1874, et se trouvait à Montréal le lendemain à 11 heures du soir. Suivons-la : nous saurons comment, à cette époque, on atteignait le Nord-Ouest.

*
* *

Elle repartit de Montréal le 1er juin... Le train, en une nuit et un jour, lui fit franchir 800 km., le long du fleuve Saint-Laurent. Puis, au terminus, elle s'embarqua sur un superbe bateau à vapeur pour faire une traversée de 1.400 km. sur les deux lacs Huron et Supérieur. Débarquée, elle reprit le chemin de fer pour parcourir l'un des plus beaux pays du monde.

Longtemps, le train longea le fleuve Saint-Louis, pour traverser, plus loin, le Mississipi, qui, à cet endroit, n'est encore qu'une large rivière. Tournant ensuite brusquement vers le nord, le convoi s'arrêta définitivement à une petite ville (sans doute *Emerson*) qui se bâtissait sur la *Rivière Rouge*.

Là, il fallut reprendre le bateau et descendre le cours de la Rivière pendant quatre jours. La navigation y fut difficile, à cause de la médiocre profondeur de l'eau et des multiples sinuosités de la rive.

« C'est pendant cette dernière partie de notre voyage, écrit un Père, que nous avons eu le plus à souffrir. Le bateau était rempli de gens qui émigraient vers le Nord. Nous n'avions à manger que ce que nous avions pu nous procurer avant de nous embarquer : un peu de lard, quelques pommes de terre, quelques

petits biscuits... Impossible de trouver un endroit convenable où prendre quelque repos. Nous étions rendus de fatigue, le sommeil nous accablait, et nous nous étendions où nous pouvions sur des caisses, des sacs de farine, ou sur des planches entassées près des machines. Après un quart d'heure ou une demi-heure de sommeil, le vacarme et surtout le froid nous réveillaient. Cependant, à peine eûmes-nous touché le rivage, que tout malaise disparut comme par enchantement. »

On débarquait à *Saint-Boniface* le jour même de la fête du Sacré-Cœur. Avec quelle ferveur on célébra la sainte messe, on reçut la sainte communion !

*
* *

Pendant dix jours, on jouit de la paternelle hospitalité de Mgr Taché... Le 24 juin, fête de St Jean-Baptiste, la messe pontificale fut célébrée par Mgr *Grandin*, puis... il fallut se remettre en route.

Encore plus de 1.200 km. à fournir, sur des charrettes, avec des chevaux d'assez maigre apparence, et déjà bien fatigués du chemin qu'ils avaient fait pour venir ! Mgr *Grandin* parut même soucieux de devoir affronter pareille distance avec un si pauvre équipage. Mais il n'y avait pas à tergiverser.

Deux longs mois en perspective, à travers d'interminables prairies !... On y fut assailli par des orages affreux, pendant lesquels il fallait retenir à force de bras les tentes gonflées par le vent ; on y subit, nuit et jour, le harcèlement des maringouins ou moustiques, avides de sang ; on y fit deux fois la rencontre importune d'Indiens vagabonds et voleurs ; au prix de fatigues énormes, on dut à traverser plusieurs fois des marais et des rivières.

Monseigneur connut, de plus, une croix spéciale : pendant quatre ou cinq jours, il souffrit cruellement d'une fluxion à la joue, et dut se laisser voiturer, fiévreux, dans une ambulance de fortune.

Les deux dernières semaines furent les plus pénibles, à cause des marécages, où voitures et chevaux enfonçaient profondément ; et il fallait passer la nuit dans ces parages malsains !

Quand enfin on arriva devant la rivière *Bataille,* elle débordait... Comment la traverser?... Un fond de voiture, recouvert d'une toile goudronnée, et renforcé de quatre souches d'arbres, servit de radeau. « Après avoir amené nos voitures le plus près possible du courant, écrit un missionnaire, nous les déchargeâmes, pour transporter ensuite nos malles sur ce radeau improvisé. On a dit souvent que les évêques-missionnaires ne s'épargnent pas et qu'ils sont les premiers à la peine et à la fatigue : rien n'est plus vrai.

» Monseigneur nous l'a montré dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres. Nous le voyions, *dans la boue jusqu'à mi-jambes,* s'employer au transport des bagages, puis, une fois passé sur l'autre bord, aider à haler l'embarcation, et, lorsqu'elle était arrivée près de lui, en retirer ce qu'elle contenait. Pendant quatre heures environ, c'est-à-dire tout le temps que nous mîmes à passer la rivière, il resta ainsi enfoncé dans l'eau et la vase jusqu'au-dessus des genoux : et *il quitta le dernier* cette fatigante partie.

» Notre petit radeau dut aller et revenir bien des fois d'une rive à l'autre, mais il fit merveille, et nous déposa tous sains et saufs sur le rivage opposé avec nos bagages et nos charrettes. »

Nouvel arrêt et nouvelles fatigues pour traverser la rivière Saskatchewan-nord...

Enfin, le mercredi 27 août, à dix heures et demie du soir, la caravane fourbue, mais au comble de la joie, faisait son entrée à *Saint-Albert,* aux cris mille fois répétés de la population : «Vive Monseigneur ! Vivent les Missionnaires ! »

Le *Te Deum* et le salut du Très-Saint-Sacrement clôturèrent le périlleux voyage.

***

Monseigneur fut heureux de trouver sa cathédrale achevée. Elle avait coûté 60.000 francs, et pouvait contenir de 350 à 400 personnes. Pères et Frères donnaient les derniers coups de ciseau à la sculpture de trois autels.

En revanche, le « palais épiscopal » s'affichait plus étriqué que jamais. Le personnel avait augmenté : on s'entassait dans

les cellules, où les lits étaient superposés comme dans les cabines des vaisseaux. L'urgence d'une nouvelle demeure s'imposait de toute évidence..., depuis longtemps d'ailleurs. Mais le projet d'une bâtisse plus confortable ne fut réalisé que cinq ans plus tard !

*
* *

Un événement douloureux attrista Monseigneur et la Mission vers la mi-novembre. L'hiver était rude. Le thermomètre descendit à 45° centigrades. Ce froid rigoureux tua, dans une tempête de neige, un excellent serviteur de la Mission, le canadien Louis Dazé, qui, depuis 20 ans, sans aucune rétribution, s'était mis au service des Pères. Un jour, tandis que le P. Scollen instruisait un camp d'Assiniboines, il s'éloigna quelque peu pour chasser le bison. Une terrible « poudrerie » le surprit, et il erra cinq ou six jours sans manger. Quand on le retrouva, il était gelé raide.

C'était un chrétien fervent. Pour bien montrer que sa dernière pensée avait été pour Dieu et pour la Vierge, il avait mis son scapulaire bien en évidence par dessus ses habits. Son corps fut ramené à Saint-Albert, et Monseigneur présida aux obsèques.

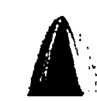
*
* *

Un travail indispensable, un pont de 120 mètres, sur pilotis, fut commencé, en mars 1875, sur les ordres de l'évêque, en face de la cathédrale. Il s'agissait de pouvoir franchir enfin sans danger, et par tous les temps, la rivière Esturgeon qui coulait à la porte de la Mission. Que de fois hommes et chevaux y avaient risqué leur vie ! Grâce aux subsides d'un particulier, M. Hardisty, l'œuvre était finie au cours de l'été.

*
* *

Mais les voyages restaient toujours au programme de l'Evêque-missionnaire. Soucieux d'accomplir à la perfection son devoir pastoral, il partit en barque, le 4 mai, 1875, pour visiter ses missions : Lac Vert, Carlton, Ile à la Crosse, lac Caribou, etc. Il devait revenir en septembre.

A l'Ile à la Crosse, il connut une grande joie. Tout le district était converti ! L'original qui s'était, jadis, intitulé le



« Fils de Dieu », fut admis lui-même à la confirmation. A la clôture de la mission, une croix monumentale fut plantée, et Monseigneur eut la consolation d'écrire dans le procès-verbal : « On peut dire aujourd'hui que tous les sauvages sont chrétiens et catholiques, et généralement bons chrétiens et bons catholiques. Que Dieu en soit à jamais béni ! »



Ce que furent nos premières demeures dans le Nord-Ouest canadien.

Pour se rendre à la Mission du lac Caribou, il eut encore, en plein mois de juillet, à briser la glace pour livrer passage à son canot. Parfois même, la besogne étant trop dure, il dut effectuer de longs *portages sur la glace*... Dès son arrivée, il se mit à prêcher avec les Pères. A son départ, les Pères et les Frères le reconduisirent en canot jusqu'à huit kilomètres de la Mission ; avec lui, ils prirent un dernier repas sur la grève ; et quand, après une dernière bénédiction, ils le virent disparaître au loin, ils retournèrent chez eux attristés de la séparation, car, de nouveau, c'était, et pour longtemps, la solitude.

« Les huit jours que nous donna Mgr Grandin, écrit le P. Gasté, furent huit jours du ciel. »

Hélas! le retour à Saint-Albert fut pénible. Avant d'atteindre la rivière Saskatchewan, l'évêque-missionnaire eut à faire en charrette une partie du trajet. Loin de tout secours, l'essieu du véhicule se brisa, et il fallut procéder aux réparations avec un simple couteau de poche. L'opération fut lente, difficile, et s'effectua sous une pluie fine qui traversait les vêtements. Pas de bois pour faire du feu, pas d'eau potable pour le repas! Monseigneur dut camper sur l'herbe mouillée...

De ce campement, il emporta un mal d'oreilles qui le fit horriblement souffrir et que, malgré certaines périodes d'accalmie, il garda jusqu'à la mort.

Ne serait-ce pas ici le cas de rappeler la parole de la grande Ste Thérèse: « Les croix les plus pesantes sont pour les plus aimés » ?

*
* *

A cette époque Mr J. M. Mackay, protestant, déclarait dans une conférence: « Assurément, ce siècle ne peut montrer rien de plus noble, de plus grand que la figure du missionnaire Oblat. » Avait-il, peut-être, au hasard de ses voyages, croisé sur sa route, l'admirable Mgr Grandin?

*
* *

Cette dernière expédition fut, hélas, pour le vénéré Prélat le point de départ d'une vie désormais plus douloureuse. Le 13 mai 1876, il écrivait à son frère, l'abbé Jean, curé de Martigné, la lettre suivante, que nous trouvons consignée dans les *Missions Catholiques:*

Je suis revenu bien souffrant, l'automne dernier, d'un grand voyage de quatre mois. J'ai cru longtemps, et d'autres le croyaient aussi, qu'il me faudrait prochainement rendre compte de mon administration, et je m'y suis préparé de mon mieux. Le bon Dieu, paraît-il, m'a remis à plus tard.

Les douleurs de tête et d'oreilles, qui m'ont tant fait souffrir, ont diminué au point de me faire croire parfois à une disparition complète : mais, à la moindre fatigue, elles reparaissent. Les forces ne reviennent pas et je me trouve plus vieux à 47 ans que ne l'était notre père à 73.

Je pensais pouvoir reprendre, au printemps, ma vie de voyage : j'espérais même que ce serait le meilleur moyen de recouvrer mes forces.



J'ai dû, avant de partir, écrire beaucoup, ce qui m'a valu quelques atteintes de fièvre que j'ai dissimulées pour ne pas trop inquiéter mon entourage. Les préparatifs du départ ont achevé de m'abattre.

J'ai pu me rendre à peine jusqu'à Edmonton, où nous avons une Mission, à trois heures d'ici. Il m'a fallu y garder le lit trois jours, et enfin revenir à Saint-Albert.

Mes missionnaires me pressent d'aller me faire soigner en France. Je ne sais à quoi je me déciderai... Je tiens beaucoup à donner mes dernières instructions à mes diocésains et à mes missionnaires en mourant à mon poste. Je suis convaincu, du reste, que maintenant ma mort serait un vrai bien pour mon pauvre diocèse. Moins que jamais je suis l'homme qu'il faut à la tête de cette jeune Eglise. Le pays change tous les jours (par l'immigration). Je crains vraiment de compromettre la gloire de Dieu, et tout autre fera mieux que moi.

Quels accents d'humilité! Quel émouvant langage du bon serviteur prêt à résigner ses fonctions pour que son Maître soit mieux servi!

Eh bien! non, l'évêque de Saint-Albert ne va pas mourir! Il vivra! Longtemps encore, malgré de pénibles infirmités, il devra travailler à plein rendement; longtemps encore, de toutes façons, il devra souffrir. Mais de quelles bénédictions ses travaux et ses douleurs ne vont-ils pas être la source?... Travail et souffrance, d'ailleurs, ont toujours été l'austère rançon d'un fécond apostolat. Le Maître du ciel ne disait-Il pas de l'Apôtre des nations: « Je lui montrerai tout ce qu'il devra souffrir pour mon nom ».

Mais, si Monseigneur Grandin doit encore beaucoup souffrir, son courage surnaturel, nous le verrons, sera toujours à la hauteur de toutes ses croix.

*
* *

De nouveau, voici des lignes entachées de deuil.

Dans les premiers jours de juillet 1875, tandis que Mgr Grandin fournissait les courses apostoliques dont nous avons parlé, se déroulait, dans le mystère de la forêt, un drame affreux qui enlevait à nos Missions le si dévoué *Frère Alexis* (Reynard), dont souvent nous avons eu l'occasion de parler.

Du couvent du lac Athabaska, l'excellent Religieux se rendait au lac La Biche pour y rencontrer Mgr Faraud, qui, reve-

nant de France avec une nombreuse caravane, serait bien aise de profiter de son dévouement. Le Frère avait pour guide un Iroquois, et emmenait aux Sœurs du lac La Biche une orpheline du lac Athabaska.

Des voyageurs, qui avaient quitté la Mission en même temps que lui, mais qui, vu les difficultés de la marche, avaient préféré s'arrêter en cours de route, furent stupéfaits de ne pas le trouver à leur arrivée au lac La Biche, où il aurait dû les devancer de plusieurs jours. Aussitôt, pris d'inquiétude, le P. Leduc dépêcha deux hommes à cheval, qui revinrent au bout de douze jours avec une tragique nouvelle. Au confluent de la rivière des Maisons et de la rivière La Biche, ils croyaient avoir trouvé les restes du Frère enfouis sous une couche de sable!...

Consterné, le P. Leduc envoya tout de suite le Fr. Lambert avec quatre hommes pour ramener éventuellement la précieuse dépouille... Or, en enlevant le sable, on s'aperçut qu'il ne recélait que des ossements désséchés, jetés pêle-mêle: plusieurs os manquaient... La tête était transpercée de part en part... Non loin, gisait une hache, encore maculée de rouge. A quelques mètres, se voyaient les traces d'un feu de bivouac, avec les restes d'un horrible repas: une vertèbre humaine et des fragments de côte d'homme.

Plus de doute: le Frère avait été assassiné... et sa chair emportée. L'Iroquois et l'orpheline avaient disparu. Tous les indices menèrent facilement à la conclusion que le guide avait voulu s'approprier la jeune fille, et que les remontrances du Frère l'avaient irrité: d'où le meurtre.

Aussi, dans sa grande douleur, Monseigneur Grandin trouvait une haute pensée de consolation:

« J'estime, disait-il, que le Frère Alexis est mort de la mort de Saint Jean-Baptiste: martyr de la chasteté. Je conserve ses habits et sa hache comme des reliques. »

Peut-être l'orpheline fut-elle, à son tour, immolée par l'anthropophage... Quant à celui-ci, pendant des années, il erra comme un fantôme autour des camps, vivant de rapine. Enfin, une nuit, la balle d'un Indien Castor l'abattit. Ce fut seulement



plus tard que, d'après la description qu'en firent les sauvages, l'identité de l'Iroquois fut établie.

*
* *

La chronique des nouvelles pénibles continue...

Durant l'été de 1876, la pauvre résidence de Saint-Albert eut à subir un véritable désastre matériel. Les *Missions catholiques* de l'époque l'annoncèrent en ces quelques lignes :

« Un ouragan s'est abattu, dans la soirée du 30 juillet dernier, sur la mission de *Saint-Albert*, située à quelque distance du fort Edmonton, et a détruit toute la récolte, qui avait une apparence superbe. La grêle a brisé cent cinquante carreaux de vitres à la cathédrale, au palais épiscopal et au couvent des Religieuses. Deux propriétés seulement ont été épargnées, et elles se trouvent à chacune des extrémités de la Mission. »

L'année 1876 n'était pas écoulée que Mgr Grandin écrivait lui-même aux *Missions Catholiques*, à la date du 14 décembre, pour annoncer un autre malheur :

« Il y a quelques mois, le feu a détruit notre résidence de Saint-Paul des Cris, en sorte que nous n'avons plus aucun établissement pour cette tribu. »

La même lettre nous fournit, sur l'ensemble du diocèse, les détails intéressants que voici.

Le diocèse de Saint-Albert se trouve a une époque de transition. Les étrangers y arrivent de toutes parts. Beaucoup semblent attendre un signal pour savoir où se fixer. Ils se demandent où passera le chemin de fer, où il s'arrêtera; si le steamboat peut remonter telle rivière, jusqu'où il ira. Puis, ils prennent des terres, se bâtissent des baraques, chacun selon ses prévisions.

Il se forme ainsi un grand nombre de petits centres où des prêtres seraient bien nécessaires,... peut-être plus que parmi les sauvages. Ces étrangers sont en majorité protestants ou catholiques indifférents. Je les redoute pour les sauvages, car beaucoup d'entre eux surpassent les infidèles en immoralité. Je ne puis absolument répondre à tous les besoins, surtout en présence de l'activité des ministres protestants.

Depuis plusieurs années, nous n'avons pas osé fonder de nouvelles missions chez les sauvages. Sachant que le Gouvernement devait passer un traité avec les Indiens, nous craignions qu'on n'assigne à ceux-ci des terres dans une direction différente de celle où nous aurions fait nos établissements. Les missionnaires étaient donc obligés de visiter les sauvages

dans leurs camps, et de les accompagner dans leur chasse... Enfin, l'été dernier, le Gouvernement a traité avec les Cris des Prairies, et, le printemps prochain, il assignera des terres à chaque chef qui se trouve à la tête d'une vingtaine de familles.

Nous allons nous occuper de bâtir des résidences et des chapelles dans ces nouveaux centres de population.

La nécessité de traiter avec les Indiens s'était imposée pour éviter la révolte, l'effusion du sang. Les sauvages ne voyaient que trop s'évanouir leur patrimoine du passé. De toute urgence, il fallait leur tailler des *Réserves*, vastes régions, où, du moins, ils seraient chez eux, et où les rapaces de la civilisation ne pourraient les poursuivre et leur enlever encore leurs moyens de subsistance.

*
* *

Pour la négociation de ces traités, les évêques Oblats furent d'un grand secours au Gouvernement canadien.

Ecoutons les doléances d'un vieillard *Cris* à Mgr Grandin.

« Grand Prêtre, puisque te voilà au milieu de nous, juge par toi-même de notre situation. Si tu étais venu lorsque j'étais jeune, tu aurais vu, sur les deux rives de la Saskatchewan, et partout, dans le large, des troupeaux de bisons qui t'auraient presque barré le passage.

» Dans tous les marais que tu as traversés, tu as vu les travaux qu'ont faits jadis les castors.

» Où sont aujourd'hui tous ces animaux? Nous n'avons plus que quelques castors; les bisons ne sortent plus de terre. Encore quelques années, on n'en verra plus. Qu'allons-nous devenir? Je ne crains pas pour moi: je suis vieux. Mais je ne vois pas d'espérance pour mes enfants et les enfants de mes enfants.

» Les blancs nous disent de travailler. Si on ne nous aide pas, que pouvons-nous faire? Nous ne sommes pas capables de faire un jardin grand comme une tente... »

Ces paroles, somme toute, gardaient la note pacifique: mais certains Indiens avaient un langage d'une grande violence, et l'orage grondait.

Pour le maintien provisoire de l'ordre, le Gouvernement

établit des postes de police sur divers points du territoire : alors seulement on parlementa... De quel précieux appoint furent, pour l'arrangement des affaires, l'intervention de Mgr Grandin et celle du P. Lacombe !... Mais il ne nous appartient pas de nous y arrêter.

* * *

Nouvelle et pénible alerte pour le vénéré Prélat en juillet 1877. Il se rendait en visite d'affaire auprès de Mgr Faraud, d'autant plus heureux que son message devait réjouir le Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie... Hélas ! en descendant les pentes de la rivière la Carpe, cheval, voiture et Evêque furent précipités dans le vide, d'une hauteur de 7 mètres.

Les trembles qui croissaient au bas de la côte plièrent sous le poids de la voiture. Monseigneur tomba de branche en branche, jusqu'à terre. Il en fut quitte, apparemment, pour une foulure du poignet.

Cependant, après quelques jours passés en compagnie de Mgr Faraud, quand il fut de retour à Saint-Albert, il se trouva bientôt plus souffrant que jamais. Son mal d'oreilles le harcelait. Malgré tout, l'admirable patient gardait sa régularité de novice. Plus fort que la souffrance, il parvenait encore à écrire, ou même se livrait à la prédication.

Pendant plusieurs semaines, ce furent des alternatives de mieux et de douleurs aiguës. Tout son entourage en était affligé. « On ne peut s'empêcher de pleurer en le voyant tant souffrir », disait un Frère convers.

Finalement, le Père Lestanc, premier consulteur, se vit forcé d'adresser une circulaire à tous les Oblats du diocèse. Elle avait les accents d'une suprême alarme.

« L'état de Monseigneur ne fait qu'empirer. Le terrible mal d'oreilles s'aggrave. Jusqu'à ce moment, tous les soins des médecins, des bonnes Sœurs, toutes nos prières privées et publiques, sont restés sans résultat. Notre cher malade souffre des douleurs atroces. C'est un spectacle navrant que de le voir se tordre dans des crises si fréquentes. Nous faisons depuis plus

d'un mois neuvaine sur neuvaine... Qui sait ce que le bon Dieu nous réserve!

» Dans son lit de douleur, Monseigneur pense souvent à vous, parle souvent de tous ses enfants. Je n'ai pas besoin de vous dire que le cher malade nous donne, plus que jamais, l'exemple de toutes les vertus les plus héroïques. »

***

Informé de cet état critique, le T. R. P. Fabre, Supérieur général des Oblats, insista auprès du cher Prélat: « Vos missions ont encore besoin de vous. Si, pour vous guérir, le voyage d'Europe est nécessaire, n'hésitez pas! »

Enfin, le 15 août 1877, les Pères de Saint-Albert apprenant le prochain passage de l'unique steamboat de la Saskatchewan, qui devait arriver à Edmonton pour redescendre à Winnipeg, se rendirent ensemble auprès de Sa Grandeur et la supplièrent de profiter de cette occasion pour atteindre Saint-Boniface, et de là gagner le Canada, et même la France.

Pressé de tous côtés, l'héroïque malade vit bien qu'il lui fallait fléchir..., et il partit, confiant la direction du diocèse au R. P. Leduc.

« A Montréal, nous dit le P. Jonquet, l'évêque de Saint-Albert rencontrait, au noviciat des Sœurs Grises, une nièce, fille d'une de ses sœurs, Mlle Marie-Anne Heurtebize, en religion « Sœur Grandin ». Elle avait voulu, comme son oncle, se dévouer au bien des âmes dans l'Amérique du Nord, et elle lui sera d'un grand secours dans sa dernière maladie. »

Brisé par une traversée excessivement fatigante, le vénérable Evêque débarquait au Havre le 18 novembre 1877.

Que de fois, depuis un an, n'avait-il pas entendu bourdonner à ses oreilles, durant ses longues heures d'insomnie, l'humble devise de son épiscopat:

Infirma mundi elegit Deus!

XIV

Séjour en France... Reprise des voyages

Le séjour de l'évêque-missionnaire en Europe devait durer près de deux ans, et se prolonger jusqu'au lendemain du Chapitre général des Oblats, août 1879.

Malgré les soins les plus intelligents de sommités médicales, son infirmité ne marqua aucune amélioration. La tendance à la surdité parut même aller s'accentuant. Disons, d'ailleurs, que, tout en se soumettant aux traitements imposés, il ne prit guère le temps de se guérir.

En mars 1878, les *Missions de la Congrégation des O.M.I.* publiaient à son sujet la note suivante :

« Monseigneur Grandin utilise en faveur de l'œuvre des missions son temps de séjour en France. L'infatigable apôtre n'a cessé de prêcher depuis trois mois qu'il est parmi nous. Les églises et les œuvres de Paris se sont disputé ce vénérable Missionnaire, et partout sa parole a remué les âmes et gagné des associés à l'œuvre de l'évangélisation des infidèles. Prions Dieu pour le complet rétablissement de la santé de Mgr l'évêque de Saint-Albert. »

*
* *

C'est en France que Mgr Grandin apprit la mort de S. S. Pie IX, survenue le 7 février 1878. Aussitôt, il envoya une circulaire à ses Religieux et Religieuses, exaltant ce glorieux Pontife mort plein de jours, après avoir gouverné la Sainte Eglise durant près de trente-deux ans.

Le 25 février, il assistait, à Fréjus, au sacre de l'un de ses frères en religion, Mgr Mathieu Balaïn, élu évêque de Nice. L'imposante cérémonie fut présidée par S. Em. le Cardinal Guibert, o.m.i., archevêque de Paris, qui revenait du conclave, au lendemain du couronnement de S. S. *Léon XIII.*

Mgr Grandin eut la joie d'être des premiers à présenter ses hommages au nouveau Pape, qui l'accueillit avec la plus grande bonté et lui remit sa photographie.

En juin, les *Missions* des Oblats contiennent ce nouvel écho sur l'évêque de Saint-Albert : « Sa Grandeur a été associée par S. Em. le Cardinal Guibert à l'œuvre si laborieuse de la confirmation dans le diocèse. Chaque jour, Mgr Grandin confirme un grand nombre d'enfants dans une, deux et quelquefois trois églises... Sa santé, bien que non complètement remise, est dans un état meilleur qu'à son arrivée. »

***

Toujours et partout, quel parfum d'édification il laisse après lui !... Du dimanche 20 au dimanche 27 octobre, eut lieu la retraite annuelle de notre Maison générale, à Paris. Le prédicateur en était le célèbre P. Corne, maître des novices à Nancy. Savourons ces détails consignés dans la chronique du couvent. « Eût-il été possible de ne pas se sentir porté au recueillement en voyant, à côté du chef de notre Famille religieuse, Nos Seigneurs *Grandin* et *Clut* s'associer, comme de simples religieux, au mouvement régulier de la communauté, et se faire humbles et obéissants avec leurs Frères en religion ?

» La cérémonie de rénovation des vœux a été surtout touchante : on ne pouvait se défendre d'une émotion profonde en voyant deux évêques, apôtres des sauvages de l'Amérique du Nord, renouveler leurs vœux aux pieds du Supérieur Général et aux pieds de Notre-Seigneur, dans la forme consacrée par la Règle. »

Le chroniqueur ajoute : « *Mgr Grandin est parti quelques jours après, pour faire une tournée apostolique en Belgique.* » Au cours de cette tournée, l'évêque-missionnaire fut reçu chez Son Em. le Cardinal Deschamps, archevêque de Malines, qui



se fit un plaisir de lui donner une relique insigne de Saint Albert.

Notons ici que, lorsqu'il voyageait seul, Mgr Grandin, par esprit de pauvreté, montait toujours dans une voiture de troisième classe.

On résume ainsi l'une des grandes pensées qu'il développait dans ses conférences à la jeunesse des séminaires :

« Notre vie est un long martyre, mais un martyre des plus prosaïques, connu de Dieu seul et de celui qui souffre... Ce qui vous attend dans l'apostolat, c'est l'immolation de tous les jours : privations, isolement, maladie, injures, calomnies. Si vous ne deviez céder qu'aux entraînements d'une imagination frivole, restez chez vous ; mais si vous voulez vous sanctifier par le sacrifice de tout vous-même, venez, vous trouverez dans nos missions le moyen de vous rendre utile pour la gloire de Dieu. »

*
* *

De Paris, en janvier 1879, il adressait aux *Missions Catholiques* de Lyon un long rapport sur l'état général de ses missions. Détachons-en quelques passages.

Le diocèse de Saint-Albert se divise en deux parties bien distinctes : le sud-ouest, territoire colonisable, et le nord-est, territoire non colonisable parce qu'il n'est susceptible d'aucune culture.

Chacun de ces territoires égale en étendue la totalité de la France... La plupart de mes diocésains menant la vie nomade, il est difficile d'en faire le recensement. On me disait un jour que mon immense diocèse était habité par 40.000 individus, européens ou sauvages. Il est possible cependant que ce chiffre fût au dessous de la vérité et montât à 50.000. Le nombre des catholiques est de 12.000 à 15.000.

A côté des sauvages, nous avons des métis. Ils commencent à renoncer à leur vie nomade et à se fixer sur des terrains déterminés pour les mettre en culture. Généralement, ils ne consentent au sacrifice de la vie nomade qu'à la condition que le prêtre se fixera lui-même à leur portée.

Depuis deux ans surtout, nous avons tenté l'impossible pour faire face à tous les besoins. Nous avons fondé, dans le Sud-Ouest de mon diocèse, au moins sept missions nouvelles. Fondé, ce n'est pas le mot exact : on ne peut donner le nom de fondation à la construction d'une mauvaise baraque qui sert à la fois et de chapelle et d'habitation pour un ou deux missionnaires.

La partie nord-est du diocèse étant impropre à la colonisation, se trouve exempte des inconvénients que l'immigration entraîne après elle.

Complétons ces détails par ceux que nous fournit, en cette même année 1879, le R. P. Leduc.

« Deux élèves forment actuellement le personnel du petit séminaire de Saint-Albert. Deux Frères scolastiques formeront à eux seuls, en octobre prochain, celui du grand séminaire. Plusieurs métis ont essayé l'étude du latin : un seul persévère en ce moment et doit commencer sa troisième après les vacances. Le R. P. Henri Grandin, neveu de Monseigneur, se dévoue avec un zèle digne d'éloge à cette œuvre des séminaires, dont il est le directeur et l'unique professeur. »

*
* *

Durant les deux mois qui précédèrent le Chapitre général, Mgr Grandin fit la tournée de confirmation dans les diocèses de Laval et de Séez, dont les évêques étaient malades. La dernière cérémonie eut lieu le mardi 22 juillet, en l'église St-Léonard d'Alençon. Monseigneur y avait confirmé huit cents enfants, quand on le pria de prendre place au trône. Alors, le chanoine Lebreton, Vicaire général, monta en chaire, et, après avoir fait quelques recommandations aux enfants, il se tourna vers l'évêque-missionnaire et lui fit une allocution d'adieu d'une exquise délicatesse. Qu'on en savoure ces quelques lignes.

Pendant les jours où j'ai pu jouir de votre douce et sainte conversation, j'ai mieux compris toute la vérité de la parole de Saint Paul : « Qu'ils sont beaux les pieds des évangélisateurs. »

Monseigneur, vous avez quitté, il y a 25 ans, la maison de votre père, vous êtes allé chez les sauvages, et, par amour pour eux, vous vous êtes fait sauvage avec eux, vivant de leur vie, vous nourrissant de leur nourriture plus que grossière, vous revêtant de peaux de bêtes comme les sauvages, habitant sous leurs tentes de cuir, couchant en plein air avec eux, vous laissant dévorer par leur vermine... et tout cela pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

Les circonstances m'ont permis de contempler un spectacle plus ravissant encore: j'ai pu voir, comme à découvert, l'âme de Mgr Grandin. J'y ai contemplé une humilité profonde, et, ce qui est le vrai cachet de la sainteté, une obéissance complète.

Combien de fois, Monseigneur, je vous ai prié de commencer une cérémonie, de faire une allocution, de rendre visite aux enfants des écoles, aux pauvres des hôpitaux, à des personnages constitués en dignité! Vous laissiez à l'instant votre travail, une lettre était interrompue, votre âme voulait obéir. Combien de fois, lorsque vous parliez en public, vous

m'avez demandé s'il fallait continuer encore, ou arrêter le fil de votre discours! Dieu et ses anges ont admiré tant d'humilité, tant d'obéissance.

Daignez, Monseigneur, donner au peuple présent dans cette église une nouvelle preuve de cette insigne vertu. Vous voyez tous ces prêtres rangés autour de votre trône. Eux et moi nous avons formé le dessein de baiser vos pieds avant de nous séparer de vous.

Ils sont beaux ces pieds qui ont parcouru les forêts de l'Amérique, qui ont tant voyagé dans les neiges et sur les lacs glacés!... Aujourd'hui, fatigués, ils ne peuvent que difficilement soutenir votre corps épuisé. Il est juste que nous leur rendions honneur. Nous baiserons vos pieds, en notre nom, au nom de tous les prêtres et de tous les fidèles de notre diocèse qui ont eu le bonheur de recevoir votre visite. »

On devine l'admiration de l'assistance quand elle vit les trente prêtres présents se prosterner l'un après l'autre et baiser les pieds de l'Evêque. Parmi eux, se trouvait l'abbé Jean, frère du Prélat.

Une mère de famille, les larmes aux yeux, ne put s'empêcher de dire assez haut : « Comme je bénirais le bon Dieu si mon fils devenait missionnaire ! »

Quant à Monseigneur, il était visiblement confus, humilié. Il avouait, le soir : « J'ai récité le psaume *Miserere mei, Deus*, tout le temps que l'on m'a baisé les pieds. »

*
* *

Le Chapitre général des Oblats eut lieu du 30 juillet au 6 août, à Autun, et fut honoré de la visite, combien appréciée et combien impressionnante, de Son Eminence le Cardinal Guibert, archevêque de Paris, dont la pénétrante parole fut accueillie comme celle de Mgr de Mazenod lui-même.

*
* *

Une fois le Chapitre terminé, Mgr Grandin s'empressa de repartir pour son lointain diocèse. Il s'embarquait au Havre, le 16 août, à bord du *Canada*. Il avait pour compagnon le R. P. *Leduc*, revenu pour le Chapitre, et il emmenait deux Pères, deux Frères, et deux postulants convers. De plus, il emportait tout un lot d'ornements d'églises et de vases sacrés.

Vers la mi-septembre, la caravane, encore augmentée (c'était de règle !) à son passage au Canada, s'arrêtait à Saint-Boniface..., d'où elle repartit le plus tôt possible.

*
* *

Le premier poste du diocèse que l'on rencontra, fut la toute récente mission du Sacré-Cœur, au lac Canard. Grande joie du P. Fourmond !... Mais ses bâtisses n'étaient point terminées... Ecoutons-le.

« Pendant nos travaux, nous prenions nos repas assis sur le plancher, à la façon des sauvages. Afin d'épargner à Sa Grandeur cette position pénible, je fus obligé de lui improviser un siège avec... un baril. Pour table, nous plaçâmes sur d'autres barils une porte de chambre qui n'était pas encore montée... Mais je n'avais à offrir qu'un pain grossier et l'appétissant pémikan !.. »

Ensemble, après cette réception, on repartit pour la mission Saint-Laurent, à laquelle, depuis deux ans, le Gouvernement avait donné le nom officiel de *Grandin*. La cloche sonnait à toutes volées, le pavillon flottait au clocher, tous les Pères, en surplis, attendaient le vénéré Pontife à la porte de l'église. Les cœurs étaient si émus que l'on put à peine chanter l'antienne prescrite. Sa Grandeur donna ensuite la bénédiction du Saint-Sacrement.

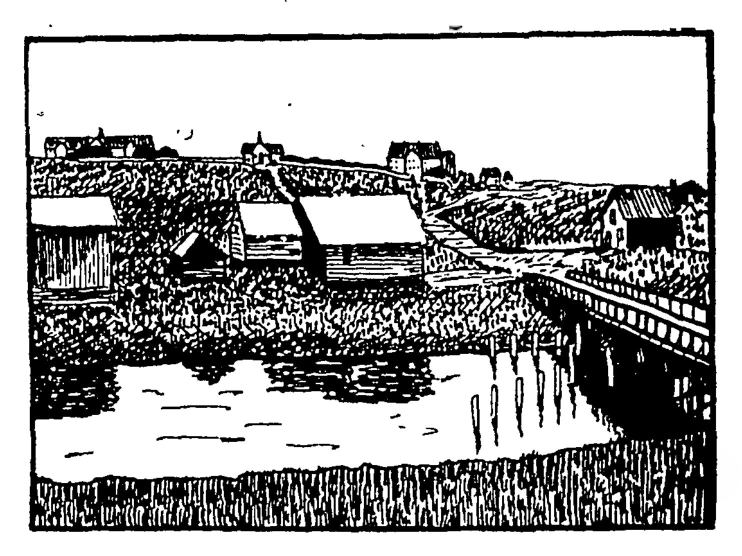
« Après la bénédiction, continue le P. Fourmond, et en attendant le souper, un libre cours fut donné aux conversations. On avait tant de choses à se dire de part et d'autre depuis deux ans qu'on ne s'était vu ! Sa Grandeur, surtout, avait tant à nous raconter sur son voyage, sur la France, sur l'Eglise et sur le Saint-Père, que les heures passaient vite et que le reste du jour n'y put suffire. La veillée dut être prolongée bien avant dans la nuit, malgré la fatigue de Sa Grandeur, qui semblait puiser de nouvelles forces dans le bonheur de s'entretenir avec ses enfants ».

*
* *

Enfin, le jeudi 20 novembre 1879, on est en vue de *Saint-Albert*. « Tout à coup, écrit un Père, comme nous arrivions au sommet d'une colline d'où l'on peut apercevoir la Mission, j'entendis une fusillade bien nourrie. C'étaient les métis qui venaient escorter leur Evêque et le saluer au retour... De cinq en cinq

minutes, recommençait la fusillade, que dominait le bruit de la pièce de canon que le *Bourgeois* du fort avait prêtée.

» Enfin, au son des cloches et clochettes, au bruit du canon et de la fusillade, nous arrivâmes au pont qu'il faut traverser pour gravir ensuite la côte sur laquelle est bâtie la Mission... Là, Pères et Frères, en surplis, attendaient Monseigneur. Notre



Saint-Albert : le pont sur l'Esturgeon, quelques maisons de Métis; en haut, la 2e cathédrale; à sa gauche, le 2e évêché devenu la maison des Sœurs Grises; à droite, le 3e évêché, où mourut Mgr Grandin.

population toute entière était à genoux pour recevoir la bénédiction du Père, si longtemps et si impatiemment attendu..

» Pendant le chant de l'antienne *Sacerdos et Pontifex*, Sa Grandeur, descendue de voiture, revêtit les ornements pontificaux, et les huit principaux de la place prirent le dais, sous lequel vint ensuite se placer Monseigneur. La procession se mit en marche, gravit le côteau, en chantant le *Benedictus*. Quel enthousiasme!

» A mi-chemin, s'élevait un bel arc de triomphe. Le R. P. Rémas, à cet endroit, adressa avec émotion, quelques paroles à Sa Grandeur, qui, aussitôt après, entonna le *Te Deum*, et, tou-

jours au bruit du canon, nous continuâmes notre route... Bannières, drapeaux, oriflammes flottaient au vent; le soleil lui-même s'était mis de la partie et rayonnait comme aux jours d'été... Les cavaliers firent une dernière décharge lorsque Monseigneur entra dans sa cathédrale.

» Le salut fini, la procession se reforma pour conduire Monseigneur au nouvel évêché, que le bon Evêque voulut bénir avant d'en prendre possession. Alors, toujours en habits pontificaux, il adressa la parole au peuple qui se trouvait au bas du perron.

» Il nous dit son bonheur de se retrouver au milieu de ses enfants, et que son plus grand désir était, maintenant, de toujours vivre et de mourir au milieu de nous. Que de larmes de joie ont coulé dans cette heureuse journée!

» La nuit même de son arrivée, Monseigneur a beaucoup souffert de la tête: mais un abcès, venant à crever, a soulagé considérablement le cher malade, qui n'a pas eu de nouvelle attaque grave. Espérons que nos soins affectueux, et surtout la protection divine, éloigneront de notre bien-aimé Père les souffrances si longues et si aiguës qu'il endurait avant son voyage en France. »

*
* *

Durant les années 1880-1881, Mgr Grandin refit la tournée de son immense diocèse. Ses voyages lui coûtaient plus que par le passé. Songeons qu'il a maintenant dépassé la cinquantaine et que ses forces ont beaucoup baissé.

Malgré un froid bien vif, il se remit donc en route le 12 avril 1880. Dès le 18, en campement sur les bords de la rivière Esturgeon, il adresse à l'évêque de Laval une longue missive, où nous lisons notamment:

« Aujourd'hui plus que jamais, dans tout le Sud-Ouest de mon diocèse, nous devons être colons, afin de former nos sauvages à la culture et de les empêcher ainsi de mourir de faim, car la chasse leur fait complètement défaut. Mon établissement à Saint-Albert n'est autre chose qu'un orphelinat considérable et une ferme modèle: il faudrait, dans mon diocèse, 20 ou 30 établissements de ce genre, et je n'en ai que trois. »



Hélas! les temps étaient devenus, en effet, bien mauvais pour les fiers Indiens de la Prairie! La disparition du bison, qui devenait plus sensible d'année en année, les réduisait à une cruelle famine qui les faisait dépérir. Si encore ils avaient eu quelque goût pour les travaux manuels, pour l'agriculture surtout! Mais la vie vagabonde qu'ils avaient toujours menée répugnait souverainement à tout travail autre que la chasse ou la pêche.

« Les superbes Pieds-Noirs, dont la tribu comptait encore près de six mille âmes, nous dit le P. *Morice*, avaient été réduits à la nécessité de tuer et de manger tous leurs chiens, après s'être abaissés jusqu'à se repaître de *gophers* — espèce de petits écureuils de prairie — et même de mulots, et de la carcasse d'animaux crevés, quand ils ne devaient point vivre de racines et de bribes de peaux d'animaux sauvages. Le Gouvernement leur envoya des rations; mais qu'étaient-elles pour un si grand nombre de bouches affamées! »

Le P. *Doucet* s'écrie de même (24 février 1880):

« J'avais peine à reconnaître dans ces victimes de la faim, amaigries et décharnées, sans vigueur et sans voix, les magnifiques sauvages, véritables colosses, que j'avais vus autrefois... Ce n'étaient plus des hommes, mais des squelettes ambulants qui venaient à nous. Les enfants et les vieillards ont fourni au fléau le plus grand nombre de victimes. »

On comprend l'immense peine que devait causer au tendre Pasteur une détresse si lamentable.

De la rivière aux Castors, en route vers le lac Vert et l'Ile à la Crosse, il adresse, en date du 20 mai 1880, une longue relation au T. R. P. Général. Il a pour bureau son canot d'écorce, balancé par les coups de rame de deux jeunes Indiens, et pour table ses genoux! Nouveau compte-rendu le 13 juin, daté de la rivière la Loche, portage Mac-Leod. Nous les signalons sans nous y arrêter.

A l'Ile à la Crosse, il s'agenouille, ému, sur la tombe du P. *Légeard*, fervent religieux, grand apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur, décédé le 1er juin 1879. « Il attend la bienheureuse

résurrection, note-t-il, au milieu des sauvages qu'il a baptisés et instruits, et qui l'ont précédé ou suivi dans la mort... » L'évêque va prier aussi sur la tombe du Fr. *Dubé* et sur celle de la Sœur Dandurand.

« J'ai les yeux pleins de larmes et le cœur plein de regrets, confie-t-il à son journal avec une pieuse mélancolie, et je me dis que c'est dans ce champ tranquille, peuplé de tant de morts regrettés, que j'aimerais moi-même à trouver la place de mon repos. »

A propos de l'invasion des blancs, il note encore, en déplorant le sort fait aux sauvages.

« Les animaux à fourrures disparaissent comme les autres, et, avec eux, la facilité des échanges : c'était, en effet, avec les fourrures qu'ils achetaient mobilier, instruments de travail, vêtements et autres objets utiles. »

*
* *

Partout, dans ses visites aux Missions, l'Evêque prêchait et confessait, comme un simple missionnaire. Partout aussi, est-il nécessaire de le redire, sa venue était saluée avec allégresse par les Pères, les Frères et les Sœurs qui bénéficiaient les tout premiers des paternels épanchements de son âme apostolique.

Il rentrait à Saint-Albert le 24 septembre 1880,... pour en repartir le 27 avril 1881. Cette deuxième campagne lui fut très à charge, à cause principalement de ses maux de tête et de ses douleurs d'oreilles. Néanmoins, il s'astreint à écrire et son journal contient, comme toujours, des choses fort intéressantes. Témoins ces découpures.

« Depuis que les sauvages ont accepté le traité, et qu'il y a ici des soldats pour protéger les blancs, les ministres de toutes les sectes abondent. Loin de se poser en antagonistes, ils prétendent enseigner la même religion que nous, et ne venir ici que pour être nos auxiliaires et suppléer à l'insuffisance de notre nombre. »

Je rencontrai un vieux chef qui me pria d'aller visiter son fils mourant. J'accédai à son désir, et, dans la tente où je le suivis, je rencontrai une foule de jongleurs (sorciers) qui fai-

saient un tapage infernal, battaient du tambour, et se livraient à toutes sortes de contorsions, pour faire sortir du corps du malade une balle qui s'y était malencontreusement logée. Ils cessèrent leur manège à mon arrivée, mais hélas! j'étais impuissant à guérir le pauvre homme. »

« Le soir du même jour, un autre chef me pria de l'aller visiter... Pauvre homme! Si la polygamie pouvait s'allier avec le christianisme, il serait bientôt enfant de la véritable Eglise. Quand je sortis de la hutte, il m'accompagna, et, me présentant un beau cheval qu'une de ses femmes tenait par la bride :

— Voilà, me dit-il, le meilleur de mes chevaux : c'est moi qui l'ai dressé. Maintenant, il t'appartient.

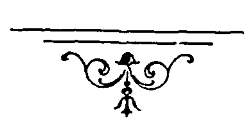
» J'aurais voulu refuser le cadeau, car les générosités des sauvages renferment d'ordinaire un véritable piège. Généralement, ils donnent pour recevoir, ou par ostentation. Mais, vu ma détresse, j'acceptai le cheval, qui était pour moi un véritable besoin. » En effet, les jours précédents, on avait perdu six chevaux : probablement volés par les Sioux païens.

*
* *

Contraint par la souffrance, Monseigneur rentrait à Saint-Albert vers le 15 juillet. « Je rentrai, écrit-il, bien fatigué et souffrant toujours... Mais quand j'arrive, tout disparaît!... Mon Dieu, comme j'en ai assez des voyages! Et comme je me reposerais volontiers, si le repos pour moi pouvait s'accorder avec le devoir! »

Quatre jours après, héroïque, il affrontait de nouveau l'immense désert des prairies, sillonné de rivières débordantes, creusé de fondrières, encombré de marais, infesté de moustiques.

Enfin, le 16 octobre, il rentrait chez lui pour tout l'hiver.



XV

Dans la Lutte

La République française avait, en 1880, banni les Religieux.

Plusieurs des nôtres, encore novices ou scolastiques, durent passer au Canada, soit pour y achever leur année de probation, soit pour y continuer leurs études supérieures. De leur groupe faisait partie le Père *Emile Legal,* jeune prêtre du diocèse de Nantes, sujet de haute valeur, expulsé avec le noviciat de Nancy... Au lendemain de son Oblation, le P. Legal, après quelques mois de ministère dans l'Est, partit pour Saint-Albert, et le Provincial du Canada, annonçant sa prochaine arrivée à Mgr Grandin, le présenta en ces termes : « C'est un beau cadeau que vous fait le très Révérend Père Général. »

Peu après, Mgr Grandin lui-même mandait au T. R. P. Fabre : « Parmi les sujets que vous m'avez envoyés l'an dernier, deux sont des sujets d'élite. S'ils continuent à être ce qu'ils s'annoncent, je croirais que l'un d'eux doit être mon successeur. »

L'événement, nous le verrons, devait se réaliser : mais n'anticipons pas.

***

Cette persécution qui chassait de France les Congrégations religieuses produisit sur l'évêque-missionnaire une impression excessivement pénible. Il en souffrit comme enfant de l'Eglise, comme fils de France, et comme chef d'un vaste diocèse dont la plupart des Prêtres et des Frères lui avaient été donnés, jusque-là, par la « Fille aînée de l'Eglise. » La source des voca-

tions n'allait-elle pas se tarir, ou du moins baisser notablement, alors que, de jour en jour, les besoins de renfort devenaient plus urgents?... Urgence, hélas, qui n'était que trop motivée par le prochain afflux dans le Nord-Ouest de toutes sortes d'étrangers.

*
* *

Déjà, la lutte s'annonçait redoutable! Pour Mgr Grandin, chemins de fer et bateaux à vapeur allaient devenir les convoyeurs de l'hérésie, et de l'incroyance, et du dévergondage effronté... Et combien n'était-il pas à craindre que ses troupes vaillantes ne fussent débordées! Son angoisse s'exhale dans les lignes suivantes qu'il adressait, en novembre 1882, aux *Missions Catholiques :*

« Le pays change rapidement, et nous ne sommes point préparés à ces transformations. J'ai actuellement en construction sept maisons, sept chapelles, un hôpital et une église, et je ne possède pas les fonds nécessaires. Vous ne sauriez croire à toutes mes peines, à toutes mes inquiétudes. »

*
* *

Dans ses nombreux soucis, il avait cependant une joie bien douce. Qu'il était fier de ses prêtres et de ses frères convers! Leur dévouement, leurs souffrances, leur ferveur lui arrachaient des larmes. Il l'avoue lui-même : « Je pleure en arrivant chez eux, je pleure en partant : c'est comme un article nécessaire du cérémonial. »

Mais ce feu sacré de l'amour de Dieu et du zèle, comme il veillait à l'entretenir, à l'intensifier, par ses exemples, par ses conseils, par ses lettres, par les retraites annuelles!... Dans ces retraites, il ouvrait son cœur et recevait les confidences : bien des fois, à la clôture des pieux exercices, les ouvriers de l'Evangile, avant de regagner leurs postes lointains, se dirent l'un à l'autre, comme les disciples d'Emmaüs : « N'est-ce pas que notre cœur était ardent tandis qu'il nous parlait? »

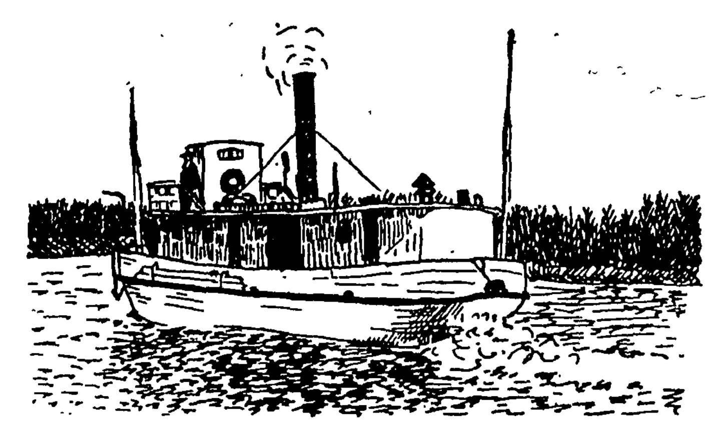
Exemplaire dans les moindres détails, Monseigneur voulait, au cours de la retraite, servir à table comme tout le monde et remplir à son tour l'office de lecteur.

*
* *

Une cause de douleur pour son âme sensible fut, à cette époque, la mort prématurée de deux précieux collaborateurs.

Le P. *Florent Hert*, alsacien, était arrivé aux Missions en 1878. On le trouva mort de fatigue et de surmenage au bord d'un lac, le 15 octobre 1880.

Moins de deux ans plus tard, le 11 juillet 1882, mourait dramatiquement le P. *Gérasime Chapelière*. Directeur de la Mission de N.-D. de Pontmain, au lac des Marais, il devait,



Un bateau à vapeur sur la Saskatchewan.

chaque hiver, fournir la nourriture à tous les enfants de l'endroit, charge qui, d'après le traité, incombait à l'agent du Gouvernement. Mais celui-ci faisait la sourde oreille à toutes les réclamations. Or, dans sa grande pauvreté, le Père ne pouvait donner aux enfants que de l'orge pilée et bouillie. Pour renforcer un peu ce régime débilitant, le missionnaire avait parfois recours à la chasse. Le 11 juillet 1882, plusieurs enfants l'accompagnaient pour abattre des oies sauvages. Son canot ayant chaviré, il voulut sauver à la nage deux de ses petits compagnons qui, moins bons nageurs, allaient périr. Mais les naufragés enrayèrent ses mouvements, et il disparut avec eux.

*
* *



On peut dire que la phase des grandes tribulations, pressentie depuis tout un temps, s'ouvrait en cette année 1882.

Résumons, en très bref, les événements... Dès 1875, le Gouvernement avait entrepris, pour son compte, la construction d'un chemin de fer transcontinental, reliant l'Atlantique au Pacifique, et, donc, traversant tout le Canada, y compris les prairies de l'Ouest et les Montagnes Rocheuses. Mais le travail n'avançait qu'avec une extrême lenteur.

Pour en accélérer la marche, on confia l'entreprise à une société particulière, la *Compagnie du Chemin de fer du Pacifique canadien*, qui, créée en 1881, posait les derniers rails rattachant Montréal à Vancouver-City (sur le Pacifique) le 7 novembre 1885 (1).

*
* *

Une fois la grande ligne terminée, une foule de lignes secondaires vinrent s'y embrancher dans tous les sens. Du coup, les terres acquirent une valeur considérable et, de tous les points du monde, affluèrent des convois d'immigrants. Bientôt le pays ne fut plus à reconnaître. Là où jadis on n'apercevait, de loin en loin, que des camps de sauvages ou des troupeaux de bisons, s'élevèrent à l'envi, comme par enchantement, de pimpantes cités.

Pour favoriser la colonisation, le Gouvernement fit procéder à l'arpentage de toute la région favorable à l'agriculture. Tout colon recevait un lopin pour 50 francs: en outre, il avait la faculté d'augmenter son domaine par l'achat de terrains avoi-

(1) Dans la traversée de la **grande Prairie**, les ouvriers faillirent être massacrés par les Indiens. La ligne arrivait à la localité **actuelle de Gleichen** (inexistante alors). Là, on était proche de la **Réserve** des **Pieds-Noirs**. Mais ceux-ci n'entendaient pas se laisser enlever une bande de leur terrain, et leur chef, le célèbre **Pied-de-Corbeau**, bien décidé à la résistance, pouvait disposer de 1.500 guerriers, bien armés. Heureusement, le P. **Lacombe** jouissait d'une grande autorité sur la tribu. Alerté, il adressa dépêche sur dépêche à la « Compagnie du Pacifique », et, muni de ses promesses pour les Indiens, il courut chez les sauvages. Son discours commença en ces termes : « S'il y en a un, parmi vous, qui puisse dire que pendant les 15 années que j'ai passées au milieu de vous, je lui ai donné un mauvais conseil, qu'il se lève et le dise sans crainte. » La partie était gagnée. La Compagnie du Pacifique en témoigna toujours une grande reconnaissance au R. P. Lacombe.

sinants. Partout aussi on réservait de beaux emplacements pour les écoles.

Malheureusement, l'appoint principal de l'immigration était fourni par la race anglo-saxonne, inféodée au *protestantisme*. Par surcroît, les hautes sphères administratives étaient *protestantes*. Conséquence : dès 1882, l'apostolat catholique fut contrecarré de toutes façons. Qu'on en juge par ce relevé des principales iniquités gouvernementales.

Partout, dans le diocèse de Saint-Albert, la surveillance *des Réserves indiennes* fut confiée à des agents ou fermiers hérétiques, à tendances sectaires.

Plus d'une fois, on imposa l'école protestante à des Réserves presque totalement catholiques.

Toujours les protestants pouvaient créer une école de leur confession à côté d'une école catholique, mais jamais la réciproque n'était vraie.

Plus fort : dans certaines Réserves, l'école catholique, peuplée d'enfants, était laissée sans ressources, tandis que l'instituteur protestant d'une école presque vide se voyait grassement rétribué.

Enfin, les parents qui avaient l'audace d'envoyer leurs enfants à l'école catholique étaient voués aux vexations les plus révoltantes.

Ajoutons qu'on avait émietté les tribus indiennes par la multiplicité des Réserves, d'où personne ne pouvait sortir sans autorisation : de là, impossibilité pour nos missionnaires de convoquer leurs ouailles, comme autrefois, dans de grandes concentrations.

Bref, le sectarisme était au pouvoir. Et que d'adeptes ne faisait-il pas avec ses cadeaux et sa morale facile !

* * *

Agressive, la tempête était donc déchaînée.

Alors, Mgr Grandin, avec cette bravoure qui, tant de fois, sur les glaces du Nord, l'avait vu affronter l'aquilon, se dressa magnifique face à la tempête. Incliner « sa houlette pastorale devant les faisceaux des dictateurs », jamais ! Intrépide à l'instar

des grands Evêques de tous les siècles, à l'instar de son Père en Dieu l'indomptable *de Mazenod*, il s'éleva à la hauteur du danger et sut défendre superbement, contre les attentats du pouvoir civil, la liberté des parents chrétiens et les droits sacrés de l'Eglise romaine.

Tout d'abord, il adressa au ministre de l'Intérieur une lettre où il proclamait sa décision de porter, s'il le fallait, le débat devant le grand public.

Je n'aime pas, disait-il, à constater le mal : c'est seulement lorsque je ne puis plus reculer devant l'évidence que je retire ma confiance. Eh bien! Monsieur le Ministre, vous me forcez à croire que j'ai eu tort d'avoir confiance en vous, parce que vous pouvez corriger les griefs dont je me plains, et vous les augmentez.

Il ne m'est plus possible de faire supporter la responsabilité aux commissaires, agents et autres officiers. Evidemment, ils reçoivent un mot d'ordre, et ce mot d'ordre, d'où peut-il venir? Cette persistance à ne tenir que des employés protestants, auprès des Réserves, n'est évidemment pas sans arrière-pensée. Il faut bien me rendre à l'évidence. Je constate, par une foule de preuves, dont j'espère vous donner les détails, que c'est un parti pris chez le Département Indien de nous maltraiter, je pourrais dire de nous persécuter. Et ce Département se personnifie en vous, parce que vous êtes la tête.

Constatant ce parti pris de nous maltraiter, nous devons, de notre côté, prendre le parti de nous défendre. Je ne vois le moyen de le faire qu'en publiant les mille taquineries et injustices dont nous sommes les victimes. Je devrai, dans ce cas, faire connaître l'abus déloyal que vous avez fait d'une de mes lettres en ne la publiant pas en entier, et, par là-même, en lui donnant un sens tout autre que celui qu'elle avait en réalité.

Il me sera pénible d'en venir là, mais je crois, en conscience, que c'est un devoir de ma charge, et je reculerai d'autant moins devant ce pénible devoir que ma carrière est plus proche de sa fin. Bientôt, sans doute, je devrai aller rendre compte à Dieu, le seul que je craigne en réalité, de mon administration, et je tremblerais de paraître devant Lui en administrateur infidèle. C'est donc mon plan bien arrêté, et je n'y renoncerai que si on me rend justice.

Il rédigea, en effet, un mémoire très serré, qui reçut la solennelle approbation de Mgr Taché et de Mgr Laflèche... Le ministre en prit sans doute connaissance, car, pour calmer le Prélat, on lui promit une enquête. Elle eut lieu,... mais ne produisit rien.

Alors, fermement décidé à faire son devoir jusqu'au bout,

l'Evêque de Saint-Albert partit pour *Ottawa*. « Si j'échoue, écrivait-il, je ne m'en attriste pas outre mesure, car je ne travaille que pour le bon Dieu ; je serai récompensé, non suivant mes succès, mais suivant mes efforts et ma bonne volonté. Je demande, avant tout, le droit de passer en faisant le bien. »

*
* *

En ce temps-là, le chemin de fer n'arrivait encore qu'à l'emplacement actuel de Régina. Monseigneur alla y prendre le train, à l'automne de 1882, et parvint bien vite à Ottawa. Il descendit chez les Oblats, au collège St-Joseph, future Université : mais l'évêque d'Ottawa, Mgr Duhamel, le réclama chez lui. Ce distingué Prélat et le P. *Tabaret*, Supérieur du collège, l'accompagnèrent dans presque toutes ses démarches (hiver 1882-1883). Ses visites au premier ministre, au lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest, et même au gouverneur général du Canada, firent impression.

Un journal de Montréal, l'*Etendard*, publia, le 23 février 1883, sous le titre « Un héros du Nord-Ouest », un saisissant portrait de l'Evêque-missionnaire. Empruntons-lui ces quelques traits.

« Depuis plusieurs jours, les divers bureaux du Parlement à Ottawa sont quelque peu surpris des visites fréquentes d'un inconnu qui ne devrait point l'être. Il porte une glorieuse couronne de cheveux blancs, marche péniblement, et semble avoir beaucoup souffert. Surpris d'abord et intrigués, tous bientôt, protestants comme catholiques, s'inclinent sur son passage.

» Vingt-sept ans durant, il a souffert comme les sauvages, il a pleuré avec eux. Il les a suivis dans leurs chasses d'été, visités dans leurs campements d'hiver. Il était là alors qu'ils scalpaient encore, et, s'ils ne le font plus, c'est grâce à la parole de charité qu'il leur a fait entendre. Comment son cœur ne serait-il pas devenu celui d'un père pour eux ? Comment ne battrait-il pas à l'unisson du leur, et comment ne ressentirait-il pas vivement leurs privations, leurs besoins et leurs anxiétés ?

» Espérons que nos ministres comprendront ces sentiments et donneront à l'évêque-missionnaire plus que de simples espé-

rances : des actes marqués au double sceau de la justice et de la sympathie. Au reste, s'ils ont vraiment à cœur la colonisation rapide et sûre du Nord-Ouest, ils ne sauraient mieux faire que de favoriser les missions catholiques. »

Le vaillant plaidoyer de Mgr Grandin fit de l'effet : si toutes ses revendications ne furent pas agréées, du moins les plus importantes furent accueillies avec faveur.

*
* *

Le 1er janvier 1883, à la réunion des évêques de la province de Québec, Mgr de St-Albert obtint qu'une collecte annuelle serait organisée en faveur des écoles du Nord-Ouest, et lui-même fut prié de rédiger un mandement dans ce sens. Ce mandement, outre l'appel à la charité des fidèles, en contenait un autre à l'adresse des jeunes gens pieux qui voudraient s'associer à l'œuvre des missionnaires en qualité de *Frères coadjuteurs.* « Nos Frères convers, disait l'Evêque, sont des missionnaires bien humbles, sans prétention, et qui, dans leur sphère, ont concouru et concourent encore beaucoup à l'avancement des missions et de la civilisation. Quelques-uns d'entre eux excellent comme charpentiers, forgerons, mécaniciens, tailleurs, cordonniers, etc. ; tous travaillent comme des mercenaires et, comme le prêtre et l'Evêque lui-même, n'attendent que du bon Dieu le prix de leurs services. »

On a pu le remarquer plusieurs fois au cours de ces pages : Mgr Grandin avait un faible pour ces humbles serviteurs du Christ. Il aimait à prendre avec eux ses récréations, les entourait de son respect, et leur témoignait la charité la plus délicate.

Pendant son séjour à Ottawa, l'évêque-missionnaire s'absenta le temps nécessaire pour prêcher la retraite annuelle à la Maison-mère des Sœurs Grises de Montréal.

*
* *

Enfin, ayant mené à bien sa mission dans l'Est, Monseigneur de Saint-Albert repartait pour l'Ouest dans les premiers jours de juin (1883). Il avait pour compagnons le T. R. P.

Soullier, premier Assistant général, Visiteur des Missions, et le R. P. *Tabaret,* supérieur du collège d'Ottawa. Il emmenait aussi deux jeunes Pères, deux Frères convers, deux postulants scolastiques, et deux postulants convers.

En outre, et c'était pour le diocèse une grande bénédiction, le R. P. Soullier lui avait amené de France huit Religieuses *Fidèles Compagnes de Jésus.* Elles aussi, heureuses de se dévouer aux intérêts de l'Eglise en ces pays lointains, firent route avec le bon Evêque de Saint-Albert.

Leur journal de voyage, orné de croquis, fourmille de détails intéressants. Nous en publierons bientôt de jolis extraits.

L'histoire de leur enrôlement pour le Nord-Ouest est simple et touchante.

L'immigration nécessitait, dans un grand nombre de localités, l'établissement de pensionnats, d'écoles un peu supérieures. En vain Monseigneur avait frappé à bien des portes. Le 26 mars 1882, il écrivit enfin à la Révérende Mère Petit, Supérieure générale des Fidèles Compagnes de Jésus (Sainte-Anne d'Auray). Il ne dissimulait nullement les difficultés de l'apostolat dans son pauvre diocèse. « Vos Filles, terminait-il, *se sacrifieront* pour Dieu et pour le salut des âmes. »

Ce langage émut la digne Supérieure, qui lui adressa cette noble réponse :

« Monseigneur, vous nous demandez un sacrifice : nous le ferons. »



XVI

Vingt-cinq ans d'Episcopat

Plus d'un quart de siècle s'était écoulé depuis que le Père Vital Grandin, campé parmi ses chers Enfants des bois, avait reçu, en juillet 1858, la petite lettre de Mgr de Mazenod lui apprenant son appel à l'épiscopat. Aussi, fut-ce avec une particulière allégresse que, le 29 août 1883, le clergé et la population de St-Albert se portèrent au-devant de leur Evêque bien-aimé, rentrant du bas-Canada en compagnie du R. P. Soullier. Toutes les dispositions avaient été prises pour célébrer ses noces d'argent épiscopales au jour que l'Evêque vénéré voudrait bien fixer lui-même... Il choisit le 16 septembre.

*
* *

Qu'il dut lui en coûter, à l'humble Pasteur, de se voir magnifier par tout un diocèse!... Lui, si simple, si modeste toujours, comme il eût préféré de beaucoup échapper à l'attention, se dérober aux compliments, aux acclamations! Ne lui suffisait-il pas d'avoir célébré tout seul, dans l'intimité de son cœur, l'anniversaire du jour où, de Marseille, son Supérieur Général lui avait mandé: « L'épiscopat est devenu pour vous la voie du salut » ?...

Mais, en ce jubilé, comme en bien d'autres circonstances, l'Evêque ne s'appartenait plus... Il s'inclina.

Ah! certes, plusieurs fois, au cours des solennités, ses lèvres auront redit les versets du *Miserere*, comme jadis en l'église d'Alençon tandis que le clergé défilait pour lui baiser les pieds!

*
* *

Dès le samedi, 15, dans la matinée, les cloches de la cathédrale et du couvent sont mises en branle. La Communauté, comptant 21 Pères, un prêtre séculier, 15 Frères et 4 junioristes, se réunit dans la grande salle de l'évêché, magnifiquement décorée. Monseigneur, revêtu du rochet, du camail et de l'étole, y fait son entrée, en compagnie du R. P. Visiteur. Il est visiblement ému tandis qu'en passant il bénit la pieuse assemblée.

Sitôt qu'il est installé, le R. P. Leduc, fort impressionné lui-même, lui adresse un discours dont voici la substance.

« Monseigneur, Celui qui sonde les reins et les cœurs daigna porter, un jour, son regard divin sur ces vastes déserts. Seuls, quelques rares Oblats de Marie Immaculée se partageaient alors les fonctions sublimes d'un glorieux et pénible apostolat. Le regard de Dieu s'arrêta sur le plus humble de tous, et se reposa sur lui avec une complaisance pleine de miséricorde et d'amour. Le Tout-Puissant le marqua de son doigt pour recevoir la plénitude du sacerdoce, fonder une Eglise aujourd'hui pleine d'avenir et d'espérance, et porter partout la bonne odeur de Jésus-Christ.

Infirma mundi elegit Deus: Dieu a choisi l'humilité, la douceur, la bonté, la mansuétude, et puis il a opéré des prodiges...

Aujourd'hui, un clergé nombreux, accouru de tous les points de votre immense diocèse, se presse autour de votre personne vénérée... Cette fête est notre joie, notre gloire à tous: la gloire du Père rejaillit si bien sur les enfants!... Nous vous offrons, Monseigneur, nos cœurs avec toute l'affection dont ils sont capables; nous mettons à vos pieds notre dévouement le plus complet... Daignez aussi accepter notre obole.

Voyez ces ornements pontificaux, brillants de l'or le plus pur, et décorés des plus délicieuses broderies. Voyez-y inscrite votre devise favorite: *Infirma mundi elegit Deus*; la devise des Oblats: *Pauperes evangelizantur;* et ce cri du cœur: *Vitali, optimo Patri*. Ce présent vous est offert par l'affection toute filiale d'un neveu, M. l'abbé Augustin Grandin.

Voyez ces lampes superbes, ce magnifique ostensoir...



Près du tabernacle, vous admirerez deux anges adorateurs. Ce chef-d'œuvre est celui d'un bon Frère convers.

O mon Dieu, ô Marie, Vierge Immaculée! conservez bien longtemps encore à notre affection notre Père, notre Pontife tant aimé... *Ad multos annos!* »

A son tour, le R. P. Soullier prend la parole. Il adresse les félicitations de l'Administration générale des Oblats au vénéré jubilaire, et lui offre le présent des *expulsés:* un calice et un missel.

***

Monseigneur ne peut contenir son émotion, sa voix se perd dans ses larmes.

« Oui, s'écrie-t-il, je suis touché et reconnaissant de cette affection et de ce respect si sincères dont je suis l'objet de la part de tous les membres de mon Vicariat. Oui, je suis heureux de ce souvenir du Père général et de l'administration.

» L'honneur qu'on veut me faire aujourd'hui doit avant tout revenir à la Congrégation. C'est elle qui a fait tout ceci, elle qui a fondé cette église de Saint-Albert, elle qui m'a donné les moyens de faire le bien en me fournissant les Pères et les Frères qui m'entourent... Une part d'honneur doit revenir aussi à l'*Œuvre de la Propagation de la Foi* et à celle de la *Sainte-Enfance,* et à tous les ouvriers apostoliques de mon Vicariat.

» Si j'ai fait un peu de bien, je ne l'ai point fait seul, et même je sens que, grâce à ma faiblesse et à mes misères, j'ai dû retomber lourdement parfois sur ceux qui m'entourent. J'ai dû m'appuyer sur eux, et ils ont certainement senti souvent le poids dont je les chargeais. C'est parce que je suis faible, parce que je connais mon impuissance, que j'ai mis dans mes armes le *roseau s'appuyant sur la croix.* »

Le héros de la fête ajoute quelques phrases où il veut démontrer que les félicitations doivent aller à ses collaborateurs beaucoup plus qu'à son « indigne personne ». Mais cet excès de modestie provoque aussitôt les protestations du R. P. Visiteur, auquel s'associe toute la Communauté.

Puis, les RR. PP. Rémas, Lacombe et Gasté portent la pa-

role en langues crise, pied-noir et montagnaise, pour interpréter les sentiments des principales tribus de l'immense diocèse.

Alors lecture est donnée des messages venus de l'extrême-Nord, du Canada, des Etats-Unis, de France et de Belgique. C'est un concert unanime, rendant hommage à l'apôtre du Nord-Ouest, à l'ange de Saint-Albert, au véritable Oblat de Marie-Immaculée.

Monseigneur fait ensuite l'inspection des présents qui lui sont offerts... Avec une simplicité charmante, il s'assied un ins-



Armoiries de Mgr Vital Grandin.

tant dans un superbe fauteuil sur lequel sont gravés ces mots: *Noces d'argent, présent de l'Ile à la Crosse.* Il ne revient pas de la surprise que lui font toutes ces splendeurs, et il en exprime hautement sa reconnaissance à tous ses bienfaiteurs.

On se rend alors à la cathédrale: on s'y prosterne devant Dieu, le cœur débordant de reconnaissance, puis encore on admire les splendides décorations qui l'ornent pour la circonstance. Tout a été disposé avec un goût exquis par le P. *Blanchet* et le P. *Van Tighem.* Les deux anges adorateurs font un effet magnifique.

Quel dommage qu'aucune photo n'ait été prise au cours des fêtes! Pour l'Histoire des Missions du Nord-Ouest, et pour celle de Mgr Grandin, la vue de certains groupes aurait revêtu tant d'intérêt!

L'après-midi de cette grande vigile a aussi sa note jubilaire, et il est marqué par la réception des Sœurs de la Charité, dites Sœurs Grises de Montréal, la visite aux Sœurs Franciscaines et

à leur Orphelinat, l'accueil de nombreuses députations de colons de Saint-Albert... Le soir, salut solennel du T. S. Sacrement, et joie d'une récréation toute intime, dans le cercle de la famille.

*
* *

Des solennités du grand jour, dimanche 16, mettons en vedette ces extraits du discours du R. P. *Lestanc,* à la grand'messe pontificale.

« Il y a de cela une quarantaine d'années, loin d'ici, au-delà de l'Océan, un enfant de *12* à *13* ans partageait ses journées entre l'école et la garde d'un troupeau. Ses parents vivaient de leur travail et n'étaient riches que de l'amour de Dieu. Aimés et estimés de tous, ils n'avaient d'autre ambition que celle d'élever leurs enfants dans la pratique fidèle de leurs devoirs. Le petit Vital répondait aux soins de ses parents par une grande docilité, une piété précoce, et une amabilité remarquable.

» Dieu avait jeté sur lui des regards de complaisance et disait de lui comme autrefois de Saint Paul : « *Cet enfant est* pour moi un vase d'élection destiné à porter mon nom aux nations qui ne me connaissent pas. » Comme jadis Samuel, le jeune Vital entendait la voix du Seigneur qui l'appelait ; mais son humilité lui faisait craindre une illusion. Cependant les anges des pauvres âmes que Dieu voulait sauver par lui ne lui laissaient pas de repos, et lui répétaient sans cesse ce que les anges de Macédoine disaient autrefois à Saint Paul : *Passe dans notre pays, viens à notre secours.*

» Enfin, Vital s'ouvre à son directeur : « Je désire être prêtre, dit-il, je voudrais même être Missionnaire. Mais pour cela il faudrait plus de talents, plus de vertus que je n'en ai. Je ne serai jamais digne d'une si belle vocation. »

» Mes frères, la réponse du directeur fut celle d'un prophète. « Ne sais-tu pas, mon enfant, que Dieu choisit les plus faibles instruments pour exécuter les plus grandes choses : *Infirma mundi elegit Deus.* » Ces paroles relèvent le courage de l'adolescent : il redouble d'ardeur pour l'étude et pour l'avancement dans la vertu. Je serai Missionnaire ! Cette pensée était

pour lui comme un charme qui adoucissait toutes les peines et aplanissait tous les obstacles. En dépit de mille difficultés, il achève son cours d'études, dit adieu à sa famille et va se préparer aux grands combats apostoliques dans la solitude de Notre-Dame de l'Osier, et dans le scolasticat des Oblats de Marie Immaculée à Marseille...

» Et le voilà Missionnaire ! Il part, armé de la croix et revêtu du caractère sacerdotal ; il vole à la conquête des âmes... La course des apôtres est comparée par l'Esprit-Saint à la marche du soleil qui se lève, tous les jours, comme un géant, pour fournir sa carrière et éclairer toute la terre. N'est-ce pas là l'image de notre Evêque ?... C'est une lumière, un soleil qui, se levant en France, a parcouru d'immenses espaces pour aller réjouir un instant la rivière Rouge ; il a continué sa marche bienfaisante jusqu'à l'Ile à la Crosse, Athabaska, la rivière Mackenzie, avant de venir s'arrêter sur les rives de la Saskatchewan.

» Le jeune Missionnaire évangélisait les pauvres, sans espoir d'aucune récompense sur la terre, quand tout à coup une grande nouvelle vint épouvanter son humilité. Le Pape a parlé, et ses supérieurs ont commandé : il est nommé Evêque. Celui qui se croyait indigne d'être Missionnaire reçoit l'ordre de monter plus haut..., il est choisi pour être le premier.

» Après qu'il eut porté aux sauvages de l'Extrême-Nord la bonne nouvelle du saint Evangile, le Ciel voulut que l'apôtre des *Montagnais* vînt offrir aux *Cris* et aux *Pieds-Noirs* les bienfaits de son ministère. Et que n'a-t-il pas fait pour ces tribus ?... Interrogez les chemins qui croisent le pays, interrogez les rivières, les lacs, nos prairies, nos forêts, nos déserts, tous ont été témoins de miracles de courage, d'abnégation, de charité. Ce roseau qui penche et menace toujours de tomber, comment a-t-il pu résister à tant d'orages, à tant d'épreuves ?

» Ah ! c'est qu'il s'est appuyé sur la croix. Jésus ne lui a pas manqué. Il a donné à l'Evêque, pour l'aider dans son œuvre, des *Oblats de Marie Immaculée*, des Sœurs de charité, des ressources providentielles.

» Demandons au bon Dieu qu'Il multiplie au centuple le bien déjà fait par notre doux et saint Pontife. La carrière parcourue a été féconde : mais le diocèse est immense et de partout on crie vers Monseigneur. Serrons-nous autour de lui, soyons tous sa joie, sa gloire et sa couronne. »

Ce magnifique sermon, qui remua profondément l'auditoire, fut résumé par le P. Lacombe en langue crise et en anglais. A l'issue de la messe, Monseigneur donna à l'assistance la bénédiction papale, et chacun se retira, emportant de cette grandiose solennité un impérissable souvenir.

*
* *

Aux agapes, le R. P. Visiteur eut encore un mot charmant. « Jouissez, maintenant, Monseigneur, du résultat de vos travaux ; car, souffrez que je vous le dise, *vous êtes un Evêque heureux*. malgré vos difficultés immenses, vos souffrances physiques et vos privations sans nombre. Heureux de l'affection si vraie, si filiale de votre clergé, de vos Pères et Frères, de vos communautés. »

Monseigneur voulut répondre, mais l'émotion l'en empêcha. Plus tard, on trouva ces paroles dans son journal :

« L'essentiel, c'est que tout cela serve à la gloire de Dieu ! »



XVII

Dans les Ruines sanglantes

A des pages où ont retenti les « fanfares triomphales », en vont succéder qui rendent le son du glas. Sombre exigence de la chronologie !

Depuis longtemps le mécontentement régnait parmi les *Métis* d'Alberta-Saskatchewan. Le Gouvernement tardait à leur concéder la propriété des terres qu'ils occupaient, et semblait avoir oublié les promesses faites en 1883 à leurs délégués, le P. Leduc et l'abbé Maloney.

Exaspérés par cette longue apathie, ils rappelèrent enfin, pour diriger un mouvement d'insurrection, leur plus chaud partisan, *Louis Riel*, métis du Manitoba, exilé aux Etats-Unis depuis la révolte manitobaine de 1869. Malheureusement, de mauvaises langues firent suspecter parmi les Métis la sincérité des missionnaires catholiques. Pourtant, dans une rencontre avec Riel, *Monseigneur Grandin* avait parlé clairement :

« Je répondis que, ne connaissant pas leurs revendications, nous ne pouvions être ni pour eux, ni contre eux. Si vous réclamez les faveurs auxquelles votre titre de premiers occupants vous donne droit, nous serons avec vous. Mais jamais nous ne pourrons appuyer une révolution ».

*
* *

Ce fut le 18 mars 1885 que la rébellion éclata, marquée de troubles indescriptibles !... Escarmouches, fuites éperdues, captures de prisonniers, rapines, brutales agressions, furent des événements de tous les jours, car des sauvages, *Cris* et *Sioux*,

commandés par le *Gros-Ours*, s'étaient mis de la partie. L'énergique intervention du Père Lacombe, heureusement, avait pu maintenir dans le calme les redoutables *Pieds-Noirs*.

Ce ne fut que le 14 mai, à la bataille de *Batoche*, que les troupes canadiennes, levées en toute hâte, purent mater l'insurrection. Mais, sur les deux mois qu'avait duré le soulèvement, que de ruines accumulées !... Que de presbytères pillés, d'églises en cendres, de maisons anéanties, de champs ravagés !

Hélas ! il n'y avait pas que des pertes matérielles à enregistrer : le bon Monseigneur Grandin avait surtout à déplorer l'assassinat de deux missionnaires, stupidement abattus par les sauvages. Rappelons le drame : nous l'avons décrit tout au long dans le *Petit Tour du Monde*.

*
* *

Aux confins des Provinces d'Alberta et de Saskatchewan, le long de la rivière Saskatchewan, à environ 32 km. l'un de l'autre, s'étendent deux lacs, dénommés lac La Grenouille et lac d'Oignon. Sur leurs bords étaient établies deux missions florissantes. Celle du lac La Grenouille, la plus ancienne, était dirigée par le P. Léon-Adélard Fafard, o. m. i., Canadien d'origine, âgé d'environ 35 ans. Celle du lac d'Oignon, toute récente encore, venait d'être fondée par le jeune P. Félix Marchand, du diocèse de Rennes, arrivé sur le champ de son apostolat depuis deux ans à peine.

A la nouvelle des pillages et des crimes qui se multipliaient dans la contrée, le P. Marchand, suivi de ses chrétiens, alla rejoindre son supérieur au lac La Grenouille, car l'isolement devenait dangereux... Ensemble, au matin du 2 avril (1885), ils commencèrent les offices du jeudi-saint. Les fidèles remplissaient l'église... Tout à coup, un grand tumulte se produit. Une foule de nouveaux arrivants, effarés, se mêle à l'assemblée des chrétiens. On se presse, on se bouscule.

C'est que les guerriers du Gros-Ours ont envahi la Mission et forcent tous les Blancs à entrer dans l'église. Puis, en costume de guerre, c'est-à-dire à peu près nus et bizarrement tatoués, ils y entrent eux-mêmes.

L'office n'a pas été interrompu, mais à peine la messe est-elle terminée, que tout le monde reçoit l'ordre impératif de se rendre au camp du Gros-Ours... Il n'y a pas à résister!... La mort dans l'âme, il faut, comme des esclaves, marcher devant la horde sinistre.

Les Pères, séparés l'un de l'autre, se trouvaient dans les premiers rangs du cortège, récitant des prières. Déjà on avait dépassé les dernières habitations, lorsque l'Agent du Gouvernement auprès des Indiens refusa d'aller plus loin. Aussitôt, une clameur s'éleva, un coup de feu partit, et l'infortuné tomba raide mort le long de la route.

Ce fut un signal!... Presque au même instant, à ses côtés, un Canadien ou Métis s'abattit râlant... Puis ce fut un certain Delaney qui roula dans l'herbe, mortellement frappé, tandis que le cortège continuait sa marche sous la poussée des guerriers.

Sans hésiter, le P. *Fafard* se précipite au secours de Delaney. La victime respire encore... Le prêtre se penche, et, tandis qu'il prononce la formule d'absolution, une balle lui traverse le cou et l'étend sur le sol: sa mort, cependant, n'est pas instantanée, et il faudra qu'un renégat vienne l'achever.

Aussitôt, n'écoutant que son courage, le P. *Marchand* court vers son confrère... Hélas! il n'a pas fait dix pas qu'il reçoit une balle en plein front et tombe inanimé. Sa mort avait été foudroyante... L'Eglise comptait deux nouveaux martyrs du zèle sacerdotal et de la charité.

La mission du lac *La Grenouille*, théâtre du drame, ne fut pas rétablie. Les Indiens, épouvantés par le crime de leurs parents infidèles, se joignirent aux chrétiens du lac d'Oignon.

*
* *

« De tous les sauvages réunis au lac d'Oignon, raconte Mgr *Grandin*, je n'ai pu en trouver un seul qui ait été véritablement témoin du massacre.

» ... On me dit qu'il y avait dans le camp une vieille sauvagesse qui avait lavé les figures de nos chers martyrs. Je la fis approcher...

« Quand j'arrivai près des cadavres, me dit-elle, ils étaient

déjà froids... Tous deux avaient la figure et les mains ensanglantées : ils tenaient d'une main leur croix, qui était aussi rougie de sang. Le P. Marchand avait la tête percée d'une balle, et le P. Fafard, outre la blessure qu'il avait au cœur, avait sans doute une blessure ailleurs, car le sang lui coulait le long du bras ; je fus puiser de l'eau dans le marais et leur lavai la figure, les mains, et je lavai aussi leurs croix. »

Les documents ne disent pas combien de temps les corps demeurèrent à l'endroit où ils étaient tombés, mais nous savons que deux métis, bravant le danger, vinrent avec respect relever les nobles victimes, et, après les avoir revêtues d'ornements sacrés, les déposèrent dans le sous-sol de l'église.

Malheureusement, à quelques jours de là, des énergumènes revinrent envahir la Mission, la pillèrent et y mirent le feu. Les corps des martyrs furent à demi calcinés... Enfin, six semaines plus tard, l'avant-garde du major général Strange les inhuma dans le cimetière.

Pendant que flambaient église et couvent, les sauvages avaient organisé une danse macabre, où, secoués par une joie satanique, on les voyait sauter revêtus de soutanes, chasubles, chape, drap noir, aubes, surplis...

Le vénéré Pasteur, aussi longtemps que durèrent les hostilités, abrita les familles dispersées, recueillit les orphelins, soigna les malades. A Batoche, il rencontra le Père Moulin, qui avait reçu une balle dans la jambe, et qui semblait vieilli de dix ans.

On se figure la douleur du pieux Evêque. « Depuis mon voyage en Europe, disait-il, j'ai perdu huit missionnaires. Sur ce nombre, deux seulement sont morts dans leur lit : les autres ont péri gelés, noyés ou massacrés par les sauvages. »

Il eut la délicate pensée de remettre à Mme Fafard le chapelet de son cher missionnaire.

*
* *

Cette histoire tragique eut un heureux épilogue.

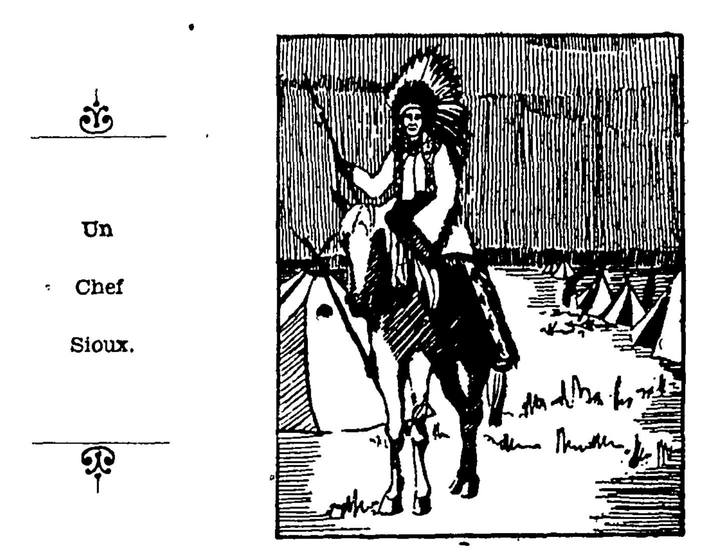
En mars 1886, le P. Lacombe communiquait aux *Missions Catholiques* ce télégramme de Mgr Taché à Mgr Grandin : « Je viens de baptiser Poundmaker (chef Cris) et vingt-huit autres

sauvages. » Et il ajoutait : « Le sang des PP. Fafard et Marchand a plaidé au ciel pour la conversion de leurs meurtriers. Ils vont être libres bientôt. Mais il convenait qu'ils reçussent le pardon de Dieu avant de recevoir celui des hommes. »

Le transfert des précieux restes des Pères Fafard et Marchand, à Saint-Albert, eut lieu le 15 septembre 1891, sous la présidence de Mgr Grandin.

* * *

Cependant, la rébellion avait accumulé les ruines.



Un Chef Sioux.

Pauvre Monseigneur Grandin ! Il avait, au prix de fatigues inouïes, parcouru la France et le Canada pour recruter des ouvriers apostoliques et recueillir quelques ressources, si nécessaires à la prospérité de ses Missions ! Un succès relatif avait couronné ses efforts, il en bénissait le Ciel..., et voilà que tout à coup la rafale emportait ses missionnaires, aplatissait couvents, églises, écoles !... Tant de fois, jadis, sur la vaste étendue des lacs et des prairies, les éléments s'étaient ainsi amusés à mettre en déroute ses plans les mieux arrêtés, lui enlevant ce qu'il avait péniblement amassé, menaçant sa vie elle-même !

Que faire, sinon rééditer le geste de toujours, se confier en la Providence, se redresser, et se remettre à l'œuvre?... Oui, à tout prix, il fallait que le diocèse de Saint-Albert se relevât, refit promptement ses cadres d'apôtres, multipliât ses fondations!

Le vénérable Evêque comprit que, malgré ses infirmités, il devait reprendre son bâton de voyage!... Il verrait le Canada, passerait aux Etats-Unis, et, de nouveau, parcourrait la France!...

***

Il arrivait à Ottawa le samedi 24 octobre 1885. Ses affaires les plus pressantes étant réglées, il repartit pour Saint-Albert. Mais ce n'était que pour un séjour de quelques mois. Le 16 décembre 1886, il écrit, en effet, de Mac Leod aux *Missions Catholiques*:

« Le 22 novembre, j'ai quitté Saint-Albert pour visiter la partie sud et sud-ouest de mon diocèse, d'où je me rendrai ensuite aux Etats-Unis, puis à Paris, puis à Rome.

» Je vais séjourner quelque temps à Mac-Leod pour me remettre un peu de mes fatigues en donnant les exercices d'une retraite annuelle aux six Religieux qui évangélisent cet immense district. Je partirai ensuite pour Ottawa afin de traiter avec le Gouvernement d'affaires d'une très grande importance. Le bien de mes chers sauvages réclame de moi ces démarches longues et ennuyeuses, mais, seraient-elles mille fois plus pénibles, je n'hésiterais pas un instant à les faire.

» Au reste, il me faut prendre courage: je sens que ma tâche est presque remplie et que le *Dies magna* sera bientôt arrivé pour moi. Demandez qu'il ne soit pas trop amer... »

Au Canada, il prêche presque tous les jours, et souvent plusieurs fois par jour. Mais sa fatigue extrême le jette sur un lit d'hôpital, à Montréal, où il est soigné avec une tendresse toute filiale par sa nièce, Sœur Grandin, qui lui sert à la fois d'infirmière et de secrétaire.

Soulagé, mais non guéri, il part alors pour les Etats-Unis, où on le voit successivement à New-York, Washington, Balti-



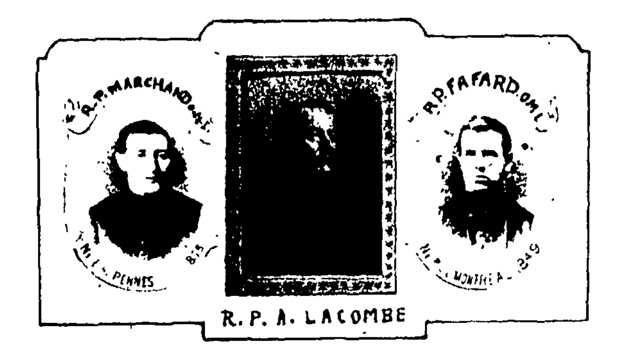
Arrivée de Mgr Grandin à Saint-Albert le jeudi 21 octobre 1886. Il a revêtu les ornements pontificaux près du pont (que l'on aperçoit derrière les enfants de chœur). De gauche à droite : PP. Lizée, A. Blanchet, André, Lestanc (il a bougé), Blais (?), Monseigneur, PP. Remas (en chape, desservant la cathédrale), Leduc, Dauphin, abbé Quévillon, P. Pineau. En haut de g. à dr. : l'évêché, la cathédrale (derrière elle, dépassant un peu du côté gauche, la 1re cathédrale, faisant office de sacristie), l'école, le 1er couvent des Sœurs, et le 3e évêché en construction. — Cette photo fera comprendre aussi les pages 118 et 119.



Mgr Grandin vers l'époque de ses noces d'argent épiscopales (1883). —



Mgr Grandin et son frère le Chanoine, durant les derniers jours qu'ils passèrent ensemble (1893).





Ci-dessus :
le Chef Peau d'Hermine et sa femme.



A gauche : les signataires du Traite avec les Indiens (1887) : P. Lacombe, M. J. Lheureux, et les chefs Peaux-Rouges. Le fameux Pied-de-Corbeau est au centre.



Une Ecole dans le Nord-Ouest canadien.

more, Philadelphie, Providence, etc. La prédication en anglais nécessitait plus de préparation et doublait la fatigue.

Les *Missions Catholiques* signalent son arrivée à Rome dans les premiers jours de mai 1887. Il demande pardon à Léon XIII de ne pouvoir lui offrir en cadeau qu'une peau de chèvre des montagnes. Le Pape, souriant, s'en enveloppe aussitôt les pieds.

— Que le Saint-Père est bon, répétait le pieux évêque. Il était insatiable de détails sur nos martyrs, sur nos missions.

En France, il revoit sa famille, le vénéré Mgr Sébaux, assiste au Chapitre général des Oblats, puis, le 18 juin 1887, reprend l'Océan, pour rentrer à Saint-Albert vers le 10 août.

*
* *

Sans prendre de repos, il se remit tout de suite à parcourir son diocèse, relevant les courages, remplaçant les Pères absents ou malades. Son journal de voyage est moins fourni qu'autrefois, mais, en revanche, il multiplie les lettres particulières, pour intéresser à ses œuvres la charité catholique... Son appel pour les vocations a été entendu, mais il faut des ressources pour installer les nouveaux arrivés: c'est pourquoi, plus que jamais, le bon Pasteur se fait mendiant.

*
* *

Un fait nouveau allait faciliter son activité administrative.

Le 16 juillet 1889, Mgr Taché réunissait en son palais épiscopal le premier Concile de Saint-Boniface. Tous les évêques présents étaient des Oblats de Marie Immaculée: Mgr Taché, Mgr Grandin, Mgr Durieu (Colombie britannique), Mgr Faraud et Mgr Clut.

La vénérable assemblée décida de demander à Rome la division du diocèse de Saint-Albert, que Mgr Grandin réclamait depuis longtemps, alléguant l'immensité de son diocèse, ses infirmités, son impossibilité de faire face à tous les besoins matériels et spirituels. Le vœu du Concile fut approuvé. La partie Est du diocèse de Saint-Albert fut érigée en Vicariat de la Saskatchewan, et le R. P. *Pascal*, missionnaire au Mackenzie, en

devint le premier Vicaire. Son sacre eut lieu à Viviers (France), le 28 juin 1891 (1).

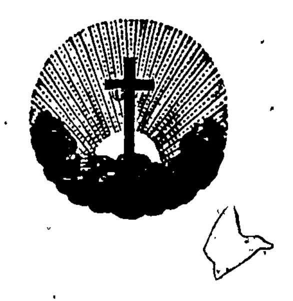
Ainsi diminué, le diocèse de Saint-Albert était encore plus grand que la France. Il conservait 21 stations avec 24 Pères et 19 Frères. On y trouvait les Sœurs Grises à Saint-Albert et au lac La Biche ; et les Fidèles Compagnes de Jésus à Calgary, puis bientôt à Edmonton et à Lethbrigde.

*
* *

Une grande joie pour Mgr Grandin : il la consigne comme suit dans son journal :

« *Nunc dimittis servum tuum Domine...* Aujourd'hui, 17 mars 1890, j'ai eu la consolation d'ordonner prêtre un enfant du pays, ce que je n'ai cessé de demander au bon Dieu depuis que je suis évêque. Après bien des essais infructueux, nous avons enfin réussi, et les dispositions de notre cher Père Cunningham nous font espérer que je n'aurai pas lieu de regretter de lui avoir imposé les mains. »

Quelques années plus tard, la même consolation lui était réservée par l'ordination d'un nouvel élu métis, le R. P. Baudry.



(1) Au lendemain de ce Concile, Mgr Faraud, épuisé, donnait sa démission et se fixait à Saint-Boniface, où il mourut le 29 septembre 1890. Le Saint-Siège lui donna pour successeur le P. Emile **Grouard**, qui fut sacré à Saint-Boniface le 1er août 1891.

XVIII

Vers le Crépuscule

Avec les années, et malgré le partage de son diocèse, s'accroissent les soucis et les angoisses du vénérable Evêque de Saint-Albert.

Le Gouvernement central d'Ottawa restait sectaire. Toutes les faveurs continuaient à aller aux protestants. L'enseignement catholique était combattu sans répit. On méconnaissait les promesses les plus solennelles, et l'on oubliait les inappréciables services rendus à la colonisation par les missionnaires et leurs Evêques. C'était l'ingratitude, la persécution mesquine.

Par ailleurs, les ennemis de l'Eglise activaient l'émigration et la colonisation anticatholiques et formaient des centres protestants dans lesquels les ministres de toutes sectes, soutenus par l'or de l'Angleterre et des sociétés bibliques, élevaient des églises, des écoles, des orphelinats, des hôpitaux.

Sans doute, l'Irlande, la Belgique et la France envoyaient des émigrants en grande majorité catholiques : mais combien plus nombreux ceux qui arrivaient d'Angleterre, d'Ecosse, de Suède et d'Allemagne, et ceux-là étaient protestants, juifs, schismatiques ou mennonites !

***

De longue date, Mgr Grandin, avait voulu contrebalancer l'invasion protestante. Par tous les moyens, il essayait d'attirer dans le Nord-Ouest des familles canadiennes aux traditions catholiques. C'est dans ce but qu'il avait envoyé plusieurs fois le Père Lacombe au Canada, dans ce but aussi qu'il avait choisi,

comme agent d'émigration attitré, M. l'abbé Morin. Plusieurs localités d'avenir avaient ainsi été constituées.

« Qui sait, disait l'Evêque, si l'équilibre de la population ne sera pas déplacé au profit de la race la plus féconde et la plus chrétienne ? » En attendant, il priait, il travaillait et souffrait.

*
* *

Un *Rapport* publié en 1892 nous fournit, parmi bien d'autres, ces détails intéressants sur le diocèse de Saint-Albert.

« La cathédrale en bois, construite en 1870, est devenue insuffisante pour la population, qui s'accroît rapidement. Déjà la toiture menace ruine. Il nous faudrait incessamment bâtir du nouveau.

» La jeune ville d'*Edmonton*, située à 15 km. seulement de Saint-Albert, est aujourd'hui le terminus du chemin de fer au nord de Calgary. C'est la future capitale d'une nouvelle province civile.

» Dans maints villages, les sauvages ont eu à souffrir pour leur religion, et plusieurs, constatant que pour avoir les faveurs des agents du Gouvernement ils devaient se dire protestants, ont eu la faiblesse d'apostasier, extérieurement du moins, et d'envoyer leurs enfants aux écoles protestantes, les seules officiellement reconnues dans ces localités.

» Les *Fidèles Compagnes de Jésus*, excellentes Religieuses, non moins excellentes institutrices, sont établies à *Lethbridge*, et leur école rivalise avantageusement avec l'école publique protestante. La population, de 1.800 à 2.000 âmes, est composée en grande partie de *Belges*, venus dans cette partie du Nord-Ouest pour exploiter les gisements de charbon. Une belle église en pierre, malheureusement trop petite, y a été construite par souscription. Mgr de Saint-Albert s'est inscrit en tête de liste pour une somme de 2.000 francs et un prêt de 5.000, remboursables en dix ans. Ces 5.000 francs ont été soldés longtemps avant l'échéance, et les généreux habitants de *Lethbridge*, quoique très pauvres en général, s'imposent aujourd'hui de nouveaux sacrifices pour agrandir et embellir leur église et construire une

résidence convenable à leur missionnaire si dévoué (le R. P. Van Tighem), lui aussi enfant de la catholique *Belgique.* »

*
* *

Pasteur au zèle ardent, Mgr Grandin n'ignorait pas qu'il était, avant tout, le Pasteur de ses fervents collaborateurs. Aussi, que de lettres, que d'instructions, que de récollections pour intensifier dans leurs âmes l'amour de Dieu !

Accablé personnellement, il avait à cœur de les encourager. Et avec quelle onction !... A un missionnaire quelque peu désemparé, il écrivait :

« Notre divin Sauveur lui-même, malgré ses miracles, sa grande charité, ses perfections infinies n'a fait que peu de conversions. Il n'a eu, on peut le dire, aucune consolation dans son apostolat. Ne soyez pas plus exigeant que Lui... Priez, suppliez, souffrez, supportez les rebuts, les ingratitudes ! Ainsi, vous réussirez, sinon à opérer des conversions, du moins à plaire à Dieu ; et c'est ce que nous voulons, après tout, n'est-ce pas ? »

« C'est par les marches de la souffrance, disait-il encore, que nous ferons l'ascension vers Dieu. »

Charitable toujours, on le vit soigner, avec le dévouement d'une mère, deux de ses missionnaires mourants, et les préparer au grand voyage de l'éternité (1892).

Humble, il craint d'être inférieur à sa tâche, il voudrait démissionner ; ce geste, lui semble-t-il, est demandé par la plus grande gloire de Dieu. « La crainte de gêner, écrit-il, me jette dans les plus grandes tortures. J'ai honte de moi. » Mais il s'attire cette réponse du R. P. Soullier :

« Nous rendons hommage à la droiture de vos intentions, à la sagesse de vos actes, à votre inaltérable dévouement, à la délicatesse de votre conscience d'évêque et de religieux. On peut attester qu'au point de vue même de la doctrine, vous avez fait fort bonne figure en Amérique et en Europe devant les princes de l'Eglise, et devant les princes de la littérature. »

*
* *

A cette époque, déjà si pénible pour lui, il apprit la mort de Mgr Sébaux. Alors, on le vit tomber à genoux, tandis qu'un flot

de larmes s'échappait de ses yeux. Ce deuil, il le porta le reste de ses jours... D'autres deuils cruels l'attendaient à bref délai.

En mai 1892, un jeune missionnaire, le R. P. Dupé, en route pour l'Extrême-Nord, s'arrêta dix jours à Edmonton et Saint-Albert. Il écrivit par après à sa famille:

« J'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir Mgr Grandin. Il paraît bien souffrant. Mais quelle bonté! En sa présence, on oublie l'évêque pour ne voir que le père. Il se prépare à recevoir une caravane d'illustres visiteurs: un archevêque, quatre évêques et une quinzaine de prêtres, du Canada. Sous la conduite du R. P. Lacombe, ils vont assister à une grande réunion des Indiens de la Colombie britannique et se rendre compte des progrès accomplis dans ces contrées, naguère presqu'entièrement désertes. »

En effet, à la grande joie du bon évêque, la pléiade d'amis arrivait bientôt: c'étaient Mgr Taché, Mgr Laflèche, Mgr Duhamel, Mgr Macdonald (Alexandria), Mgr Brondel (Helena), Mgr Lorrain (Pontiac) et Mgr Grouard.

La réception fut triomphale. Le lendemain, un dimanche, la cathédrale, toute pavoisée et décorée, vit se dérouler d'émouvantes solennités... A la grand'messe, magnifique discours de Mgr Taché, retraçant les merveilleuses réalisations opérées dans l'Eglise du Nord-Ouest. Aux vêpres, allocution de Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, qui fit vibrer à son tour la note jubilante avec le *sursum corda* de l'action de grâce.

Quelle journée inoubliable de réconfort et d'émotion!

S'il faut en croire le P. Jonquet, « ce fut pour la première fois, à l'occasion de cette excursion épiscopale, le 28 mai, que parurent les draps de lit dans le pauvre évêché de Saint-Albert. C'est aussi à partir de cette époque qu'il y eut quelquefois du sucre sur la table. »

*
* *

Hélas! un mal nouveau allait s'ajouter aux autres infirmités du Prélat. « Il en avait ressenti les premiers symptômes dès le mois de novembre 1890, dans un de ses longs voyages à travers son diocèse, puis, s'apercevant qu'au repos la souffrance

disparaissait, il l'avait attribuée aux cahots des voitures. » On lui infligea des traitements longs, désagréables et inutiles. Quelques docteurs, cependant, avaient diagnostiqué... la pierre.

« Je ne me fais pas illusion, note le vénérable patient dans son journal. Je suis atteint de la maladie qui me conduira au tombeau : je crains que ce ne soit bien lentement. Ne vais-je pas devenir une charge pour le diocèse? Ma grande peine c'est d'avoir la responsabilité d'un grand diocèse dans un temps où il faudrait un grand développement d'activité, d'être engourdi par la maladie et l'obligation de me soigner. »

Le 8 février 1892, anniversaire de sa naissance et de son baptême, il a ce cri d'humilité :

« Soixante-trois ans ! Combien de temps plaira-t-il à Dieu de me laisser encore sur la terre? Je suis à Lui à la vie, à la mort. A en juger par les apparences, je ne crois pas que la mort soit bien loin. Ma vie a été plus longue que je ne pouvais l'espérer. Ah ! si je l'avais mieux employée ! En réparation de mes fautes j'accepte d'avance, avec la plus grande soumission à la volonté de Dieu, la mort, quand, où, et comme Il voudra. La seule grâce que je Lui demande, c'est de mourir en son amour, c'est qu'Il me donne un successeur selon son cœur, qui répare mes fautes et fasse le bien que je n'ai pas fait. »

*
* *

Cependant le mal empirait, les souffrances devenaient intolérables. Pendant près d'un an, l'héroïque malade reste encore à son poste avant de se livrer au chirurgien.

De Paris, son neveu, le docteur Rüch, le presse de venir. Le R. P. Soullier insiste à son tour. « Ce genre d'opération se pratique ici fort souvent et réussit presque toujours, même sur des vieillards de soixante-dix à quatre vingts ans... Je vous verrais volontiers venir vous faire opérer à Paris. Partant en janvier, nous vous verrions probablement guéri dans le mois de mars, et vous pourriez prendre part au Chapitre général, ce qui serait pour tous une consolation.»

Il hésitait toujours, quand la mort du T. R. P. Fabre, Supérieur général des Oblats, et la nécessité de lui donner un succes-

seur, le décidèrent enfin, et il quitta Saint-Albert le 19 janvier 1893, en compagnie de son neveu, le Père Grandin.

***

A Paris, le docteur Basy, célèbre spécialiste, constata la présence de plusieurs pierres, et la lithotritie fut déclarée urgente. Le patient s'installa le 23 février chez les Frères de Saint-Jean de Dieu, et l'opération fut fixée au lendemain. « Voilà ma chambre transformée en pharmacie, écrit-il : force flacons, force instruments de chirurgie, que j'ose à peine regarder. Tout cela ne peut manquer de m'émouvoir et je ne pense pas dormir beaucoup cette nuit. Je suis entre les mains de Dieu. J'accepte la mort pour demain ou plus tard, suivant son bon plaisir : mais qu'Il me traite selon l'étendue de ses miséricordes ! »

On l'endormit pour l'opération, et, malgré le sommeil, ses lèvres murmuraient des prières... « Vers 10 heures, écrit-il, je me trouve sur mon lit, bien souffrant, entouré de mes charitables infirmiers. On me dit que l'opération a réussi. »

Le succès, cependant, n'était pas total, car toutes les pierres n'avaient pas été pulvérisées. Mais le soulagement était réel, et l'évêque-missionnaire, bien qu'infirme, connaîtrait encore plusieurs années d'activité.

***

Les soins du docteur se continuèrent pendant près d'un mois ; et quand le malade, dont la patience et la douceur l'avaient tant édifié, voulut lui offrir des honoraires, le praticien répondit simplement : « Monseigneur, je serai assez payé si vous voulez bien prier pour moi et pour les miens. »

Des visites bien chères avaient ensoleillé ses longs jours de convalescence : citons celles des RR. PP. Soullier, Antoine et Augier, Assistants généraux, celles de son frère aîné, le bon chanoine de Laval, de ses nombreux neveux et nièces, de Mlle Elise Veuillot, de la comtesse Lafon.

Quant aux Frères infirmiers, ils n'avaient qu'admiration pour le pieux Prélat : « Impossible, disaient-ils, d'approcher ce saint Evêque sans devenir meilleur. »

Ce fut une indicible consolation pour le chanoine de Laval

de recevoir chez lui son illustre frère. De son côté, celui-ci ne tarit pas d'éloges sur son hôte bien-aimé. « Mon frère, chez qui je suis descendu, écrit-il, est tout aussi dévoué que moi-même aux intérêts de mon diocèse. Que de démarches ! que de visites ! Il fait ce que je n'oserais faire moi-même... Que Dieu lui en tienne compte ! »

***

Mgr Grandin se fit un devoir et une joie d'assister, du 11 au 24 mai, au Chapitre général des Oblats, convoqué à Paris, et qui s'ouvrit par l'élection du T. R. P. Louis Soullier comme Supérieur général de la Congrégation.

Le 29 juin, on signale sa présence au *Scolasticat de Liége,* où il confère l'ordination à près de 50 religieux, dont 5 reçoivent la prêtrise.

Alors, toujours dans l'intérêt de ses missions, il se met à sillonner la France... Le 24 août, à Niort, il participe, comme évêque-assistant, au sacre de Mgr *Joulain,* o.m.i., nommé au siège de Jaffna.

Ayant parcouru la France, il revient en Belgique pour une longue tournée de conférences et de prédication. Les *Petites Annales* fixent en ces termes le souvenir de cette campagne apostolique (1893) :

« Pendant le mois de novembre, Mgr Grandin a visité plusieurs villes de la Belgique pour y faire connaître les œuvres et les besoins de ses missions. Son aspect vénérable, la bonté qui rayonne sur son visage, sa parole émue, ont produit partout une profonde impression. »

***

Impression profonde, en effet, puisque la mémoire n'en est pas effacée. Dans tous nos diocèses, on rencontre encore des prêtres et des laïques qui eurent le bonheur de l'entendre et qui en parlent toujours avec admiration. Que de jeunes gens répondirent à son appel ! Aux petits séminaires de Malines, de Floreffe et de Bastogne, à l'Ecole apostolique de Turnhout, il fit des conquêtes. Le Supérieur d'un établissement, qui était allé le prendre

à la gare, disait aux élèves, en attendant l'heure de la conférence :

— L'évêque que vous allez entendre est un vrai saint.

O vénéré patriarche, c'est de toute notre âme qu'après bientôt cinquante ans nous vous crions encore : « Merci, merci, d'être passé parmi nous, de la part de Dieu, en faisant tant de bien ! »

Après un repos bien mérité, l'athlète du Christ se remettait en route vers l'Alsace-Lorraine, la Prusse rhénane et la Bavière.

A Rome, le Pape Léon XIII le retint pendant trois quarts d'heure. A Paris, le Supérieur général eut avec lui de longs entretiens. « Que ces conversations m'ont fait du bien », répétait l'humble Evêque.

* * *

Bien pénibles furent les adieux à sa famille. Des quatorze enfants de jadis, trois vieillards seulement survivaient : l'évêque-missionnaire, le chanoine, et leur sœur Mélanie. Tous trois pressentaient que c'était la dernière entrevue.

« Le vénérable chanoine, rapporte le P. Jonquet, voulut accompagner son cher prélat jusqu'au Havre. Il l'installa dans sa cabine et longuement l'étreignit dans ses bras. Tous les deux pleurèrent... Quand démarra le navire, debout sur le quai, penché comme pour suivre son frère, de loin, de ses vieilles mains tremblantes, le bon chanoine envoyait encore des signes d'adieux. Les deux frères ne devaient plus se revoir ici-bas. »



XIX

La dernière Etape

Malgré l'âge et les infirmités, Mgr Grandin demeurait l'homme du zèle et de tous les dévouements.

Il s'arrêta, heureux, au *Scolasticat St-Joseph d'Ottawa* pour y conférer les ordinations le samedi-saint, 24 mars 1894.

— Ah ! disait-il, je viendrais volontiers de Saint-Albert pour ordonner tous ceux qui seraient destinés à mon diocèse.

L'après-midi, après une conférence aux Scolastiques, il alla saluer les Pères de l'*Université,* puis se rendit chez Mgr *Duhamel,* qui l'avait invité à officier pontificalement le jour de Pâques à tous les offices de la cathédrale.

Il repartit d'Ottawa le mercredi 28, s'attarda quelque peu à Saint-Boniface auprès de Mgr Taché souffrant, pour se retrouver enfin à Saint-Albert dans les premiers jours d'avril.

A ce moment, s'embarquait au Havre pour l'Amérique le T. R. P. *Louis Soullier,* qui, lui-même, fut reçu en triomphe à Saint-Boniface le samedi 29 avril. Le vénérable Mgr Taché, en dépit de son douloureux affaiblissement, était sur pied pour accueillir, avec une intense émotion, le Supérieur général des Oblats.

*
* *

Hélas ! le si méritant archevêque n'avait plus deux mois à vivre... Vers la mi-juin, Mgr Grandin était rappelé en hâte à Saint-Boniface pour préparer à la mort son métropolitain bien-aimé. Dominant sa douleur, il lui conféra l'extrême-onction le 19, et lui porta le Saint-Viatique le 20... A l'aube du 22, la fin

du Prélat étant imminente, il lui dit en sanglotant, après lui avoir baisé la main :

— Monseigneur, recueillez-vous : je vais, de nouveau, vous donner l'absolution... Maintenant, je vais dire la sainte messe à votre intention.

Il semblait que le moribond en avait encore pour une heure ou deux : mais ce fut pendant cette messe que Monseigneur *Taché*, assisté du R. P. *Langevin* et du Frère *Boisramé*, rendit son âme à Dieu.

Quel deuil, quel vide pour l'évêque de Saint-Albert ! Il perdait un père, un ami, un conseiller... Abondantes ses larmes coulèrent.

Dans les jours qui suivirent, on voulut lui faire accepter la succession du grand disparu. « Ce n'est pas à mon âge, répondit-il, avec mes nombreuses infirmités, quand je cherche un coadjuteur, que je puis penser à un autre poste, à une charge plus lourde. » Il dut, néanmoins, écrire bien des lettres, à Rome, à Québec, à Paris, pour faire écarter ce projet.

***

De retour dans sa ville épiscopale, il y reçut le 13 juillet, en grande solennité, le T. R. P. Soullier. Jamais la petite cité du Nord n'avait vu pareil triomphe, entendu semblable concert d'acclamations.

Dès le lendemain, s'ouvrait la retraite annuelle, prêchée par le R. P. Antoine, compagnon de l'illustre visiteur. A la fête qui clôtura les saints exercices, Mgr Grandin se permit d'insister auprès du T. R. P. Général, dans un discours émouvant, pour obtenir du renfort dans ses pauvres missions... A beaucoup de ses nouveaux diocésains il ne pouvait distribuer le pain de la bonne parole.

« Ce sont cependant, précise-t-il, des chrétiens, mais des chrétiens dont nous ignorons la langue : des Italiens, des Flamands, des Allemands, des Polonais, des Slaves, qui ne peuvent pas même se confesser. Je vois l'action de la Providence dans les fondations de notre chère Congrégation, en *Belgique*, en *Hollande*, en *Allemagne* et ailleurs. Elle nous prépare là les mission-

naires nécessaires, en attendant que l'église de Saint-Albert puisse, comme les jeunes canards de nos lacs, vivre par elle-même. »

Après le départ du Supérieur général, Monseigneur entreprit la visite pastorale de la partie sud-est de son diocèse. L'une de ses joies fut la consécration de l'église, toute en pierre, de *Lethbridge*. Nous avons dit déjà que cette paroisse comptait beaucoup de belges et qu'elle avait pour curé le R. P. Van Tighem, enfant des Flandres.

Beaucoup d'autres postes réjouirent le cœur de l'Evêque; par la vitalité des œuvres catholiques qu'il y rencontra.

Ce lui fut un autre bonheur que d'apprendre, au mois de décembre, la nomination du R. P. *Langevin* comme successeur de Mgr Taché. L'élu du Saint-Père était tout préparé à ses redoutables fonctions par la collaboration intelligente et dévouée qu'il avait mise, plusieurs années durant, au service de l'Archevêque disparu.

Le sacre eut lieu le 19 mars 1895, en la cathédrale de Saint-Boniface. Mgr Fabre, archevêque de Montréal, prélat consécrateur, y fut assisté de Mgr Duhamel et de Mgr Grandin.

*
* *

Mais ces joies n'étaient que des échappées de lumière sous un ciel assombri.

De plus en plus, hélas, la souffrance assaillait le pauvre évêque de Saint-Albert. Névralgies, rhumatismes, irritations de l'estomac, élancements dans tous les muscles le harcelaient sans pitié, surtout la nuit.

Par surcroît, l'humiliante et cruelle maladie de la pierre marquait une recrudescence alarmante qui lui imposa une nouvelle opération dans une clinique de Montréal.

Tous ces assauts de la douleur étaient pour lui des messagers de la mort.

« Il y a longtemps, consigne-t-il, que, par différentes voix, l'Esprit-Saint m'avertit que bientôt je devrai rendre mes comptes, *quia mors mea prope est in januis...* Ma bonne Mère, plaidez ma cause et obtenez-moi miséricorde. Déjà la mort agit puis-

samment sur moi. Je l'accepte, ô mon Dieu, comme une punition bien méritée de mes nombreux péchés. Je l'accepte pour le temps, le lieu, les circonstances si pénibles qu'elles puissent être pour moi, dès lors que tout sera d'après votre sainte volonté.

» Malgré les plaintes et peut-être les murmures que la douleur et ma faiblesse m'arracheront, je dis d'avance pour ces moments difficiles : *Fiat Pater!* Père, que votre volonté soit faite... toujours ! A la vie, à la mort, et dans l'éternité ! »

Quelles vibrations !... Quels accents !... Ah ! certes, cette voix nous la connaissons ! C'est une voix humaine, puisqu'elle frissonne en parlant de tourments entrevus, et qui approchent... Mais combien cette voix humaine nous apparaît divinisée dans le cri d'acquiescement total qu'elle élève vers Dieu ! *Fiat ! Pater !*

... En ce temps-là, dans le jardin du Carmel de Lisieux, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, bien malade, se promenait par obéissance, offrant ses fatigues pour le soulagement d'un pauvre missionnaire.

*
* *

Rome, toujours sage, comprit que l'heure était venue d'accorder à Mgr Grandin un coadjuteur qui partagerait son lourd fardeau et s'initierait à la future succession.

Ce fut le 13 mai 1897 que le Bref nommant à cette dignité le R. P. *Emile Legal* parvint à Saint-Albert : on donnait à l'élu le titre d'évêque de Pogla. Le choix du Saint-Père était celui de Mgr Grandin, de Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, et des autres évêques de la province. En annonçant cette heureuse nouvelle à ses prêtres, le vénérable évêque, après avoir fait l'éloge de son coadjuteur, ajoutait ému :

« Je doute qu'il puisse vous aimer plus que je vous ai aimés, mais il vous aimera tout autant. Vous l'aimerez aussi, vous tous, nos biens-aimés, auxquels nous nous adressons peut-être pour la dernière fois, vous l'aimerez comme l'homme de Dieu, comme notre frère, nous osons dire comme notre fils, car nous espérons d'avoir la consolation de lui imposer nous-même les mains, et d'en faire un autre nous-même. »

Depuis seize ans le R. P. Emile Legal, dont nous avons annoncé plus haut l'arrivée au Canada, se dévouait à l'évangélisation des farouches *Pieds-Noirs,* qui lui donnaient bien peu de consolations. A Mgr Grandin, qui lui avait proposé un autre poste, le courageux pionnier avait répondu:

— Il faudra des années, des générations peut-être, pour transformer ces tribus. Quelques missionnaires doivent assister à ces années d'insuccès et d'aridité: je n'ai aucune objection à être de ce nombre.

Dans sa *Réserve,* il exerçait tous les métiers, y compris celui de fossoyeur. Ses Indiens étaient de ceux qui refusaient de réciter l'*Ave Maria* jusqu'au bout, parce qu'on y parle de « notre mort ». La peur de la mort leur faisait abandonner leurs défunts sans sépulture. Le Père Legal venait justement de procéder à l'inhumation d'un enfant quand il reçut l'annonce de sa nomination à l'épiscopat.

On avait déjà parlé de lui, en 1886, comme coadjuteur de Mgr Taché. Plus tard, on voulait le proposer comme premier Vicaire apostolique de la Saskatchewan: mais Mgr Grandin, pour le conserver auprès de lui, était intervenu de façon décisive.

*
* *

Le sacre eut lieu dans la cathédrale de Saint-Albert, en présence de Mgr Langevin, le 17 juin 1897, fête du Très-Saint-Sacrement. Mgr Grandin avait pour assistants Mgr Durieu, évêque de New-Westminster, et Mgr Clut, auxiliaire de Mgr Grouard, tous deux Oblats de M. I.

Au banquet, l'Evêque de Saint-Albert, après avoir, de façon charmante, rappelé les souvenirs du passé, termina par cette parole, adressée à son bien-aimé coadjuteur: *Majora te manent pro Christi fide certamina,* des combats plus grands vous attendent pour la foi du Christ.

C'est avec un sourire que le vieil Evêque pouvait dire désormais qu'il avait trouvé « un bon Cyrénéen, sur lequel il se déchargeait de toutes ses croix. » « Et je le fais sans scrupule », ajoutait-il.

Sans tarder, l'Administration générale des Oblats reporta

sur Mgr Legal la lourde charge de Vicaire des Missions, et ce fut un immense soulagement pour l'Evêque de Saint-Albert.

*
* *

Les cinq années qui suivirent furent pour lui, avec une activité réduite, celles des ultimes préparatifs au grand voyage. Certains événements, heureux ou tristes, les jalonnèrent.

Retenons quelques dates.

Le 3 octobre 1897, après seulement quatre ans et demi de généralat, mourait à Paris le T. R. P. Soullier. Le Chapitre général lui donna pour successeur, le 19 mai 1898, le T. R. P. Cassien Augier, assistant général.

Le 17 juillet 1899, le R. P. Lacombe comptait cinquante ans de vie sacerdotale. Mgr Grandin voulut, pour célébrer cet événement, un grand déploiement de solennité, et la fête officielle fut fixée au 25 septembre. Aux deux évêques de Saint-Albert se joignirent Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, et Mgr Dontenwill, o.m.i., successeur de Mgr Durieu sur le siège de New-Westminster.

Du discours de Mgr Grandin détachons ce passage.

J'étais à Rome en 1868, et nous rencontrâmes une voiture sur laquelle étaient inscrits ces mots : **Datur omnibus**, donné à tous... Eh bien, permettez-moi d'appliquer ce texte à notre cher Père Lacombe, **datur omnibus**.

Il y a 38 ans, il vint ici, accompagnant Mgr Taché, de regrettée mémoire, qui, émerveillé de la beauté du site, décida de fonder une mission sur cette colline et lui donna pour patron celui du Père Lacombe. Celui-ci se mit à l'œuvre et jeta les fondements de cet établissement qui est devenu si florissant et même le siège de l'Evêque.

Il n'a pas seulement travaillé pour ce diocèse, mais pour toute la province ecclésiastique de Saint-Boniface. Avait-on besoin d'un mandataire auprès du Gouvernement, auprès de la Compagnie du Pacifique Canadien, ou pour toute autre mission importante, on me demandait le P. Lacombe. Il a donc été donné à tous.

J'ai plus d'une fois entendu faire cette réflexion : « Comment se fait-il que le P. Lacombe ne soit pas évêque ? » La chose me semble facile à comprendre. Outre que ceux qui en sont dignes ne peuvent pas être tous évêques, autrement nous le serions tous ici, il ne faut pas oublier que le bon Dieu forme lui-même les hommes pour une mission parti-



A Saint-Albert, le jour du Sacre de Mgr Breynat, 2 avril 1902.
De gauche à droite... Assis : Mgr Grandin, Mgr Langevin, Mgr Grouard.
Debout : Mgr Legal, Mgr Pascal, Mgr Clut, Mgr Dontenwill, Mgr Breynat.



Saint-Albert. — Troisième Evêché, où mourut Mgr Grandin.



A Saint-Albert, le jour du Sacre de Mgr J. Coudert, 7 juin 1936.
De gauche à droite : Mgr Bunoz, Mgr Ladyka, Mgr Coudert,
Son Eminence le Cardinal Villeneuve, Mgr Breynat, Mgr Fallaize.





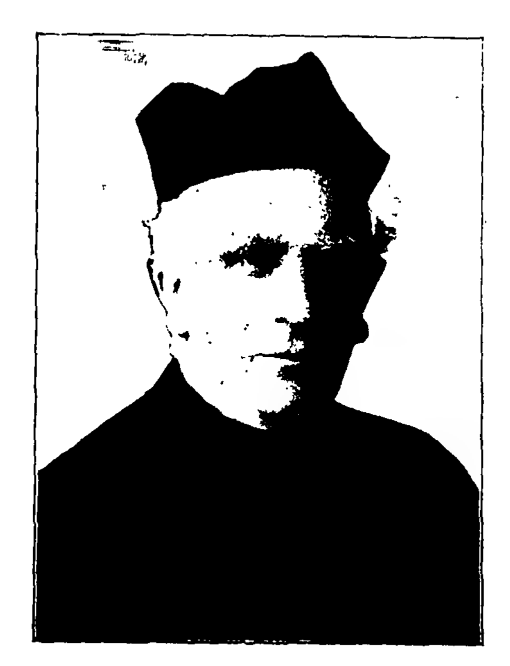
Le petit Séminaire de Saint-Albert vers 1910.



Troisième Cathédrale, aujourd'hui église de Saint-Albert, depuis que le siège épiscopal, devenu archiépiscopal, a été transféré à Edmonton (1913) Dans la crypte repose le corps de Mgr Grandin.

A gauche, le R. P. Henri Grandin

Ci-dessous, le R. P. Leduc





culière. L'évêque est chargé d'administrer une partie de l'Eglise, si vous voulez, une Eglise particulière à laquelle il se doit tout entier. Le Père Lacombe, lui, a été en quelque sorte l'homme universel, **datur omnibus...** Dieu, qui dirige tout avec sagesse, a voulu qu'il fût libre, qu'il se prêtât à tout et à tous.

Merci, cher Père, pour tout le bien que vous avez fait pour nos Missions !

*
* *

Dans les *Petites Annales* d'octobre 1899, nous trouvons une longue lettre de Mgr Grandin à son vénéré frère, le chanoine de Laval, dans laquelle il retrace la vie de dévouement, la maladie et la mort du Frère coadjuteur *Leriche,* originaire de leur pays natal. Nous en citons un simple alinéa, tout à fait caractéristique.

« Depuis un an ou deux, ce bon Frère ne pouvait plus travailler comme autrefois : il avait même dû abandonner sa forge, et ne pouvait plus que se livrer à quelques petits travaux dans sa chambre. Depuis quelque temps, il nous disait qu'il souffrait, et, une nuit, il vint me trouver entre minuit et une heure, et me dit : « Monseigneur, excusez-moi, mais je ne puis dormir, je ne sais quelle position prendre, tant je souffre. Je sens que je ne puis aller loin, que bientôt je mourrai. Voulez-vous me permettre de faire ma confession générale ? » Je lui dis d'attendre, que j'allais me lever. « Oh ! ne vous levez pas ! » me dit-il. Et aussitôt il se met à genoux auprès de mon lit et commence sa confession. »

Trois jours après, pendant son action de grâce, assis à la chapelle, le Frère Leriche rendait sa belle âme à Dieu.

Nous n'ajoutons qu'une réflexion : si ce bon Frère n'hésita point, en pleine nuit, à frapper chez Monseigneur, c'est qu'il savait les longues insomnies que la souffrance infligeait au saint Prélat.

*
* *

Le 21 *janvier* 1900, Mgr Grandin avait l'émouvante joie d'assister à la bénédiction de son petit séminaire, si longtemps désiré, pour l'érection duquel il avait tant prié, tant collecté en France et en Belgique. Ce fut Mgr Legal qui en fit la bénédiction, mais il se réserva d'y célébrer lui-même la première messe le 25 janvier. On comptait sept élèves ; ils furent neuf peu après. A eux seuls, les sept premiers parlaient, ô richesse, six langues



vivantes! En revanche, l'ameublement demeura, pendant les premiers mois, d'une incroyable pauvreté. Deux fois par semaine, Mgr Grandin s'y faisait professeur d'«Histoire des Missions du Nord-Ouest ». Heureux élèves!...

*
* *

Un jeune Oblat belge, le R. P. *Léon Balter,* débutait à cette époque dans le diocèse. De ses deux premières lettres, nous extrayons ces détails:

« A Saint-Albert, nous trouvons le bon Monseigneur Grandin. Il se rappelle avec plaisir ses tournées dans les séminaires de Belgique. Il m'a surtout parlé du petit séminaire de Bastogne, où il avait reçu un accueil si cordialement amical...

» Après huit jours de vie de prairie, je rentre à la Mission pour la retraite. C'est là que j'ai vu pour la première fois le R. P. *Naessens* et le R. P. *Van Tighem,* deux belges. Le R. P. Naessens est un ancien élève de l'Ecole apostolique de Turnhout. Le R. P. Van Tighem a prêché le dimanche à la cathédrale. Il parle parfaitement l'anglais. De nombreux Flamands étaient accourus des environs pour se confesser et communier: hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles. »

*
* *

Le 6 *octobre* 1900, fut encore un grand jour pour Monseigneur Grandin. Sur son invitation, Mgr Falconio, délégué apostolique au Canada, venait bénir à Saint-Albert, la première pierre d'une nouvelle cathédrale.

Le vieil Evêque eut à cette occasion, dans son discours, un passage vibrant. Le Délégué apostolique est le représentant du Pape: l'effet moral de sa visite ne peut être, pour tous, qu'un grand encouragement. Et pour mettre cette idée en relief, le pieux orateur rappelle un souvenir:

« Excellence, j'ai entendu autrefois, à Montréal, d'anciens zouaves pontificaux de Pie IX chanter, devant moi, une chanson par laquelle ils excitaient leur courage, quand ils étaient sous les armes. « En avant! mes braves », faisaient-ils dire à leur commandant: « En avant! le Pape vous regarde! »

Le commentaire de cette citation se devine. Quelle délicatesse, et quel à-propos !

*
* *

Un deuil, cruellement ressenti, devait attrister, pour le Prélat au cœur si tendre, l'année 1901.

Le 16 avril, il apprenait la mort de son vénérable et bien-aimé frère, M. le Chanoine Jean-Louis Grandin, son aîné de huit ans, si pleinement et si saintement dévoué à ses chères Missions. Admirable de charité, ce prêtre selon le cœur de Dieu avait vécu pauvre, prélevant sur son nécessaire, se faisant mendiant, pour augmenter le petit trésor qu'il envoyait périodiquement par delà l'Océan. Et que de vocations n'avait-il pas recrutées pour l'apostolat catholique dans le Nord-Ouest !

Douloureusement blessé au cœur, Monseigneur ne put écrire que ces mots : « Pauvre frère !... Il est donc parti avant moi ! » En conversation, il ajoutait : « La mort de mon frère est encore un avertissement de Dieu pour me préparer à mourir. »

Oui, cette fois, l'heure approche... Après avoir suivi sur tous les chemins de sa vaillante et sainte existence le si attachant Serviteur de Dieu, il ne nous reste plus qu'à le contempler dans ses ultimes souffrances au seuil de l'éternité.



XX

Le suprême Adieu

Pour Monseigneur Vital-Justin Grandin c'étaient bien, maintenant, les derniers jours qui s'annonçaient. De l'année 1902, commencée avec une souffrance plus aiguë, il ne verrait pas la fin.

Quelle existence remplie et quelle vie mouvementée!... En revoyant son passé, le vénérable Evêque songeait-il à ces lignes de St Paul, où s'évoque si bien son propre apostolat de quarante-huit ans: « Souvent je me suis vu près de la mort... Trois fois j'ai fait naufrage... Que de voyages entrepris! Que de périls affrontés! Périls sur les fleuves, périls de la part des voleurs... et du côté des païens; périls dans les villes, dans le désert, sur la mer; périls de la part des faux-frères. J'ai vécu dans le labeur et ai connu la détresse morale; j'ai multiplié les veilles; j'ai souffert de la faim, de la soif, de jeûnes nombreux, du froid, de l'insuffisance de l'habillement... Ajoutez à ces maux extérieurs, le soin de toutes les églises avec leurs affaires harcelantes de tous les jours. » (*II. Cor. XI,* 23-28).

Avant de nous approcher de l'Evêque mourant, inclinons-nous, une fois encore, devant la haute vertu du Serviteur de Dieu.

***

La *bonté* de Mgr Grandin était manifeste et conquérante. Elle attirait la confiance et l'affection, et rendait, par le fait même, l'obéissance plus facile. Sans doute, « Mgr Grandin était homme; il avait souvent des mouvements de première vivacité,

surtout lorsque la gloire de Dieu, de l'Eglise, l'honneur du sacerdoce, de sa Congrégation, l'intérêt des âmes étaient en jeu... Mais, comme il se hâtait de réparer sa faute — si faute il y avait.... — par une visite, une lettre, une excuse, un sourire, un petit don amical ! »

Bon, il l'était surtout pour ses missionnaires malades, les visitant le jour, la nuit, leur faisant des lectures pieuses, essayant de les égayer par des histoires ou des chansons.

Il portait la bonté à tous ses chers ouvriers apostoliques. « Ses paroles réconfortantes soufflaient sur la fatigue comme une brise rafraîchissante. »

Son *esprit surnaturel* lui faisait écrire à l'un de ses Religieux : « Ayez horreur, mon cher ami, de ce malheureux médiocre qui nous prive des dons du Saint-Esprit. Nous sommes petits, du moins ayons de grandes âmes. Nos vertus devraient suppléer à notre nombre. Disons toujours *oui* à la grâce, *non* à la nature. »

A un autre, avancé en âge, il manda : « Voyez dans les amertumes de votre vie, cher Père, une miséricorde de notre bon Sauveur. Il a voulu qu'avant de paraître devant le Souverain Juge nous ayons tous des traits de ressemblance avec Lui. Bientôt ce moment arrivera pour vous et pour moi. Demandons pardon au bon Dieu de n'avoir peut-être pas assez vu sa main charitable dans toutes nos croix de chaque jour. »

D'une grande *prudence* dans son administration, il aimait, pour toutes les questions de quelque importance, à prendre conseil auprès de ses assistants.

Cette prudence, elle se révélait aussi dans les avis qu'il donnait à ses subordonnés. A un missionnaire trop fougueux, il écrivait : « De grâce, ménagez-vous ! Il me semble qu'on peut être zélé sans se tuer... Dès lors que le bon Dieu veut bien se servir de nous, nous devons ménager *sa bête*. Un pauvre qui gagne sa vie avec son unique cheval, gagnerait le double en le faisant travailler moitié plus, mais bientôt il le tuerait et perdrait tout. Prenons les intérêts du bon Dieu. »



Evêque, il entendait néanmoins rester jusqu'à la mort *Religieux-Oblat*, et chaque année, le 1er janvier, anniversaire de sa profession, il renouvelait, par écrit, ses vœux de religion. Il les écrivait à genoux, les signait et les envoyait au Supérieur général. Cinq mois avant sa sainte mort, il confiait encore à son journal :

« Ce jour, 1er janvier 1902, est le 49e anniversaire de ma profession religieuse, démarche sérieuse s'il en fût jamais et que je n'ai jamais regrettée. Chaque année, à diverses reprises, je renouvelle mes engagements avec bonheur. Ce que j'ai encore fait, ce matin, par écrit, me mettant en esprit en présence de notre très révérend Père Général. »

Sa *soumission à la volonté divine* éclate dans cette prière : « Mon Dieu, mon sort est entre vos mains ! Je l'y mettrais s'il n'y était pas. » Et il répétait au milieu des épreuves : « C'est bien, puisque le bon Dieu le veut ainsi. »

Encore un trait de son *humilité*. Le 3 octobre 1901, il consignait dans son journal : « Voilà cinquante et un ans que je suis censé faire oraison tous les matins, et je ne crois pas avoir réussi une seule fois d'une manière satisfaisante... Quelles échappées parfois !... Puissé-je, au moins, me dédommager au ciel ! »

Nous avons dit déjà sa piété toute filiale envers la *Très Sainte Vierge Marie*, à laquelle, heureux, il s'était consacré dans notre Congrégation, et à laquelle il avait consacré tout son diocèse.

Terminons cette revue très incomplète par ces lignes du Père Jonquet. « Le centre de sa dévotion était l'*Eucharistie*. Il était insatiable du tabernacle. Tous les matins, à l'arrivée de la communauté pour la méditation en commun, on le trouvait à genoux au pied de l'autel. Le soir, il prolongeait ses adorations, parfois jusqu'à une heure bien avancée de la nuit... Avant le lever de la Communauté, il avait déjà fait son chemin de croix. Quand ses forces épuisées ne lui permettaient pas de se lever, on le surprit souvent se traînant, à genoux, d'une station à l'autre. »

* * *

Le jour du suprême départ était proche. Avec plus de ferveur que jamais, le vénérable évêque s'y préparait. N'avait-il pas écrit, le 13 septembre 1901 : « Depuis longtemps, la mort fait son travail en moi, et elle ne peut tarder d'achever. Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

A partir du 21 janvier 1902, il cessa de célébrer la sainte messe. Que de fois, dans ses cruelles souffrances, on l'entendit redire : « Oui, Seigneur, j'ai bien mérité de souffrir. Je vous offre mes douleurs pour les âmes qui me sont confiées. »

Ses longues insomnies, il les occupait à faire le chemin de la croix, à multiplier les rosaires et les oraisons jaculatoires.

Le 4 février, une crise plus aiguë lui fit demander avec instance les derniers sacrements. Le R. P. Leduc raconte ainsi la cérémonie : « J'ai eu, hier, la triste consolation de donner le saint viatique et l'extrême-onction à notre vénérable, tant aimé et si pieux Mgr Grandin. Avec quelle foi et quel amour il a reçu ces grâces si précieuses ! Avec quelle piété il a fait sa profession de foi, et renouvelé ses vœux de religieux Oblat de Marie Immaculée ! Avec humilité, il nous a demandé pardon de ses négligences et des peines qu'il croit nous avoir faites ! Avec quel empressement il nous a bénis, et a offert le sacrifice de sa vie pour son clergé, son diocèse et la conversion des pécheurs !... Monseigneur est bien mal : nous ne désespérons pourtant pas encore. »

Le 8 février, il accomplissait sa soixante-treizième année... L'agonie devait encore se prolonger pendant quatre mois. L'une des dernières paroles qu'il put confier à son journal fut celle-ci : « Oui, mon Dieu, je veux mourir pour aller avec vous, avec la Très Sainte-Vierge, mon bon Ange gardien, mes saints Patrons, et tant d'âmes qui m'attendent. »

Tous les jours, il avait la consolation d'assister à la sainte messe, et, sauf peut-être deux jours, il put recevoir la sainte Communion. Il reprit même assez de forces pour pouvoir quelquefois quitter son lit et se reposer sur un fauteuil. Il essayait alors de réciter son bréviaire.

« Sans pouvoir s'occuper d'administration, écrit Mgr Legal, il prenait cependant intérêt à tout et pensait à tout. Pendant une partie notable de la maladie, un Père veillait jusqu'à minuit et réveillait ensuite un autre Père qui célébrait la sainte Messe dans la chambre du vénérable malade, pour lui permettre de faire la Sainte Communion à jeûn. Le P. Henri Grandin, neveu de Monseigneur, qui fit plusieurs séjours prolongés à Saint-Albert, avait généralement le privilège de célébrer cette messe matinale. Plus tard, Monseigneur se trouvant un peu mieux, préféra la messe à 5 h. 30, et il y faisait la sainte Communion à jeûn.

» Durant cette longue maladie, il eut plusieurs consolations. D'abord, il reçut la visite de Mgr *Langevin*, archevêque de Saint-Boniface, qui vint passer quelques jours à Saint-Albert, dans le courant de février. Mgr *Breynat*, nouveau Vicaire apostolique du Mackenzie, avait élu domicile à Saint-Albert pour se préparer à sa consécration épiscopale. Enfin, quand arriva le moment du sacre, tous les Evêques de la Province ecclésiastique de Saint-Boniface se trouvèrent réunis sous la présidence de Mgr Langevin, qui n'avait pas craint de recommencer le voyage.

» La consécration eut lieu le 6 avril. »

*
* *

Le prélat consécrateur fut Mgr Grouard, assisté de Mgr Clut et de Mgr Pascal... Hélas! Mgr Grandin était retenu sur son lit de douleur. Après la cérémonie, le jeune évêque alla lui demander sa bénédiction. Puis, le vieil athlète, soutenu par ses enfants, se traîna péniblement près de la galerie où le groupe des Evêques allait être photographié. On l'y reconnaît facilement, mais sa taille est fléchissante, son regard est voilé, l'attitude générale fait deviner l'effort et la souffrance... Seigneur, qu'il est donc émouvant de voir ainsi brisé l'un de vos grands ouvriers apostoliques!...

A cette époque de l'année, les évêques du Nord ne pouvaient regagner leurs missions : aussi, Mgr Grouard, Mgr Clut et Mgr Breynat prolongèrent-ils leur séjour à Saint-Albert.

*
* *

« Malgré ces consolations, poursuit Mgr Legal, notre cher malade continuait à souffrir des douleurs parfois bien vives. Cette maladie était une conséquence et une suite de ses vieilles infirmités, jamais complètement guéries. Mais c'est l'estomac qui fut l'organe le plus affecté, et, jusqu'au dernier moment, les douleurs furent aiguës. Le malade souffrait tout avec patience et résignation. Jamais une parole de plainte ne lui échappait, lors même que la douleur lui arrachait des gémissements.

» Dans les deux derniers mois, des vomissements très pénibles survinrent, d'abord tous les dix ou douze jours, en dernier lieu beaucoup plus fréquemment. Dès lors, on put constater un dépérissement graduel. Ce fut surtout dans les trois ou quatre derniers jours que le changement s'accéléra...

» Le 2 juin, à sa demande, on décida de renouveler au cher moribond le saint Viatique et l'Extrême-Onction et de lui donner l'Indulgence plénière. La cérémonie fut fixée à 9 heures du matin. On se réunit dans la chambre du vénérable malade : Mgr Clut, tous les Pères et Frères, une députation de la Communauté des Sœurs Grises, parmi lesquelles sœur Grandin, enfin les domestiques et pensionnaires de l'Evêché. J'eus le triste privilège de donner à mon bien-aimé Père ces précieux secours de notre religion.

» Avant de recevoir le saint Viatique, Monseigneur voulut nous adresser la parole, et il parla environ dix minutes. C'était beaucoup pour son état de faiblesse ; aussi, à la fin, sa voix devenait haletante, et il fut obligé d'abréger.

» Il nous étonna tous par sa parfaite lucidité... Il demanda pardon de ses manquements et des peines qu'il avait pu causer ; il remercia tous ceux à qui il se reconnaissait redevable, à quelque titre que ce fût : la Congrégation des Oblats, ses missionnaires, ses frères en religion, les prêtres séculiers du diocèse, les différentes communautés religieuses qui lui avaient aidé à faire le bien, ses nombreux amis et bienfaiteurs, sa famille selon la chair. Il nous recommanda les œuvres qu'il avait à cœur et qui ont reçu un commencement d'exécution : la construction de la cathédrale, le Séminaire, l'Œuvre de la Propagation de la



Foi... Enfin, une fois encore, il appela sur nous les bénédictions du Ciel.

» Il renouvela ses vœux avant de recevoir la sainte Hostie, et répondit aux prières de l'Extrême-Onction et de l'Indulgence plénière. Puis, tous ses frères en religion allèrent recevoir de lui l'accolade fraternelle.

» Cet effort avait certainement épuisé le vénéré malade: cependant la journée se passa à peu près comme les précédentes. Chacun était admis à le voir et à lui dire quelques mots. J'eus avec ce bon Père plusieurs entretiens. Sœur Grandin vint passer quelque temps près de lui. Le R. P. Grandin avait été demandé par télégramme, mais, vu l'état des chemins, il ne pouvait être attendu avant plusieurs jours, et le vénérable malade comprit que probablement il arriverait trop tard. « Ce sera un sacrifice que nous offrirons au bon Dieu, lui et moi », dit-il à sa nièce.

*
* *

» Le soir, nous voulûmes le veiller: mais cela sembla le contrarier, car il jugeait que ce n'était pas nécessaire. Le Frère Landais, qui le soignait, se chargea donc seul de passer la nuit près de lui. Il reposa une partie de la nuit. Vers les trois heures du matin, il eut une faiblesse, et le Frère vint m'avertir: mais il revint à lui... Il ne se rendormit plus, et les souffrances devinrent plus vives. Il gémissait de façon à être entendu dans toute la maison. Pas n'était besoin de lui suggérer des invocations; il priait constamment, répétant les noms de Jésus, Marie, Joseph, et invoquant son bon ange gardien.

» Un peu avant 5 heures, il entrait doucement en agonie. Je continuai à lui répéter les noms de Jésus, Marie, Joseph, lui fis faire le signe de la croix, et baiser sa croix d'oblation, pendant que l'on prévenait le reste de la Communauté. Tous venaient bientôt, ainsi que le vénérable Mgr Clut. Le R. P. Mérer, confesseur de Monseigneur, lui donna une dernière absolution.

» J'avais commencé les prières des agonisants... Un peu avant la fin de ces prières, la respiration s'arrêta... Notre bien-aimé Père avait rendu sa belle âme à Dieu, et nous restions éplorés auprès de sa dépouille mortelle.

» Après le *De Profundis*, on s'attarda encore à réciter quelques prières. Il était alors cinq heures et demie... Chacun des Pères put appliquer à la chère âme de notre vénéré défunt les mérites du sang de Notre-Seigneur.

» Ce qui nous réconforte c'est que nous sommes persuadés que nous avons au ciel un protecteur qui nous aime. »

*
* *

Dès l'aube, le glas portait aux échos la triste nouvelle. Sur toutes les lèvres il n'y eut qu'un cri : «Le saint évêque est mort!» Pour tous, c'était la douleur d'un deuil de famille : abondantes les larmes coulaient. Le corps du vénéré Prélat demeura quatre ou cinq jours sur son lit de parade. Le visage avait gardé son expression de souveraine bonté. Comme jadis à Marseille pour Mgr de Mazenod, ce fut une suite ininterrompue de pieux fidèles qui voulaient faire toucher à sa précieuse dépouille des croix, des chapelets, des images, des scapulaires. Les obsèques, présidées par Mgr Legal, furent un triomphe.

*
* *

De l'admirable et très long testament du Serviteur de Dieu, ne détachons que ces passages, qui serviront de finale à cette trop courte Biographie.

« Si je meurs en voyage, dans mon diocèse, mais non dans une de nos missions, je désire, pour prêcher encore après ma mort le mystère de la Rédemption, qu'on plante une grande croix de bois au campement où je mourrai ; et si je meurs par accident, noyé par exemple, en face de l'endroit où j'aurai trouvé la mort ou de celui où l'on aura trouvé mon corps, supposé qu'on le trouve,..

» ... Que les vêtements et ornements dont on couvrira mon cadavre soient usés, que mon cercueil soit fait par un de nos Frères... La seule chose que je demande à Dieu, c'est que je meure dans son amour et qu'Il me juge selon l'étendue de ses miséricordes. »

Jusqu'à la fin, on le voit, l'humble roseau s'était incliné vers la Croix.

XXI

Epilogue

La renommée de sainteté de Monseigneur Grandin, universelle de son vivant parmi ceux qui l'approchaient, s'étendit bien vite après sa mort et créa un courant de confiance en son intercession qui, selon de nombreux témoignages non encore examinés par l'Eglise, obtient de Dieu des faveurs réputées miraculeuses.

La Vie si édifiante et si mouvementée du premier Evêque de Saint-Albert fut éditée à Montréal en 1903, par le R. P. Emile Jonquet, o.m.i., en un fort volume illustré, de 530 pages, qui connut bientôt la célébrité. La conviction des Lecteurs fut unanime: « Un jour, la sainte Eglise s'occupera de la Béatification et de la Canonisation de cet apôtre au cœur de feu. »

Sur la réputation de sainteté du Serviteur de Dieu, rappelons l'admiration de Mgr de Mazenod pour la vertu de Mgr Grandin, l'enfant de son cœur; rappelons, parmi bien d'autres, cette parole si tranchante d'un prêtre belge en 1893: « L'évêque-missionnaire que vous allez entendre est un vrai saint! »

Une brochure publiée à Edmonton, en 1936, proclame nettement : « Ses missionnaires le vénéraient comme un saint. Le Frère qui l'avait le plus habituellement soigné durant sa dernière maladie, disait: « C'est un privilège et une des grandes joies de ma vie d'avoir vu de près ce que c'est qu'un saint ». Les Indiens lui attribuaient le pouvoir de lire les secrets les plus cachés des consciences. »

Combien souvent le Serviteur de Dieu est encore désigné au Canada sous l'appellation de « Saint du Nord-Ouest ! »

Pour les privilégiés qui l'assistèrent dans les derniers mois, il semblait évident « que le vénérable Prélat connaissait exactement d'avance le jour, l'heure et le moment précis de sa mort... Dieu lui aurait accordé cette insigne faveur. » (*Missions des O.M.I.*, année 1910, p. 67).

*
* *

L'Eglise seule peut déclarer de manière infaillible si Mgr Vital Grandin fut un Saint. Elle se prononcera, nous l'espérons, dans un avenir prochain.

Elle a pris sa Cause en main le 24 février 1937, après la clôture des enquêtes commencées en 1929 (année de son centenaire) dans les archidiocèses d'Edmonton et de Winnipeg, le Vicariat de Grouard, les évêchés de Calgary, Paris, Prince-Albert et Le Mans.

Le Décret d'Introduction de la Cause relève notamment que « trente ans durant, il gouverna son diocèse de façon exemplaire, reproduisant l'image fidèle du divin Pasteur. »

Pour solliciter la signature de ce Décret, de nombreuses *Lettres postulatoires* avaient été adressées au Saint-Père, dont huit par des Cardinaux, treize par des Archevêques, trente-deux par des Evêques, et d'autres par des Supérieurs généraux d'Ordres ou Congrégations, les Recteurs des Universités de Lyon et de Toulouse, etc...

*
* *

Lors des funérailles, le corps du Serviteur de Dieu avait été provisoirement inhumé à l'entrée du sanctuaire de la deuxième cathédrale.

La translation dans la crypte de la troisième cathédrale — église actuelle de Saint-Albert — eut lieu le 19 mars 1906.

« Après quatre années écoulées sous six pieds de terre, écrit le Père Leduc, et dans une fosse où l'eau s'était infiltrée..., nous constations que, si la mort avait fait son œuvre, ses ravages, néanmoins, semblaient ne se faire qu'à regret. Pas d'odeur de décomposition... On pouvait très bien reconnaître les traits du

saint Evêque. Le bas de la figure était bien le même, mais le haut du visage, le nez et le front étaient boursouflés et d'une teinte rougeâtre telle qu'on aurait dit que le sang y affluait, comme dans une personne vivante. Les yeux étaient plus enfoncés dans leurs orbites. Les vêtements pontificaux avaient conservé toute leur fraîcheur. La mitre blanche seule avait pris une teinte noirâtre. »

Le cercueil demeura exposé toute la journée du lendemain. Enfin, le 21 mars, après un service solennel célébré par Mgr Legal, on le déposa dans le tombeau nouvellement préparé, qu'on scella devant témoins.

« Puisse, termine le Père Leduc, ce tombeau être ouvert un jour, quand un des successeurs de Pierre glorifiera le premier évêque de Saint-Albert, que nos chrétiens appellent encore aujourd'hui le bon, l'humble, l'aimable et saint Monseigneur Grandin. »

*
* *

La mémoire du grand disparu demeure en profonde vénération après trente-cinq ans. « Pendant une bonne partie de l'année, nous écrivait le R. P. Naessens en septembre 1937, beaucoup de visiteurs viennent au tombeau de Monseigneur Grandin : d'Edmonton, de l'Est du Canada, et des Etats-Unis. »

Les multiples faveurs attribuées à l'intercession du Serviteur de Dieu nous sont une invitation à recourir au Seigneur par son entremise, dans toutes les nécessités de l'âme et du corps. Souhaitons ardemment que de nouveaux prodiges répondent à la confiance des fidèles et contribuent à hâter l'heure si attendue où la Sainte Eglise pourra inscrire au Catalogue des Bienheureux Monseigneur Vital-Justin Grandin, premier Evêque de Saint-Albert.

FIN.

INDEX.

LA CONGRÉGATION DES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE

en 1937, est établie dans les pays suivants :

France	**Ecosse**	**Ile de Ceylan**
Belgique	**Espagne**	**Laos**
Congo Belge	**Pologne**	**Union Sud-Africaine**
Hollande	**Tchécoslovaquie**	**Sud-Ouest-Africain**
Italie	**Canada**	**Basutoland**
Allemagne	**Etats-Unis**	**Betchuanaland**
Autriche	**Paraguay**	**Australie-Est**
Angleterre	**Uruguay**	**Australie-Ouest**
Irlande	**Argentine**	

Le 8 décembre 1936, avec 409 novices, elle comptait 5.277 membres, dont un Cardinal-Archevêque, un Archevêque, et quinze Evêques.

De ses 409 novices, 294 étaient des aspirants-prêtres, et 115 de futurs frères-coadjuteurs.



IMPRIMERIE LELATEUR
RUE VONCK, 61-63, BRUXELLES
— TÉLÉPHONE 15.86.86 —